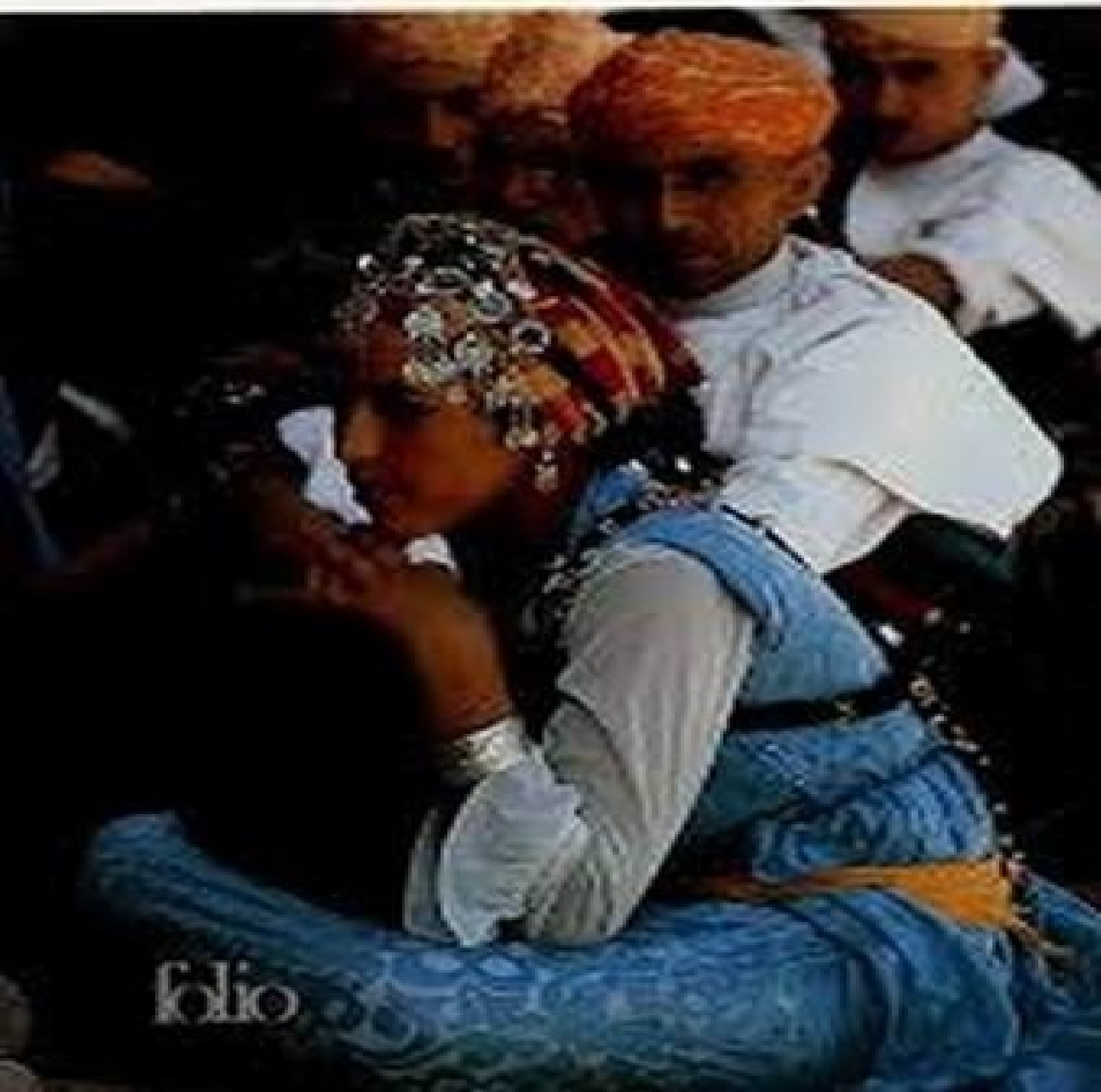


Driss Chraïbi

La Civilisation, ma Mère!...



folio

Driss Chraïbi

**La Civilisation,
ma Mère !...**

Denoël

Driss Chraïbi est né en 1926 à El-Jadida, au Maroc. Il a fait des études arabes et françaises, puis des études de chimie à Paris. Il a écrit pendant trente ans pour la radio, notamment pour France-Culture. Depuis vingt ans, il voyage et fait des conférences dans le monde entier.

A H. ZWITTEN, ma mère,
à ma sœur Sheena
et à Francis ANTOINE, mon ami.

Est-il vrai que l'homme parviendra
finalement à dominer l'univers entier, à
l'exception de lui-même ?

LESTER WARD,
Dynamic Sociology.

PREMIÈRE PARTIE

Être

Voilà le paradis où je vivais autrefois : mer et montagne. Il y a de cela toute une vie. Avant la science, avant la civilisation et la conscience. Et peut-être y retournerai-je pour mourir en paix, un jour...

Voilà le paradis où nous vivions autrefois : arbre de roc, la montagne plongeant abruptes ses racines dans les entrailles de la mer. La terre entière, humanité comprise, prenant source de vie dans l'eau. L'Océan montant à l'assaut du ciel le long de la falaise et, jusqu'aux cimes, le long des cèdres hérissés.

Un cheval blanc court et s'ébroue sur la plage. Mon cheval. Deux mouettes s'enlacent dans le ciel. Une vague vient du fond du passé et, lente dandinante, puissante, déferle. Explode et fait exploser les souvenirs comme autant de bulles d'écume.

Souffrance et amertume d'avoir tant lutté pour presque rien : pour être et pour avoir, faire et parfaire une existence – tout, oui, tout est annihilé par la voix de la mer. Seule subsiste la gigantesque mélancolie de l'autrefois, quand tout était à commencer, tout à espérer. Naissance à soi et au monde.

Une autre vague vient par-dessus la première et fulgure. Etincelle et ruisselle d'une vie nouvelle. Sans nombre, débordant par-delà les rives du temps, de l'éternité à l'éternité d'autres vagues naissent et meurent, se couvrant et se renouvelant, ajoutant leur vie à la vie. D'aussi loin qu'on les entende, toutes ont la même voix, répètent le même mot : paix, paix, paix...

Je revenais de l'école, jetais mon cartable dans le vestibule et lançais d'une voix de crieur public :

— Bonjour, maman !

En français.

Elle était là, debout, se balançant d'un pied sur l'autre et me regardant à travers deux boules de tendresse noire : ses yeux. Elle était si menue, si fragile qu'elle eût pu tenir aisément dans mon cartable, entre deux manuels scolaires qui parlaient de science et de civilisation.

— Un sandwich, disait mon frère Nagib. Tu coupes un pain en deux dans le sens de la longueur et tu mets maman entre les deux tranches. Haha ! Evidemment, ce serait un peu maigre. Il faudrait y ajouter une plaquette de beurre. Haha !

Il adorait sa mère. Jamais il ne s'est marié. Un mètre quatre-vingts centimètres à douze ans. Deux mètres dix à l'âge adulte. La force et la joie de manger et de rire, de se lever et de se coucher avec le soleil.

— Ecoute, mon fils, me disait ma mère avec reproche. Combien de fois dois-je te répéter de te laver la bouche en rentrant de l'école ?

— Tous les jours, maman. A cette même heure. Sauf le jeudi, le dimanche et les jours fériés. J'y vais, maman.

— Et fais-moi le plaisir d'enlever ces vêtements de païen !

— Oui, maman. Tout de suite.

— Allez, va, mon petit ! concluait Nagib en faisant claquer ses doigts. Obéis à la créatrice de tes jours.

Elle marchait sur lui, le chassait à coups de torchon de cuisine et il se sauvait, courbant le dos, terrorisé, hurlant de rire.

J'allais me laver la bouche avec une pâte dentifrice de sa fabrication. Non pour tuer les microbes. Elle ignorait ce que c'était – et moi aussi, à l'époque (microbes, complexes, problèmes...). Mais pour chasser les relents de la langue française que j'avais osé employer dans sa maison, devant elle. Et j'ôtai mes vêtements de civilisé, remettais ceux qu'elle m'avait tissés et cousus elle-même.

Dois-je parler de ce fameux savon noir qu'elle obtenait en faisant mijoter dans une marmite en terre de la cendre de charbon de bois et de l'huile d'olive, deux jours et deux nuits durant ? J'y ajoutais à tout hasard du jus de citron, du miel, de la cannelle, n'importe quel ingrédient capable d'aromatiser cette pâte dentifrice dont elle était si fière.

— Curieux, disait le médecin de la commission scolaire. Très, très curieux. Craquelures des gencives dues sans doute à une malformation de la race.

Et avec quels mots, de quelle langue, et comment décrire ces choses informes et innommables qui, dans l'entendement de ma mère, étaient des vêtements ? *Bibliques* – c'était là son terme. Il me faudrait un mouton. Vivant. Et qui consente à se laisser tondre devant vous.

Nagib en achetait un au marché, le faisait entrer dans la cuisine en le poussant de toutes

ses forces.

— Allez, entre, mon vieux, entre ! Fais comme chez toi.

Ai-je dit que ma mère avait une tondeuse ? Non, n'est-ce pas ? D'ailleurs, elle n'eût pas su s'en servir. Mais elle avait une paire de ciseaux avec lesquels elle voulait me couper les oreilles et les clouer à la porte du salon, quand je disais de gros mots. Vous savez bien : de ces célèbres ciseaux japonais des années 20, qui avaient le poids d'un chaudron, la taille d'un sécateur et qui, s'ils tombaient sur le carrelage, pouvaient gaiement se réduire en poudre.

Les ciseaux passés dans sa ceinture comme l'eût fait d'une hache un corsaire se préparant à l'abordage, ma mère fermait à moitié sa main droite, portait à son œil cette espèce de lunette marine, jugeait le ruminant et lançait :

— Nagib, va chercher la corde !

On passait un nœud coulant au cou du mouton et on attachait l'autre bout de la corde à un barreau de la fenêtre. Et c'est alors que commençait la danse rituelle de la tonte.

L'animal dansait n'importe comment, sans aucun sens artistique, en s'accompagnant de bêlements si plaintifs que je cherchais autour de moi qui pouvait bien jouer de la flûte de Pan. Le rire de Nagib valsait et tanguait dans toute la maison. Des voisins frappaient à notre porte, nous reprochant de battre des enfants en bas âge. Quant à ma mère, elle ne perdait ni son sang-froid ni sa ténacité. Sautillant à pas de Sioux, elle tournait le dos au mouton et disait à voix très haute, détachant les syllabes, afin que même ce corniaud d'animal pût la comprendre :

— Je n'aime pas la laine. Ce n'est pas bon, la laine. Du tout, du tout, du tout !... On ne fabrique rien avec de la laine, pouah !

Et, brusquement, elle faisait volte-face, bondissait sur l'animal et les redoutables ciseaux japonais faisaient entendre un cliquetis de fonte.

— Vite, vite, vite ! criait ma mère. Nagib, va chercher le balai. Il y a une touffe, je la vois. Elle est là, entre ses pattes.

A la fin de la journée, il y avait un tas de laine dans le coffre à bois – et quelques lambeaux de peau. Ma mère était en nage. Nagib était aphone et avait les yeux secs comme des cailloux tant il avait ri et pleuré de rire. Quant au mouton, personne dans le quartier, et surtout pas un boucher, ne voulait l'acheter. A aucun prix. Il s'était transformé en un mustang fou furieux, avec des symptômes psychosomatiques. Et il ne voulait plus entendre parler de rien, ni d'arène, ni de danse, ni de rodéo. Tout agité de tics, les yeux hors de la tête et la langue pendante, il faisait entendre une sorte de miaulement : pitié, pitié !...

— Allez, viens, mon frère ! disait Nagib en crachant dans ses mains.

Il saisissait le ruminant comme un sac de farine, le juchait sur son dos et le montait sur la terrasse de la maison. Là, le soleil, le calme et l'azur du ciel aidaient à sa convalescence. Et puis, dans la journée, ma mère montait lui tenir compagnie. Nagib et moi étions à l'école et elle n'avait personne à qui parler, à qui se confier, déverser le trop-plein de son cœur. Elle lui apportait de l'orge, des galettes de maïs, des bouquets de menthe, un seau de lait, une banane ou un oignon en guise de dessert.

Elle l'appelait « Bébé », « Joyau de Sémiramis », lui racontait de ces histoires dont je connaissais les mille et une versions, lui chantait des mélopées où il était question d'éden vert d'herbe verte et si tendre que les anges du Bon Dieu en mangeaient pour reprendre des forces.

Quand venait la fête du sacrifice, il lui fallait bien se séparer de ce confident qui l'avait écoutée depuis des semaines et des mois et n'avait jamais pu lui répondre. Elle faisait rôtir côtelettes, gigots, brochettes sur le brasero. En les arrosant de ses larmes.

Il y avait eu la tonte. Il fallait à présent filer la laine et la tisser. Ai-je dit que ma mère avait autre chose pour ce faire que l'œuvre de ses mains ? Jamais je n'ai connu homme ou femme aussi habile qu'elle à tirer parti de n'importe quoi.

— Ecoute, mon fils. Tu sais lire maintenant ?

— Oui, maman.

— Et tu sais écrire ?

— Oui, maman.

— Alors donne-moi ton ardoise. Elle ne te sert plus à rien.

Patiemment, avec la méticulosité d'un Chinois laquant un paravent, elle enfonçait des épingles dans l'ardoise. Sans marteau. Il n'y en avait pas dans la maison. Avec ses doigts, s'aidant parfois de ses dents qu'elle avait petites et solides.

C'est avec cette « brosse métallique », qu'elle cardait la laine, des heures entières, jusqu'à ce qu'elle devînt aussi légère qu'une caresse.

Pour filer, elle n'avait rien que ses mains – et ses orteils. Mais son agilité et sa patience étaient telles qu'on eût juré qu'elle avait cent doigts doués d'un mouvement de bielles. Les pelotes de laine s'enroulaient, grossissaient, croissaient en nombre autour d'elle. Et, ce faisant, elle soliloquait, fredonnait, riait comme une enfant heureuse qui n'était jamais sortie de l'adolescence fruste et pure et ne deviendrait jamais adulte, en dépit de n'importe quel événement – alors que, la porte franchie, l'Histoire des hommes et leurs civilisations muaient, faisaient craquer leurs carapaces, dans une jungle d'acier, de feu et de souffrances. Mais c'était le monde extérieur. Extérieur non à elle, à ce qu'elle était, mais à son rêve de pureté et de joie qu'elle poursuivait tenacement depuis l'enfance. C'est cela que j'ai puisé en elle, comme l'eau enchantée d'un puits très, très profond : l'absence totale d'angoisse ; la valeur de la patience ; l'amour de la vie chevillé dans l'âme.

Je venais parfois m'asseoir à côté d'elle, filant et tissant à la lumière d'une bougie en suif. Lui parlais de ma journée d'école, de mathématiques, de Victor Hugo ou de latin. Elle me regardait en silence, de ses yeux immenses et sans cils, me montrait ses mains aux lignes profondes comme des sillons dans un champ labouré. Cela. Seulement ses mains qui ne s'exprimaient pas avec des mots.

Elle prenait l'un de mes souliers et, s'en servant comme d'un marteau, elle enfonçait quatre clous de charpentier dans le mur. Jamais ils n'ont formé un carré comme en pouvait témoigner n'importe quel livre de géométrie. Ou un simple coup d'œil. Je le lui disais, le lui démontrais, mais elle était comme sourde à tout ce qu'elle ne *sentait* pas.

Personne ne lui avait rien appris depuis qu'elle était venue au monde. Orpheline à six mois. Recueillie par des parents bourgeois à qui elle avait servi de bonne. A l'âge de treize ans, un autre bourgeois cousu d'or et de morale l'avait épousée sans l'avoir jamais vue. Qui pouvait avoir l'âge de son père. Qui était mon père.

Quatre clous dans le mur et ses doigts, c'était là son métier à tisser. Le « hardware » et le « software » des ordinateurs que je connais à présent, franchis l'espace et le temps. Quelqu'un a dit que demain n'était plus à attendre, mais à inventer.

Quand le dernier brin de laine avait trouvé de lui-même sa place dans le tissu, ma mère

prenait mes mesures. A sa façon. Sans patron. A vue d'œil. Un œil à moitié fermé et l'autre grand ouvert, elle tournait autour de moi, ses lèvres remuaient en silence et de temps à autre elle se frottait les mains.

— C'est ça, s'écriait-elle d'une voix de pythonisse. Je vois. Je vois exactement ce qu'il te faut. Ne bouge pas.

Elle étalait par terre le tissu sur les quatre coins duquel elle posait quatre pains de sucre : la maison était pleine de courants d'air. Et alors entraient en mouvement deux produits de la civilisation, les premiers auxquels elle eût eu à faire face : les ciseaux et la machine à coudre.

Tant que durait la coupe, je devais rester en place, ne pas parler, garder la pose d'un mannequin en bois. Parce que ma mère avait l'œil simultanément sur moi, sur le tissu et sur les ciseaux. Parfois ceux-ci glissaient sans couper. Elle les aiguisait alors avec un silex, en serrant les dents comme un écrivain en train de fendre des bûches.

Ce n'était pas à proprement parler une « coupe » : ce mot a un sens, une logique, un contenu. Mais plutôt un découpage de séquences d'un film qu'eût opéré un réalisateur saisi par la débauche du génie antitechnique.

Tombaient à mes pieds des séquences inattendues : une manche qui avait la forme d'une citrouille, une courgette qui allait devenir un empiècement, un serpent qu'avec toutes mes acquisitions occidentales je ne pouvais définir... Mais ma mère savait. Elle se trompait presque toujours mais il ne fallait surtout pas lui donner de conseils : elle *savait* ce qu'elle faisait.

Quand il n'y avait plus rien à couper, elle restait là, comme perdue, considérant les ciseaux avec reproche. Puis elle poussait un soupir philosophique, ramassait et triait les morceaux et les chutes de tissu, buvait une pleine théière de thé vert et fumant. Sans doute ce breuvage agissait-il sur elle comme un révélateur : elle étalait de nouveau les morceaux, les intercalant et les changeant de place à toute vitesse, les rognant à coups de ciseaux pour « *faire bonne mesure* », les comptant avec une voix de machine-outil : il y en avait bien trente ou quarante. Dieu seul et elle seule savaient ce qu'ils allaient devenir une fois assemblés et cousus. Si par hasard ils se laissaient assembler et coudre.

Entrait en tranches trépidantes la machine Singer – un de ces prototypes à pédale qui ont survécu à l'humanisme. Je l'ai là, devant moi, dans ma bibliothèque vitrée. Mon seul héritage. Entre les livres que j'ai écrits, jaunissant et s'empoussiérant, et des traités de management dont l'un affirme que la révolution ne se fait plus chez Mao tse-Toung, mais chez Control Data.

J'avais une mission de confiance à accomplir : passer le fil dans le chas de l'aiguille. Jamais ma mère n'y est arrivée. Savez-vous ce qu'est la myopie ? Et qui vous dira jamais ce qu'est une femme qui ne veut pas s'entendre dire et prouver qu'elle est myope ?

Quel fil, dites-vous ? Oh ! n'importe lequel. Il était le bienvenu, la légendaire hospitalité de ma mère pouvait mettre à l'aise du fil de fer barbelé. Fil de lin, de soie, de coton, noir, marron ou rose – celui qui restait sur la bobine. Ma mère avait une prédilection pour le rose bonbon, pour la raison simple et logique qu'elle adorait les bonbons. Pourquoi devait-elle se compliquer l'existence ? C'était du fil ? eh bien, alors ?

Elle allumait une bougie, la fichait dans le goulot d'une bouteille, calait ses pieds sur la pédale de la machine à coudre. Debout. Le corps en équerre, agrippée à la machine, elle récitait une prière ardente et véhémement – quelque chose comme : « *Notre Père qui êtes aux deux, vous êtes bien sur la terre aussi, de temps en temps, pour venir en aide à vos créatures*

qui ont inventé tant de moyens pour devenir sourds, aveugles et muets. Assistez-moi, Seigneur, dans cette tâche ardue entre toutes, au milieu de cette civilisation emblématique de cadavres qui me dépasse. Que votre nom soit sanctifié, Seigneur ! Merci beaucoup. » Et la machine se mettait en marche.

Encore maintenant, je ne puis dire avec précision qui dirigeait l'autre, de l'engin ou de ma mère. Ils avaient la même âme, le même corps, le même mouvement passionné, comme ces cavaliers cosaques que j'ai vus galoper à cheval dans la région du Don, du côté de Viochenskaïa. Je ne sais pas si la machine à coudre avait un cœur irrigué de sang, avec parfois des giclées d'adrénaline dans la tension et l'effort. Mais ma mère et elle avaient le même souffle de phoque, toutes deux dansaient le même *jerk* endiablé, les coutures n'étaient jamais droites et l'aiguille passait sur n'importe quoi. Souvent sur une manche de la robe de ma mère en même temps que sur le vêtement qu'elle était en train de me confectionner. Et une fois sur sa chevelure qu'elle avait longue jusqu'à la taille. Je me dois de dire la vérité. Vous me connaissez. Je suis un homme sérieux. J'affirme que cela s'est produit une seule fois, un soir d'octobre 1936. J'avais six ans.

Ce soir-là, mon père l'a regardée avec une étrange lueur dans les yeux.

— J'aime bien ta nouvelle coiffure, laissa-t-il tomber en même temps que la cendre de sa cigarette. Cela te dégage le front. Tu es jolie, tu sais ?

J'ai parlé de vérité. Pour moi, elle est un droit. Un droit sauvage à la vie. Voici : j'ai vu les yeux de maman s'agrandir et s'allumer comme des phares dans sa longue nuit polaire ; j'ai assisté à un lever de soleil sur sa solitude quotidienne et profonde. Cela n'a duré que le temps d'une naissance, mais j'ai vu la tempête de joie qui bouleversait son visage, fibre par fibre.

Et voici : mon père fut doux avec nous tous ce soir-là. Et, le lendemain matin, ma mère vola de chambre en chambre avec la légèreté d'un oiseau. Elle fit cuire une bassine de beignets, m'en gava, en mangea deux douzaines, lava les trois étages de la maison à grande eau, secoua et battit tapis et tentures. Pour une machine à coudre dont elle n'avait pas su se servir la veille ! Pour une aiguille qui, par mégarde, avait cousu ses cheveux !

Ce fut juste ce jour-là. La seule fois où j'ai entendu mon père exprimer sa tendresse à celle qui était son épouse. Les clous, les sociétés, les sentiments peuvent se rouiller à la longue. Pas ma mère. Elle était un arbre, cerclé dans une cour de prison, mais que le moindre souffle de printemps pouvait faire bourgeonner et fleurir avec luxuriance. Quand, quelques jours plus tard, retomba sur elle la trappe de la colonisation, que fit-elle ? Vint-elle se plaindre à moi, qui pouvais tout écouter dès mon plus jeune âge ? Pleura-t-elle entre deux oreillers afin que nul ne pût l'entendre ? Non. Elle défit sa chevelure, mèche par mèche, presque cheveu par cheveu, en retira le fil qui l'avait rendue désirable et femme pour une nuit. Et ce fil, elle ne le cassa pas. Elle l'enroula autour d'un bouton de sa robe, en prenant tout son temps.

Par un après-midi de juillet où un œuf frais pondu eût pu durcir en dix minutes sous le soleil, deux voix jurantes, sacrantes et pestantes sont entrées soudain dans la maison. Seulement les voix – et la rumeur des voisins qui s’attroupaient dans la rue.

Il a fallu que Nagib dégonât la porte d’entrée pour livrer passage à deux déménageurs vêtus uniquement de shorts et de rus de sueur, et à l’espèce de cercueil cerclé d’acier qu’ils transportaient à bout de bras en poussant des jurons à faire dresser les cheveux sur la tête d’un Marocain – tandis que, tapie dans sa cuisine et armée d’un balai, ma mère glapissait :

– Qu’est-ce que c’est ?... Ne les laisse pas entrer, Nagib, tu entends ? Ce sont des voyous, des bandits... Va appeler les gendarmes, vite, vite !...

– C’est la radio, disait Nagib de sa voix de fonte.

– Pousse, mais pousse donc ! disait une voix d’homme.

– Quelle radio ? criait maman. Mais qu’est-ce que ça veut dire ?

– Allez, tasse-toi ! m’a dit l’un des déménageurs. Tu vois pas qu’on n’en peut plus ?

– Si, monsieur.

– Alors, calte !

Il était poilu comme un chien et dans ses yeux il y avait une lueur de meurtre. A tout hasard, je me suis aplati contre le mur du vestibule, mais l’autre déménageur m’a donné un coup de coude :

– Allez, laissez-nous passer, fromage ! Ce bordel de nom de Dieu de machin, on le transbahute depuis la gare. Par quarante degrés à l’ombre, tu comprends ? Allez, barre-toi !

Celui-là, je n’ai vu que ses sourcils aussi épais que des brosses à dents, et ses yeux où il y avait des lueurs d’incendie.

– Va jouer aux billes, a conclu Nagib. Va, mon petit !

Je connais l’escalier qu’ils ont gravi comme un calvaire : il est en béton, étroit, sombre et résonnant, à marches larges et hautes. A mi-hauteur, il s’arrête sur un palier, avec des niches et des coffres : c’est là que nous jouions aux brigands, Nagib et moi. Puis l’escalier forme un angle droit inattendu, descend de quatre marches et remonte tranquillement vers le premier étage. J’ai connu l’homme qui avait dessiné le plan de la maison sur une planche avec un morceau de charbon de bois. C’était un artiste, un fin lettré qui pouvait vous réciter les *Quatrains* d’Omar Khayyam, les yeux fermés. Il avait prévu les moindres recoins, et même les anges du plafond chargés de veiller sur le salut des habitants de cette demeure terrestre. Quant à l’escalier, il l’avait simplement oublié.

On a dû le rajouter par la suite et j’ai connu également l’homme qui l’avait bâti, de ses propres mains, sans aucun plan, rien qu’avec son flair de paysan descendu tout droit de sa montagne.

Mon frère a essayé de prévenir les deux déménageurs en sueur et en colère. Je l’ai entendu qui s’égosillait :

– Attention, vous allez vous casser la tête... Pas par là... pas par là, je vous dis !

J’ai quand même perçu le bruit d’un vieux coup et un juron que je n’ai jamais su traduire. De la cuisine où je m’étais réfugié, j’ai entendu des explosions de vagues contre les rochers,

réverbérées en ondes sonores. Ma mère s'est écriée :

— Qu'est-ce que c'est ?

Et j'ai répondu :

— Ce n'est rien. C'est le plâtras des murs qui vole en éclats.

Des grondements d'ours s'entre-déchirant dans une caverne sont parvenus jusqu'à nous.

— Mon Dieu, mon Dieu ! a dit ma mère d'une voix d'enfant. Qu'allons-nous devenir ?

C'est la fin du monde.

— Mais non, maman. Ce sont les deux géants et Nagib qui fait son apprentissage de géant avec eux. A cette heure-ci, ils doivent être sur le palier. Ils vont bientôt tourner à gauche, c'est le plus difficile. Comment vont-ils s'y prendre ?

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ? Que contient cette énorme caisse ? Un cadavre en plomb ? des pierres ? des briques, ou quoi ?

— Mais non, maman, voyons ! C'est la radio.

— La radio ? Mais qu'est-ce que ça veut dire. La « radio » ?

Il y a eu des bruits indéfinissables entrecoupés d'appels au secours : *Ho hisse !... Ho hisse !* Puis, juste au-dessus de nos têtes, le plafond en ciment armé a résonné comme un marteau-pilon. Du coup, ma mère a trouvé une voix de prédicateur prêchant dans le désert :

— Les montagnes ont tremblé de leur tremblement et la terre s'est secouée de l'humanité qu'elle portait sur son dos depuis des siècles et des siècles. Nous avons désobéi au Seigneur et voici : le ciel est en train de dégringoler. Je te le dis, en vérité. Prie, mon fils, prie !

Une voix s'est chargée de lui répondre, tombant, me sembla-t-il, non du premier étage mais du ciel tant elle était pleine de joie :

— Ça y est, les gars ! on l'a eu, ce salaud.

Un autre archange a répliqué avec l'accent du triomphe :

— Passe-moi les tenailles et le marteau.

Longtemps, ils ont martelé, cassé, brisé – et ils chantaient à tue-tête des strophes dont voici la première, « adaptée » pour des oreilles occidentales :

*Mon père était gardien de troupeaux ;
Il soufflait dans le derrière des chevaux
Avec un tube en roseau
Pour les faire devenir plus beaux,
Les chevaux !*

Suivait un refrain, constitué non de mots, mais des flots de rire de mon frère.

Quand ils sont redescendus, ils étaient souriants et très calmes, comme s'ils étaient invités à une réception mondaine. Poliment, ils m'ont demandé s'il n'y avait pas quelque chose à se mettre « sous la dent ». J'ai hasardé :

— Du tabac à chiquer ?

— Mais non, m'a répondu le poilu. Quelque chose à bouffer en vitesse. Et apporte-nous à boire, pendant que tu y es.

Ma mère qui avait entendu leur requête m'a chargé d'un chaudron, puis d'un seau d'eau

qu'elle a rempli à ras bord. Nous tous qui étions là, nous les avons regardés manger le ragoût aux pois chiches. S'ils ont nettoyé le chaudron, ils ne sont pas parvenus tout à fait à vider le seau. Et pourtant ils étaient deux. Et ils avaient soif.

Quand ils sont repartis, tous les voisins qui s'étaient massés dans la rue sont repartis avec eux. En tout cas, un silence de marée basse est tombé soudain sur le quartier. Nagib a remis la porte d'entrée sur ses gonds, a fait craquer ses doigts et nous a dit :

— Venez voir, mes agneaux, la splendeur des splendeurs.

Nous sommes montés et nous avons vu. Par terre, dans le salon, il y avait des planches, deux ou trois encore entières, les autres en éclats. Des morceaux de fil de fer, des clous tordus. Et au milieu de tout cela, quelque chose de noir, pesant, oblong, qui tenait du coffre et de l'armoire. Avec un cadran, deux boutons et une plaque de métal où était gravé en relief un mot que je ne comprenais pas : BLAUPUNKT.

Ma mère a considéré Nagib et il a levé les bras au ciel. Puis elle a considéré le meuble, longuement ; a tourné tout autour, les mains dans le dos ; à tapoté le cadran, tourné les boutons. Et comme le meuble ne réagissait pas, elle s'est arrêtée et m'a dit :

— Qu'est-ce que c'est, cette chose ?

— Blo Punn Kteu, ai-je répondu.

— Quoi ?

— Blo Punn Kteu.

Elle s'est mise tout de suite en colère, comme si le feu couvait depuis longtemps en elle.

— Quelqu'un dans cette maison veut-il m'expliquer de quoi il s'agit ?

— Ce qu'il a dit n'est pas tout à fait exact, a fait remarquer mon frère. Moi aussi, je sais lire. Il y a écrit : « Bla Upunn Kteu ».

Je me suis mis en colère à mon tour.

— Blo Punn Kteu !

— Non, monsieur, a dit Nagib. B-L-A, Bla, Upunn Kteu. C'est comme ça, mon petit !

— Seigneur Dieu ! s'est écriée ma mère en se tordant les mains. Qu'est-ce qu'ils racontent, ces monstres que j'ai mis au monde ! Allez-vous m'expliquer à la fin ?

C'est la radio, a répondu Nagib. La radio, quoi !

— Mais qu'est-ce que c'est que cette « radio » dont j'entends parler depuis trois jours ? Radio... Blo... Bla Upunn... Radio... Kteu !...

Les yeux dans les yeux, Nagib et moi nous sommes regardés en frères et nous avons répondu d'une seule et même voix :

— C'est une boîte qui parle.

— Qui parle ? Une boîte qui parle ? Ah ça ! Vous me prenez pour une femme du Moyen Age ou pour un haricot ? Vous osez vous moquez de votre mère ? Attendez un peu que je défasse ma ceinture.

— Elle est en soie, a dit Nagib. Elle ne ferait pas de mal à un ver de terre. Prends plutôt une de ces planches. Et tape si tu ne comprends pas. Mais auparavant, écoute-moi, petite mère : ceci est une boîte, je te l'assure, et une boîte qui parle.

— Mais-elle-ne-parle-pas !

— Elle va le faire. Elle va donner les nouvelles du monde entier, elle va chanter, dire : « Au quatrième top, il sera exactement 10 heures 24 minutes 30 secondes. » Elle va rire, pleurer,

raconter un tas d'histoires.

— Elle va faire tout ça ? Tu en es sûr ?

— Oui, madame.

— Mais... mais comment ?

De nouveau, nous nous sommes regardés, mon frère et moi. Et nous nous sommes compris. J'ai vu comme un doigt sur les yeux de Nagib me recommandant la plus grande prudence : « Chut ! tais-toi. Ne lui parle surtout pas de l'électricité, ça ferait des étincelles. » J'ai répondu très vite :

— Par magie.

— Ah bon ! a dit ma mère, soulagée et joyeuse tout à coup. Comme les fakirs et les charmeurs de serpents ?

— C'est ça. Parfaitement.

— Tu veux dire qu'un magicien va venir et animer cette grande boîte ?

Nagib l'a prise dans ses bras, lui a embrassé les mains, le front, les cheveux.

— C'est un magicien tellement magique que tu ne le verras même pas. Je t'en donne ma parole.

— Oh ! je suis contente... si contente...

Nous l'avons aidée à nettoyer le salon. Nous avons balayé et lavé l'escalier. Nagib est sorti au pas de course avec sa veste sous le bras, disant :

— Pouh ! C'est une vieille veste. Et d'ailleurs, il fait trop chaud. Je vais la troquer contre quelque chose.

Quand il est revenu, il avait un sac de plâtre sur le dos. Avec une cuiller en bois d'olivier, nous avons gâché le plâtre et nous avons rebouché les trous dans le mur.

Le soir, mon père bénit notre repas de viande froide, parla des philosophes grecs et des cours de Wall Street, ne fit aucune allusion à la radio et alla se coucher en fumant sa pipe.

Dans les jours qui suivirent, une demi-douzaine d'hommes envahirent la maison. Ils clouèrent, vrillèrent, vissèrent. Posèrent un compteur, dévidèrent des fils électriques, installèrent interrupteurs, douilles, lustres. Ma mère était comme agressée par ces allées et venues, ces voix sonores, ces coups de marteau. Toute la journée, elle était recluse dans sa cuisine, les lèvres scellées, préparant des plats et des litres de thé, pour nous et pour ceux qui travaillaient à « l'installation du magicien dans la maison. » Quand nous revenions de l'école, elle nous posait la même question :

— Ça y est ? Il est là ?

Et nous lui faisons la même réponse :

— Bientôt.

Elle n'était pas impatiente ou excitée. Non. C'était quelque chose d'autre qui n'appartenait qu'à elle : la patience et la foi. Une patience *croyante*, tassée, comprimée, devenant fébrile de jour en jour.

Ce vendredi-là, je m'en souviens très bien, avec tout mon passé aigu. L'horloge à poids du salon venait de sonner cinq heures de l'après-midi d'une voix rouillée. Nous nous déchaussâmes, Nagib et moi, dans le vestibule, posâmes nos cartables sur nos souliers et dîmes :

— Ça y est ! il est là.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai fondé une famille, moi aussi, dans un pays que j'ai appris à aimer. L'un de mes enfants s'appelle Dominique, une fille de neuf ans. Si blonde qu'on ne voit pas ses cheveux dans le soleil, avec des yeux de myosotis, aussi immenses que ceux de ma mère. Le soir, au lit, quand je lui raconte des histoires d'ogres et de fées, sur son visage c'est comme l'expression vivante *de « La Mer »* de Debussy, le flux et le reflux, le calme et la tempête. Ses yeux sont inondés de larmes et, l'instant d'après, c'est le printemps du sourire.

Cette pure émotion, couleur, odeur et substance de vérité, elle était là, sur le visage de ma mère quand Nagib lui a mis dans la main la poire électrique pendant au-dessus de son lit et lui a dit :

— Allume. Presse sur le bouton. Vas-y !

Un moment, l'indécision a sauté dans ses yeux, d'un œil à l'autre, vélocement. L'appréhension devant l'inconnu. La peur de faire apparaître un génie qu'elle ne pourrait plus contrôler. Mais j'ai vu ses dents : elle souriait. Un sourire qui était sûrement une invocation : « Au nom du Tout-Puissant, Maître de l'Univers ! » Puis elle a pressé sur le bouton de la poire – et la lumière fut dans la chambre, le soleil sur son visage.

Elle est restée là, considérant ce petit objet en bakélite qu'elle tenait dans sa main et qui pouvait illuminer le monde. Et sa joie était mouvante, avait le friselis de la mer quand la sillonne le premier rayon de l'aurore, de vague en vague, de l'horizon à l'horizon. Et j'aurais juré la voix d'une mouette quand elle s'est exclamée :

— Il est là !... Le magicien est venu !

— Eteins maintenant, a dit Nagib en éclatant de rire.

— Quoi ?

— Presse de nouveau sur le bouton.

Machinalement elle a obéi et, sans transition aucune, elle fut la nuit. La détresse. Comme si tous les nerfs de son visage, sous la peau, eussent été tranchés d'un seul coup.

— Oh ! il est parti, dit-elle d'une petite voix désolée. Il est parti !

— Allume et il reviendra. Vas-y, n'aie pas peur.

L'après-midi touchait à sa fin, l'horloge avait tambouriné les heures, les cris vespéraux des mendiants montaient vers le ciel, aussi ardents que l'appel à la prière – elle était toujours là, à la même place, debout et passionnée, pressant toutes les deux secondes sur la poire électrique et répétant comme un disque rayé :

— Allume-éteins !... Allume-éteins !... Allume-éteins !...

— Et maintenant, conclut Nagib en faisant craquer ses doigts, si on allait voir cette radio ? hein ?

— Attends.

D'un bond, elle fut dehors, courut de chambre en chambre, alluma toutes les ampoules, les abat-jour, les lustres. Les éteignit. Les ralluma. Battant des mains, dansant à pieds joints.

— Allume-éteins !... Allume-éteins !...

— Allons, viens voir la radio.

Elle alla d'abord revêtir sa robe d'apparat, brodée et raide de fils d'or, se parfuma au jasmin et, quand elle entra dans le salon, ce fut comme si elle le voyait pour la première fois de sa vie. S'assit sur les talons, les aisselles sur les genoux et le menton dans ses mains, dans l'attitude qui lui était familière, faite de gravité et d'incompréhension totale, lorsque mon

père entreprenait de lui expliquer, preuves en main, la différence entre une pièce de monnaie et un billet de banque.

Nagib tourna les boutons du récepteur, régla le volume, une voix hurla :

— Blé dur 180, blé tendre 213, fenugrec 31, millet 20.

Suivit une musiquette. J'en profitai pour demander à ma mère :

— Eh bien, qu'en penses-tu ?

Si elle pensait quoi que ce fut, elle ne m'en dit rien. Ne bougea pas, ne m'entendit même pas. Le rêve l'habitait à présent, coulait dans ses veines, avait la fixité de son regard.

— Et maintenant, mes chers auditeurs, voici notre bulletin météorologique. Une zone de haute pression venant des îles Canaries se dirige vers le sud de notre pays... Températures relevées sous abri à 16 heures : Fès 28, Casablanca 29, Marrakech 34...

Nagib me fit un clin d'œil et nous quittâmes le salon sur la pointe des pieds. Sans un mot, nous fîmes nos devoirs, puis une partie amicale de poker qui se termina par une bagarre de muets. Comme mon père était en voyage, nous fîmes également un dîner improvisé dans la cuisine : du pain d'orge et du miel pour mon frère, des œufs coulants pour moi. Deux ou trois fois, Nagib monta, brandissant un gigot de mouton comme une massue. Et, chaque fois qu'il redescendait, il secouait la tête : « Chut ! elle écoute le sermon du vendredi... Elle est au théâtre... Au concert... »

— Elle a mangé ?

— Non, c'est moi. Un coup de dents en passant. Ce serait malheureux de perdre cette belle viande, hein ?

A minuit, la voix radiophonique dit :

— Bonsoir, mesdames... Bonsoir, messieurs. (Et se tut).

— Bonsoir, monsieur le magicien, lui répondit ma mère. Dors bien, fais de beaux rêves.

— Pas de puces, pas de punaises, ajouta Nagib. Et maintenant, maman, tu veux manger quelque chose ? Il y a encore pas mal de viande sur cet os. Ou je te fais six œufs sur le plat avec des cornichons comme tu les aimes ? Hein, petite maman ?

— Baisse la voix, idiot ! Tu vas le réveiller. Tu ne l'entends pas ronfler, le pauvre ?

C'était vrai : la radio ronflait. Je coupai le courant.

C'est ainsi que le « magicien » s'installa dans la maison et l'anima du matin au soir. Déclamant, chantant, criant, riant. Ma mère était persuadée qu'il s'agissait d'un être vivant, en chair et en os, une sorte d'érudit doublé d'un devin qui avait beaucoup voyagé, beaucoup appris et, tel Diogène, se cachait dans une caisse à l'abri des horreurs de ce monde. Afin de nous départager, elle l'appela Monsieur Kteu. D'ailleurs, elle n'eût pas su prononcer d'un jet son nom en entier : Monsieur Blo Punn Kteu – encore moins Bla Upunn Kteu.

Elle dialoguait avec lui, l'approuvait, n'hésitait pas à l'interrompre :

— Comment dites-vous, Monsieur Kteu ? Voulez-vous répéter, s'il vous plaît ? Je n'ai pas bien entendu... Oh ! Non, Monsieur Kteu, là vous vous trompez. On vous a mal renseigné : je vous assure qu'aujourd'hui il n'a pas plu du tout... Mais vous ne pouvez pas être partout à la fois, n'est-ce pas ?

Monsieur Kteu devint pour elle l'homme qu'elle avait toujours attendu : le père qu'elle n'avait jamais connu, le mari qui lui récitait des poèmes d'amour, l'ami qui la conseillait et lui parlait de ce monde extérieur dont elle n'avait nulle connaissance. Quand vint la Seconde Guerre mondiale, elle était là, fidèle au poste. Attentive à toutes les souffrances, comptant les

coups, à traits de crayon gras sur sa planche à lessive. J'étais au lycée où j'étudiais l'humanisme et les humanités. Elle était là, dans cette maison-tombeau, apprenant la vie.

— Ce n'est pas vrai, Monsieur Kteu, disait-elle. Il ne faut pas croire tout ce que dit ce Monsieur Hitler. Il n'a pas pu couler deux mille huit cent quatre-vingt-quatre bateaux en un mois. Ce n'est pas possible.

Monsieur Kteu ne l'entendait pas. Il n'avait pas le temps. Il était lancé comme un speaker payé au cachet, aboyait des communiqués de guerre, rendait compte de toutes les batailles sur fond de marches triomphantes.

— Reposez-vous maintenant, lui disait tendrement ma mère. Vous en avez assez fait pour aujourd'hui. C'est une bénédiction du ciel que vous n'ayez pas attrapé une balle perdue.

Et elle éteignait le poste, apportait – oui, elle apportait à Monsieur Kteu à boire et à manger. Le lendemain matin, les plats étaient vides et elle était heureuse. C'était Nagib. Il se levait la nuit et se dévouait. Il devint de plus en plus grand et fort. Il ne fallait pas briser le rêve de notre mère.

Le brasero dont se servait ma mère avait été à l'origine un fait-tout en tôle émaillée, « *made in Germany* », avec des anses qui ressemblaient à des coquilles Saint-Jacques. Le grand âge l'avait pelé, tavelé de rouille par endroits. C'est là précisément que ma mère le perça de trous, à l'aide de ses ciseaux japonais.

Elle avait un tablier, qu'elle n'avait jamais aimé. Elle le déchira donc, à coups de dents, en lanières qu'elle enduisit d'une épaisse couche de terre glaise et qu'elle colla sur l'ustensile, intérieur, fond et extérieur, comme des bandelettes de momie.

Le séchage se fit d'abord au clair de lune, sur la terrasse, dix nuits durant. Le soleil africain fit le reste. Il durcit la glaise jusqu'à la fin des temps. Ce fut Nagib qui monta et redescendit le brasero, tant il était lourd. De la pointe de son couteau de poche, il grava la marque de fabrique : *Made in Casablanca, Morocco. By Mummy.*

Ai-je parlé du rouge à lèvres que fabriquait ma mère ? Elle pilait et faisait macérer des pétales de coquelicot dans de l'eau de rose : une pâte assez liquide dont le thème était le rouge avec toutes ses variations. Ce jour-là, elle trempa le petit doigt dans le bol de faïence qui contenait le rouge à lèvres et, gravement, elle dessina une fleur sur le brasero.

Un vieux mouchoir imbibé d'huile d'olive servit de mèche, qu'elle plaça au fond du brasero, juste au milieu. Par-dessus, elle disposa en dôme quelques morceaux de charbon de bois, un par un, avec des espaces d'aération. Elle fit craquer une allumette, la laissa tomber sur la mèche. Un instant, il s'éleva une flamme orange et grésillante. Je ne vis plus rien ensuite, à cause de la fumée.

Si ma mère toussa ? Oui. A se fendre les poumons. Mais elle resta là, accroupie face à son œuvre. Jamais elle n'abdiquait. Je la voyais comme à travers le brouillard qui tombe en novembre sur le lac Beau-port, Canada. Entre deux quintes, elle soufflait sur le feu, de toutes ses forces. Je voulus l'aider, mais elle me dit : « Laisse-moi faire ! » Quand la fumée se fut dissipée, elle avait les yeux rouges, coulants de larmes. Plus brillants que la braise.

Je veux dire qu'elle alluma le brasero ce jour-là et une fois pour toutes. Jamais il ne s'éteignit. De temps à autre, en passant, au fil des années, elle y ajoutait un morceau de charbon, parfois deux ou trois, machinalement. La glaise avait tant absorbé la chaleur et pendant si longtemps qu'elle finit par devenir une terre réfractaire. Une bouilloire chantait sitôt posée sur ce brasero – qui depuis lors servit à n'importe quoi : pour cuisiner des plats mijotés longuement ; pour allumer les cigarettes de Nagib ; cendrier où les mégots brûlaient avec un sifflement et une belle flamme bleue le jour, violette la nuit ; cheminée du soir et du rêve : ma mère y jetait nos vieux cahiers, les vieilles factures de mon père, tous papiers qu'elle ramassait sous nos lits, à genoux. A genoux, mains jointes, la clarté des flammes sur son visage, elle était là, immobile, regardant, à travers êtres et choses, assoiffée d'eau, assoiffée de liberté et de vérité, un monde vers lequel elle se dirigeait depuis toujours en tâtonnant dans les ténèbres. Assoiffée, qui donc avait calmé sa soif ? Tombée, qui l'avait relevée ? Et qui lui avait montré le chemin de ce monde qu'elle cherchait désespérément ?

Sa vie était comme un puzzle. Sa vie intérieure qu'elle essayait de faire correspondre à la vie sociale qu'on attendait d'elle – mère et épouse. Tout ce qu'elle pouvait toucher, sentir, voir, entendre, goûter et aimer, elle l'assimilait aisément, l'adaptait à sa personnalité – ce qui

était à sa mesure. Le reste, elle le rejetait. Tout ce qui risquait de bouleverser, non pas sa vision du monde, mais sa *sensibilité du monde*. Un jour, je ferai parler les objets.

Son rythme était lent, très lent, le rythme même de la terre. Foetal. Toute précipitation de la vie ou de l'Histoire la faisait désertier aussitôt. Cela ne la concernait en rien. Elle n'en était pas tributaire. Venant de l'extérieur (évolution de ses enfants, produit de la civilisation, événement inattendu), tout ce qui touchait directement son monde, elle commençait par le *désénerver*, comme elle désénervait les situations et les êtres.

Et cela était ainsi : cet événement ou ce nouveau produit était-il vraiment nécessaire à sa vie ? Ou bien superflu, de valeur momentanée et non permanente ? Et pouvait-il trouver sa place parmi les morceaux du puzzle sans remettre en question toute une échelle des valeurs ? Je vous dis qu'un jour je ferai parler les objets. Inventions de l'homme. En lutte contre lui.

La cuisinière. Une de ces antiques cuisinières en fonte avec des plaques qu'il fallait dérouiller, polir et graisser. Pourquoi mon père l'avait-il achetée ? Symbole de cette civilisation dans laquelle il existait en complet-veston. Moderniste d'objets, non d'idées. C'est un crime de juger, je le sais. Mais déjà je jugeais. La différence était trop aigüe entre lui et ma mère.

« *Voici un nouvel élément pour ton puzzle. Je te l'octroie. Fais-le entrer de force. Quitte à détruire le puzzle tout entier. Et sois heureuse.* »

Ce que fit ma mère de cette cuisinière qui pesait 227 kilogrammes ? Elle la lava à grande eau. L'essuya, la cira avec de la graisse de bœuf. Et, si je ne l'avais arrêtée, elle l'eût peinte à la chaux. Elle n'a jamais aimé la couleur grise – les gens gris, les sentiments gris. Pendant des jours et des jours, elle la contempla sans lui adresser la parole, comme s'il se fût agi d'un voyou. Puis elle la bourra de charbon. L'alluma. C'était la nuit de Noël.

C'était la première fois que j'entendais parler de la fête du Christ. J'avais douze ans. Bonjour, François ! Je ne t'ai jamais oublié. Un camarade nommé François m'avait demandé ce jour-là :

– Qu'est-ce qu'il va t'apporter, le père Noël ?

– Je te ferai remarquer que mon père ne s'appelle point Noël. (J'avais appris le français dans le Littré, mon livre de chevet).

– Quel branque ! Non, mais quel branque !

– Que signifie le terme branque ?

– Branque, connard, bouché à l'émeri !

– Ah bon ! Je comprends. (Je ne comprenais rien du tout. Ces expressions n'étaient pas dans le Littré).

– Blague à part, qu'est-ce qu'il va t'apporter ?

– Qui ?

– Le père Noël, pardi !

– Qui est le père Noël ?

Il m'expliqua. J'étais né dans un monde de Coran, je savais la Passion de Jésus. *Béni le jour où Il naquit, et béni le jour où Il mourut – et béni le jour où Il ressuscita d'entre les morts !* enseignait le Coran. François m'expliqua le reste, autrement important. La fête des enfants. L'arbre de Noël. Mon beau sapin, roi des forêts. Les souliers dans la cheminée. Des jouets par milliers. La dinde aux marrons.

Mon père n'a jamais lésiné. Tant que j'obtenais de bonnes notes, il me donnait de l'argent

de poche. De quoi faire rêver un habitant du Bangla-Desh. Ou me faire rêver, moi – maintenant. C’était un théorème de son échelle des valeurs.

Je portais des chaussures de tennis. J’achetai donc des souliers en cuir, capables d’attirer l’attention du père Noël. Je battis les rues et les boulevards de la ville à la recherche d’un sapin.

– Un quoi ? m’ont dit les commerçants. Qu’est-ce que tu racontes ?

– Je voudrais un sapin.

– Et c’est quoi, un sapin ?

Vers le soir, je fis l’acquisition d’une branche de palmier-dattier et d’un brin de mimosa. Ma mère m’accueillit avec des yeux pailletés de diamants.

– C’est pour moi ? Pour moi ? Oh ! Comme je t’aime ! Je n’ai pas vu une seule fleur depuis ma naissance.

Elle cloua la branche de palmier sur la porte de la cuisine, mit le mimosa dans ses cheveux. En montant dans ma chambre, une boule m’accompagna de marche en marche, qui me crispait le ventre.

Cette nuit-là, je veillai avec des mots. Oui. Feuilletant mon dictionnaire ; un in-octavo d’Erckmann-Chatrian qui avait le poids d’une dalle en grès et qui chantait l’Alsace, la neige et les cigognes en termes lumineux ; un roman policier d’Agatha Christie racontant les exploits d’une adorable vieille fille anglaise qui, au milieu de crimes commis avec tact et dignité, préparait du thé pour un certain Mr. Christmas. L’imagination prêtant forme et consistance aux cartes géographiques, j’écrivis même des poèmes qu’aucun éditeur par la suite n’a voulu publier – et pourtant ils s’élançaient à la découverte des Alpes, de l’Himalaya, du père Noël et de son traîneau tiré par des rennes.

Quand les bruits de la maison se furent estompés au sein de la nuit, quand la dernière porte eut claqué, je comptai jusqu’à cent, puis jusqu’à mille – et descendis, mes souliers neufs à la main, en fredonnant mentalement : *Petit papa Noël, quand tu descendras du ciel...*

Elle était encore là, dans sa cuisine, me regardant dans les ténèbres. Elle ne me laissa pas m’expliquer, me chassa tout de suite à coups de torchon.

– Qu’est-ce que tu fais là ? Veux-tu aller te recoucher ?

J’allai me recoucher. Les yeux ouverts. Luttant contre le sommeil en inventant des questions stupides : quel âge avait le père Noël ? Était-il marié ? Pourquoi s’occupait-il des enfants des autres ? Il n’en avait pas, lui ? Comprenait-il le marocain ? A défaut de cheminée, pourrait-il descendre par le tuyau de la cuisinière ? Et quel était donc son prénom ? Francis ? Antoine ? Driss ? A propos, quel était celui de Vercingétorix, mon ancêtre gaulois ?...

Notre voisin était un boulanger. Il avait un coq que personne n’avait jamais vu mais dont tout le monde connaissait la voix de tribun. Il ne réveillait pas seulement son propriétaire, à trois heures très exactement, été comme hiver. Il n’avait de cesse qu’il n’eût réveillé tous les autres coqs de la ville – et les poules, mères de famille comprises, les canards, les moutons, les chiens, les chevaux – les humains. Ensuite, jusqu’à la nuit suivante, il se rendormait d’un bon sommeil de gallinacé. Bien des gens voulaient sa peau, en particulier Nagib. C’est ainsi qu’il prit goût aux cigarettes. Il en fumait tout un paquet, au milieu de la nuit.

Le muezzin du quartier, homme pieux et colérique, allait par rues et ruelles, lançant des imprécations contre ce siècle impie et contre ses compatriotes qui se détournaient de la religion. Parce qu’aux premières lueurs de l’aurore, quand il montait au minaret pour lancer

son appel à la prière aux quatre coins du ciel, tout le monde était déjà debout, réveillé depuis longtemps par ce coq fou furieux qui n'avait appelé qu'à la joie de vivre. Hommes, femmes et enfants étaient d'une telle humeur de chien que personne ne faisait sa prière, excepté les dévots professionnels et les sourds. A quoi servait donc la mosquée ? « *Bande de choses !* clamait le muezzin. *Quand vous serez dans l'autre monde, vous boufferez des cailloux. Bande de choses !* »

Toute mon enfance, j'ai vécu avec le chant de ce coq. J'enfonçais des boules Quiès dans mes oreilles, mais son aubade triomphale et les vagues cacophoniques qu'il déclenchait de poule en cheval et de quartier en faubourg traversaient les boules de cire. L'âge tendre aidant, je me rendormais presque aussitôt, soulevé et bercé par les hennissements, les bêlements, les aboiements – et les vociférations des êtres humains réveillés en sursaut.

Cette nuit-là, je n'attendis pas le chant du coq. J'avais une montre suisse, d'une grande précision. A trois heures moins dix, je descendis dans la cuisine et enfournai mes chaussures dans le four de la cuisinière.

J'avais tout prévu, sauf un léger détail indépendant de ma volonté. Ce fut précisément cette nuit-là, juste après le rugissement du coq, que ma mère prit la résolution d'allumer la cuisinière.

Nous la trouvâmes dans une fumée d'enfer, armée d'un balai et d'une serpillière. Hurlant :

– Qu'est-ce que c'est que cette invention du diable ? Jetez-moi ça dehors ! Je n'en veux pas ! Je vous dis que je n'en veux pas !

Je ne m'écriai pas : « Mes souliers ! mes souliers ! » Mais je le pensai ferme. J'ouvris le four et y lançai un seau d'eau. C'est ainsi que le père Noël m'apporta des semelles et des empeignes calcinées, en guise de jouets. Et un rire viscéral qui me secoua des pieds à la tête gagna Nagib comme une tempête en mer, galvanisa ma mère qui rit plus fort et plus longtemps que nous et qui, toutes les dix secondes, s'exclamait avec des hoquets :

– Mais qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qui vous fait rire ?...

J'ai dit que cette cuisinière, elle l'alluma une seule fois. Mais elle ne l'abandonna pas à son sort. Non. Elle la gratta, la nettoya, la peignit en jaune citron avec des motifs rouge sang qui étaient des fleurs, des arabesques, des étoiles. Elle y rangea ce qu'elle appelait ses trésors : ses flacons de parfum, le bol qui contenait son rouge à lèvres, des coquillages que je lui rapportais de la plage, une poupée de chiffon, un miroir en acier poli, le fer à cheval qui pouvait conjurer le sort.

L'instinct vainquit la science, le primitif rendit des points à la civilisation métallurgique. Le vieux brasero était là – il souriait. Un sourire philosophique, plein de modestie. Edenté, chenu, arthritique, il continua d'exercer les fonctions qu'il avait toujours assumées, sans faire la grève, sans réaction sociale ou politique.

C'était un fer à repasser, en acier chromé et brillant comme la joie. Electrique. Habituee aux plaques en fonte, ma mère le mit sur le brasero. Pour le chauffer. Si la résistance grilla, personne ne l'entendit. Les produits de la technologie ont-ils une âme ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que ce fer à repasser ne dit rien quand il mourut, ne poussa pas un cri de douleur. Ce jour-là, je commençai à comprendre le Zen et le yoga dont parlait mon père.

Mais, même cuit, il repassa toute une pile de linge. L'Art survit à l'homme, n'est-ce pas ? Mû comme par un skieur, il glissa, glissa sur les serviettes, les draps, les mouchoirs, avec une aisance enthousiaste. Quand il eut fini sa tâche d'acier poli et civilisé, ma mère l'accrocha. A la prise de courant. Pensive, elle considéra le résultat. Puis elle secoua la tête et me dit :

— Tu vois, mon fils ? Ces Européens sont malins, ma foi, oui. Ils ont prévu deux trous, deux clous et un fil pour le suspendre après usage. Mais sans doute ne connaissent-ils pas les maisons de chez nous. Sans cela, ils auraient fabriqué un fil plus court.

En conséquence, elle fit un nœud au milieu du cordon. Pendu ainsi à la prise de courant, le fer arrivait à quelques centimètres du sol. Nagib fit :

— Ha, ha !... Hmmm !... Très bien, très très bien... Houhouhou !...

Je lui lançai une banane à la tête. Il dit :

— Quoi ? quoi ?... Ah oui ! Ne t'en fais pas, mon petit. Je les ai bien cachés.

Il faisait allusion aux ciseaux de ma mère. Si elle les avait eus sous la main, peut-être eût-elle coupé le fil électrique ? A l'époque, il n'y avait pas de disjoncteur et les fusibles étaient incapables de fondre en cas de court-circuit : ils étaient en cuivre rouge. Dans mon manuel de physique, un chapitre était consacré au secourisme. Téléphoner à la caserne de pompiers la plus proche. Pratiquer la respiration artificielle. Un croquis nous montrait l'électrocuté étalé sur le trottoir, son sauveur à califourchon sur son ventre, sous le regard vide de la tête de mort gravée sur la porte du transformateur entre deux tibias croisés et surmontés d'un éclair zigzaguant.

Apprendre à ma mère les rudiments de l'électricité ? En quelle langue ? J'ai essayé de lui traduire les lois d'Ohm et de Faraday, en cherchant mes mots avec soin. Elle m'a dit, pleine de sollicitude :

— Voilà que tu bégaies à présent ? Tu apprends trop. Ça se bouscule dans ta tête.

J'ai adopté une autre méthode. J'ai essayé de lui expliquer les théories en termes aussi concrets qu'une brique à neuf trous. Et, à partir de ces matériaux, de broder une histoire de fées et de brigands, à la manière orientale.

— Il y avait une fois un génie invisible...

— Comme Monsieur Kteu ? m'a-t-elle demandé, les yeux brillants.

— Oui. Comme Monsieur Blo Punn Kteu. Donc ce génie luttait contre le diable, comme la lumière contre les ténèbres.

— Et alors ? il l'a vaincu ?

— Attends. Le diable avait éteint le soleil et la lune...

— Les étoiles aussi ?

— Les étoiles aussi. Les cœurs, la joie, il avait tout éteint. Il faisait sombre, noir, c'était la

désolation.

— Tais-toi. Tu me fais peur. Je n'aime pas du tout cette histoire.

— Mais le génie – il s'appelait Monsieur Ohm – mit dans toutes les maisons, dans toutes les villes des fils électriques : un positif et un négatif.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je veux dire un fil animé par le Bien et un autre par le Mal. Et alors, quand ils se touchaient...

— Ce n'est pas vrai. Un génie ne peut faire que le Bien.

Je l'ai prise dans mes bras et j'ai conclu :

— Je t'aime, maman. Tu as raison.

Dix ans plus tard, je suis devenu ingénieur. Simplement pour comprendre la différence entre les êtres humains et les objets purement physiques. Et j'ai compris une chose : cette différence ne résiderait-elle pas dans la connaissance douloureuse de notre sort, et de notre impuissance devant lui – à travers toutes les formes de civilisation ?

En 1940, quand on nous installa le téléphone, j'ai tenté de parler à ma mère de Graham Bell et des faisceaux hertziens. Elle avait sa logique, à elle – diluante comme le rire peut diluer l'angoisse.

— Comment ? Je suis plus âgée que toi. C'est moi qui t'ai enfanté, et non le contraire, il me semble. Un fil, c'est un fil. Et un arbre égale un autre arbre, il n'y a pas de différence entre eux. Tu ne vas pas me dire que ce fil s'appelle Monsieur Kteu, que cet autre s'appelle Fer à Repasser, et celui-là Monsieur Bell ? Simplement parce qu'ils sont de couleurs différentes ? A ce compte-là, il y aurait trois génies dans la maison ? Et plusieurs espèces humaines sur la terre ? C'est ça ce qu'on t'apprend à l'école ?

Je me contentai donc de lui indiquer le mode d'emploi. Et la laissai au seuil de l'expression et de la communication humaines. Elle dit : « Allons-y ! », souleva le cornet acoustique, le porta à l'oreille, tourna la manivelle du téléphone de toutes ses forces. Il y eut un chuintement, puis le bruit d'une demi-douzaine de sardines rissolant dans une poêle. Une voix de fer-blanc parvint jusqu'à moi, après avoir fait sursauter ma mère :

— Allô, ici le Central. Quel numéro désirez-vous ?

— Le salut de Dieu soit avec toi, mon fils, dit maman. C'est la voix de la poste ?

— Oui, c'est le Central.

— C'est la poste ?

— C'est ça, c'est le Central. J'écoute.

— Je voudrais la poste.

— Vous avez le Central.

— J'ai demandé la poste.

— C'est la même chose.

— Ah !

— Quel numéro voulez-vous ?

— Fès.

— Ne quittez pas.

Elle ne quitta pas, me rassurant d'un large sourire :

— C'est loin, Fès. A dix jours de cheval, au moins. Mais le génie galope comme le vent, tu

vas voir. Les distances ne lui font pas peur... Trois minutes et il y sera... Qu'est-ce que je te disais ? Allô ! je suis à Fès ?

— Cabine de Fès. J'écoute.

— Allô, Meryem ? Tu as changé de voix...

— Qui demandez-vous ? J'écoute.

— Moi aussi.

— Comment ?

— J'écoute, moi aussi. C'est toi, Meryem ?

— Vous avez demandé Fès ?

— Oui.

— Quel numéro ?

— Ecoute, ma fille, et tâche de comprendre. Voilà : je voudrai parler à ma cousine. Je ne l'ai pas vue depuis quinze ans.

— Quel numéro ? Elle est abonnée ?

— Alors, je ne sais pas.

— Il me faut un numéro.

— Ecoute, ma fille, je vais t'expliquer, ouvre bien tes oreilles et je prierai pour toi. Ma cousine s'appelle Meryem. Elle a des yeux verts comme l'herbe du pâturage, la peau blanche comme du lait...

— Allô ! allô !... Ecoutez-moi...

— Ecoute-moi d'abord, toi. Tu vois le tombeau de Driss 1er ? près de l'université ? Eh bien, tu descends la première rue à main droite, tu traverses le quartier des Ciseleurs et tu arrives devant un portail à double battant. C'est là, tu ne peux pas te tromper, ma fille.

— Allô ! allô !

— A cette heure-ci, elle doit faire des petits pains à l'anis. Sûrement. Crie fort pour l'appeler, elle est dure d'oreille, et dis-lui de venir vite, que sa cousine l'attend à l'autre bout du monde... Merci, ma fille, je t'embrasse, je bavarderai avec toi un autre jour, mais tu comprends ? Il y a quinze ans que Meryem et moi nous sommes séparées...

Et elle obtint sa cousine un quart d'heure plus tard, lui parla comme seule ma mère pouvait le faire, sans aucune notion de temps, évoquant des souvenirs, éclatant de rire, demandant des détails et des descriptions très précises – et comment allait le chat de son enfance qui avait des taches rousses et ne mangeait que des légumes ?... Oh ! Le pauvre Belzébuth ! Dieu ait son âme ! Je suis sûre qu'il est en train de miauler avec les anges du Paradis... Comment dis-tu ? Six enfants ? Aha ! Trois garçons et trois filles ? Je ne le savais pas, Meryem... Parfaitement ! Les miens apprennent des langues barbares... Ils ont une bouche française, un nez grec et des yeux anglais... C'est à peine si je les reconnais, moi leur mère... Dis-moi, cousine, tu te rappelles cette légende de Salomon... Tu sais bien : le génie qui parlait avec la voix du tonnerre ?...

Elle téléphona jusqu'à la nuit tombante, racla les souvenirs communs comme une écuille raclée par une mendicante obsédée de paradis et de nourritures oubliées, s'informant de la vie et des vies de sa ville natale, lointains parents, descendances, maisons, faits divers, couleur du ciel, murmure du fleuve et des sources ; donnant à Meryem les nouvelles les plus invraisemblables de notre quartier, de Casablanca, du monde entier, un fondu-enchaîné des événements internationaux, citant la source digne de foi : Monsieur Kteu... Comment, tu ne

connais pas Monsieur Kteu ? Oh ! Ma pauvre... Non, je ne peux pas le réveiller maintenant, il fait la sieste...

De temps à autre, régulièrement, comme un refrain aigu, s'élevait la voix de la téléphoniste :

— Vous avez terminé ?

La voix de ma mère la couvrait aussitôt :

— Comment ? Non, je n'ai pas terminé. Tu m'interromps tout le temps. Et puis, je vais te dire, ma fille : ce n'est pas bien d'écouter notre conversation. Ta mère ne t'a pas appris les bonnes manières ?

— Mais, madame, vous avez la ligne depuis plus de deux heures. Quarante-deux unités déjà. Ça va vous coûter une fortune.

— Quoi ? Quoi ? Parce qu'il faut te payer pour que je parle ? En quel siècle vivons-nous ? Qu'est-ce que je t'ai demandé après tout ? D'aller chercher ma cousine, tout simplement. Et tu me demandes une fortune pour ça ? Tu entends, Meryem ?...

Mon père paya la communication. Il régla sans y faire allusion toutes celles que maman obtint par la suite. Chaque fois que je revenais du lycée, je la trouvais au salon, couverte par la voix multiforme de Monsieur Kteu comme par une marée montante, mais elle était calme et souriante, le regard vif, sirotant du thé à la menthe et dialoguant à toute vitesse et toute joie avec l'une de ses innombrables correspondantes. Des gens qu'elle n'avait jamais vus, à qui elle avait téléphoné n'importe où dans le pays, le plus naturellement du monde, et qui étaient devenus ses amis.

Toutes les opératrices la connaissaient à présent et elle les connaissait aussi, les appelait par leur prénom, s'informait de leur santé, de leurs peines et de leurs espoirs. Elle était capable de m'enseigner la géographie humaine bien mieux que ne l'avaient jamais fait mes livres ou mes professeurs. Sans quitter sa maison, elle avait établi un réseau inextricable de liens, qui s'enchevêtraient de jour en jour, mais où elle évoluait comme un poisson dans l'eau. La rupture de sa solitude, d'autres solitudes vieilles depuis des siècles. Les relations humaines avant la lettre. Et un journalisme oral et vivant. Très efficace.

Au bulletin du soir, quand le speaker donnait les informations régionales, ma mère le précédait d'une courte tête :

— Et maintenant, je parie que tu vas annoncer l'incendie qui s'est déclaré à dix heures du matin au quartier des docks... Haha ! Qu'est-ce que je te disais, Monsieur Kteu ?

Elle faisait la sieste dans le patio, la tête couverte d'un châle, près du bananier étique et rouillé qui n'avait jamais enfanté le moindre fruit, mais qui donnait de l'ombre. Avec une règle graduée et un compas, je lui mesurais le pied afin de calculer sa pointure. Nagib inscrivait les chiffres sur le mur.

— Longueur : 22 centimètres.

— C'est noté, petit loustic.

— Largeur du coup de pied : 9.

— 9.

— Largeur du talon : 5 centimètres.

— 5 centimètres. Après ?

— C'est tout. Trace un trait et fais une belle addition.

— D'accord ! A la grâce de Dieu !... Hé ! Dis donc, petit loustic, tu ne t'es pas trompé quelque part ?

— Comment ça ?

— Je trouve 36. Tu ne vas pas me dire que son pied mesure 36 centimètres ? Je pourrais fermer la main dessus, voyons !

— Je te parle de sa pointure, cervelle de haricot sec. Elle chausse du 36.

— Aha !

Il n'était pas tout à fait convaincu. Je le voyais bien à sa façon de se gratter le haut du crâne, d'un index très pointilleux. En sortant, il ramassa une babouche de ma mère et la mit dans sa poche.

Le quatorzième magasin de chaussures où nous entrâmes avait ce que nous cherchions depuis le début de l'après-midi : le genre de souliers qui pouvait plaire à ma mère, cuir, couleur et forme – et un homme compréhensif, à cheval sur deux civilisations que traversait le commerce au triple galop, et capable de convertir d'un seul coup d'œil une pointure de babouches artisanales en pointure de chaussures manufacturées. Il avait un béret vissé sur la tête, des dents en or, une panoplie de stylos agrafés à la pochette de son veston. Un sourire de député.

— Moi, votre ami, votre père, hein ? Maison fondée en mil et neuf et cent et dix-neuf, sérieuse, honnête, garantie, même famille de père en fils, jamais d'histoires, je jure. Qualité premier choix extra, prix de gros, attention ! Regardez ça, mes amis, hein ! Pour une princesse. Vous cherchez dans toute la ville, dans la France, dans le pays des Allemands, chez les Grecs, vous ne trouvez pas, hein ? Y a pas pareil ! Ventre de crocodile qui tétait encore sa mère, cousu main, attention ! Tâtez, tâtez, c'est doux, hein ? Solide, super-luxe, je jure !...

Nagib fit non de la tête. Moi aussi. Nous n'avions pas besoin de crocodiles, vivants ou morts ou en morceaux. Ce que nous voulions, c'était le modèle qui était exposé là, dans la devanture. Des brodequins à hauts talons, rouges, vernis, où les rayons du soleil couchant se reflétaient comme dans un miroir. Ils nous avaient hélés de très loin, depuis le coin de la rue, tel un phare. Je voyais déjà ma mère avec des pieds lumineux. C'était ce qu'elle aimait. La joie partout, fût-ce à la semelle de ses souliers.

L'homme au béret dévissa son béret. S'en éventa en nous considérant d'un air solennel. Nous fit un bon prix, un paquet enveloppé de papier de soie, avec un ruban rouge assorti et deux cadeaux : un chausse-pied en métal et une longue poignée de main. Nous regarda partir, debout sur le seuil et se curant l'oreille. Il ne souriait plus du tout : la devanture de son magasin était devenue si terne.

Nous achetâmes également une robe, avec beaucoup de palabres. La vendeuse nous posait toute sorte de questions comme si nous étions des enfants perdus dans un bois et Nagib avait les yeux hors de la tête.

— Madame ou mademoiselle, conclut-il en détachant les syllabes (parce qu'il mâchait en même temps du chewing-gum), écoutez donc : ce n'est pas une robe du soir que nous voulons, pas du tout ! Ni une robe de cocktail. D'ailleurs, je ne sais pas ce que c'est. Ce serait pour moi ou pour mon petit frère, nous prendrions un pantalon et un blouson les yeux fermés. Mais ce n'est pas pour nous. C'est pour une femme comme vous n'en avez jamais vu à un siècle à la ronde. Et elle a du goût et ses idées, je vous l'assure. Et je l'aime plus que ma peau. Ce que je désire pour elle, c'est une robe. Une robe, quoi ! Simple et pure comme elle. Elle n'a pas besoin de fanfreluches pour être ce qu'elle est. Donc pas de décolleté, à col montant, avec des manches longues jusqu'aux poignets et des boutons, des fleurs ou des oiseaux, dans un tissu gai et sérieux à la fois, toute droite, tombant jusqu'aux chevilles. Quant à la taille, ce n'est pas compliqué : à peu près à cette hauteur-ci (il désigna son nombril) et maigre comme mon frère (il me donna une bourrade). Vous avez ça ou vous ne l'avez pas ?

Elle l'avait. Elle l'enferma dans un carton, très vite. Elle dit :

— Et avec ceci ? Des gants ?

Je dis :

— Non. Un chapeau. Mais ce n'est pas la peine de chercher : le genre de chapeau qu'elle consentirait à porter n'a pas encore été inventé.

— C'est ça, ajouta Nagib. Nous reviendrons vous voir en avril 1972. Promis.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour-là, mon père le passait à la ferme, à une dizaine de kilomètres de la ville, face à l'Océan. En compagnie d'une horde de chevaux sauvages, de quelques hectares de blé, d'orge et de tomates, de cactus séculaires – et d'une solitude vaste de l'horizon à l'horizon, sonore depuis le refrain acéré des grillons jusqu'aux battements de tambour de la mer, sous le dôme du ciel flambant de millions de soleils.

Nous l'entendions partir à l'aube, dans son tilbury attelé d'un alezan : le pas du cheval était allègre, les clochettes de son licou étaient si argentines ! Quand il revenait à la nuit tombante, nous le savions de loin : ciel et Océan avaient comme rempli ces clochettes d'azur et d'écume, qui tintaient au retour avec la voix d'une multitude d'émeraudes. Et le cheval que je dessellais dans la remise attenante à la maison ne me regardait pas, ne regardait même pas sa mangeoire : il pensait encore, penserait toute une semaine à ses frères les chevaux libres. Je dis : pourquoi pas ma mère ? J'ai dit à haute voix, nuit après nuit, la tête dans mon oreiller : un jour les êtres humains aussi seront libres. Nagib ne disait rien : il buvait de la bière avant de s'endormir.

L'aube n'avait pas encore dissous les monstres que nous étions debout, mon frère et moi. Nous réveillâmes maman, lui préparâmes son petit déjeuner, la coiffâmes, l'habillâmes, la chaussâmes. Lui donnâmes son miroir en acier poli afin qu'elle pût juger de son propre effet – mais c'était dans nos yeux qu'elle se contemplait. Elle ne dit pas un mot, saisie. Nous non plus. Nous ne la reconnaissons pas. Ce n'était plus notre mère à laquelle nous étions

habitués depuis toujours, familière et rassurante, image, vitrail, stéréotype.

Grandie par les hauts talons, moulée dans cette robe longue à ramages, brusquement elle avait un corps de femme, brusquement nous découvriions qu'elle avait des jambes élancées, une taille fine, des hanches, une poitrine – toutes choses qui dans ses robes ancestrales, et surtout dans celles de sa confection, avaient été jusqu'à présent couvertes d'ignorance et de silence. Nous en étions comme gênés.

Tant qu'elle resta là, face à nous, immobile, ce fut une séquence temporelle où rien ne se dit, rien ne se commenta avec des mots ou des pensées, où tout fut ressenti de l'un à l'autre et l'un par l'autre et par nous trois ensemble. Ce fut moi qui esquissai un sourire et ce sourire s'élargit sur les lèvres de notre mère, gagna la face de Nagib. Lentement, lentement. Et, d'un seul coup, le rire nous libéra de l'émotion.

– Allez, dit mon frère, marche, ma petite maman. Fais quelques pas. Avance.

Elle avança d'un demi-pas. Faillit s'écrouler. C'étaient les hauts talons. Elle n'avait jamais porté que des babouches ou des mules, quand elle recevait des visites. La plupart du temps, elle était pieds nus. Elle dit, déçue :

– Ça ne va pas. Ce n'est pas pour moi.

– Essaie encore une fois. Tu vas t'habituer très vite. Allez, fais plaisir à tes enfants. Vas-y !

Elle nous croyait, voulait que nous fussions fiers d'elle. Elle se lança en avant. Battit l'air de ses bras, bascula en arrière.

Elle dit, au bord des larmes :

– Rien à faire. Ces souliers sont jolis, ma foi oui. Et j'aime leur couleur. J'admire ces Européens qui ont pu les fabriquer. Mais ils ne connaissent pas les pieds de chez nous. Sans aucun doute.

Elle fit d'autres tentatives à mon bras, puis soutenu à la taille par le bras épais et velu de mon frère, puis toute seule. Tantôt, elle marchait penchée en avant comme un vieux loup de mer à la proue de son navire trouant le brouillard. Tantôt, elle se lançait de côté comme un ailier sur un terrain de rugby. Et elle sautillait, avait douze ou treize mois, un bébé faisant ses premiers pas dans l'allégresse générale :

– Allez, vas-y ! Bravo ! Bravo !

Vaincue, elle ôta ses chaussures, s'assit en tailleur et éclata en sanglots. Nagib frotta les poings l'un contre l'autre, renifla à petits coups, ramassa les brodequins, hurla :

– Pleure pas, maman ! C'est rien du tout. Je vais arranger ça, j'en ai pour cinq minutes. Et toi, espèce de cyprès dans un cimetière, ne reste pas là à attendre que Dieu fasse tomber la pluie du ciel et quelques idées. Va chauffer une théière à la créatrice de nos jours !

Quand il revint, les souliers étaient devenus plats. Il en avait scié les talons, chez l'un de ses nombreux camarades de vadrouille et de troc qui lui fournissait de la bière et qui avait la scie fine qu'il fallait pour ce travail de précision.

Dois-je dire que ma mère ne perdit plus l'équilibre, chaussée ainsi par la civilisation occidentale et revue et corrigée par la combine marocaine ? Dois-je ajouter qu'elle acquit une sorte de tangage ? Oh ! Léger, aérien, comme un voilier voguant au grand large. Et puis, elle avait presque retrouvé sa taille normale. N'eût été sa robe, elle redevenait notre mère. Ordinaire.

– Et maintenant, dit Nagib de sa voix de fonte, où est la clef ?

– Quelle clef ? demanda-t-elle.

— Cette corniaude de clef qu'on introduit dans la serrure de la porte d'entrée et qui fait clic-clic : un tour à droite, c'est fermé ; un tour à gauche, c'est ouvert.

— Oui, dis-je. Nous t'avons préparé une petite surprise ; tu vas sortir avec nous.

— Mais... Mais ce n'est pas possible...

— Si, c'est possible, dit Nagib avec tendresse. Qu'est-ce que tu crois donc ? Pourquoi t'avons-nous acheté cette belle robe, hein ? Et ces jolis souliers, hein ? Allez, mon petit frère, prends-la par un bras, je me charge de l'autre. Tu y es ? Un, deux, trois, partez !

Nous l'entraînâmes le long du vestibule.

— Mes enfants... Ecoutez-moi, mes enfants...

— Non, madame. Je n'entends rien. Mon frère non plus. Hein, que tu as les oreilles bouchées, toi aussi ?

— Je suis sourd et je viens seulement de m'en rendre compte, répondis-je. Comme c'est curieux ! Je savais que Dieu m'avait fait naître avec des bouchons de liège enfoncés dans le creux de l'oreille, mais je n'y faisais pas attention.

— C'est comme moi, dit Nagib. J'ai des bouchons en ciment, haha !

Nous ouvrîmes la porte et fûmes dehors d'un bond, soulevant notre mère tel un manifestant en rébellion entre deux agents du maintien de l'ordre. Et sa voix passait en une seule et même phrase de l'aigu au grave, jusqu'au chuchotis :

— Mais que va dire votre père ?... Non, non, non, je ne peux pas... Pour l'amour de Dieu... Je vous en prie, mes enfants... Je n'aime pas le drame, il m'est étranger... Retournons vite à la maison... Vous savez bien que je n'en suis jamais sortie...

— Eh bien, dit Nagib en éclatant de rire, ça va changer. Tourne le dos à cette vieille maison et à ce passé croulant ! Marche, marche donc ! Regarde autour de toi, ouvre les yeux que Dieu t'a donnés le jour de ta naissance. Ce monde est à toi aussi. Il fait beau, n'est-ce pas ? Dis, petit loustic !

— Hmmm !

— C'est étrange, tu ne trouves pas ? Tu as déjà vu ce quartier ?

— Quel quartier ? Oh ! Celui-là ?... Non, jamais vu. Il a dû pousser tout seul. Tu as entendu des ouvriers travailler cette nuit ?

— Moi ? Qu'est-ce que tu crois ? J'ai dormi... Hé ! Dis donc, et cette boutique ? Tu la connais ? (Il désignait l'épicerie où nous nous fournissions matin et soir.)

— Non. Sincèrement. Ils doivent avoir des grues et des machines qui travaillent en silence. Vive le progrès !

— Le soleil brille. Tu as déjà vu le soleil libre dans le ciel ?

— Moi ? Non. Je suis une espèce de prisonnier allant d'une prison à l'autre : de la maison au lycée et vice versa, et le reste du temps je cherche le soleil dans mes vieux bouquins.

Pendue à notre bras, à la façon dont elle marche et qui se communique à nos corps, résonances, elle n'est plus qu'ouïe et vue qui la dépassent, sensibilité qui la soulève. Les couleurs sont trop vives pour elle et l'ont comme *astigmatisée* dès le coin de la rue, mais elle continue de marcher, mécanique et frémissante, tête haute et dos droit, posant un pied devant l'autre, l'un après l'autre, faisant face non à des humains et à leur ville tentaculaire, mais à une bande de lions surgis dans la réalité de son rêve. Et elle n'avait pas peur, allait au-delà de la bataille. Et les rumeurs du bazar craquent au-dessus de sa tête avec orage, les mouvements de foules pleuvent sur elle comme une cataracte. Elle ne dit rien, elle marche.

L'air de la liberté, un rayon de soleil tintant sur un plateau de cuivre, ce qui jadis a été, a pu être son *moi*, sont choses à percevoir doucement, timidement, sans hâte ni intensité.

Derrière le marché couvert, il y a un parc. Le parc de mon adolescence où je faisais l'école buissonnière de temps à autre. Mon refuge. Le seul endroit où je pouvais lire les poètes qui m'ont nourri. Verlaine dans ce jardin n'eût pas écrit un mot. Peut-être. C'est là, voilà bien longtemps, que j'ai commencé à écrire. Parce que je ne vivais pas.

Sycomores, palmiers, cèdres, pins, eucalyptus, ma mère est allée de l'un à l'autre, a embrassé tous les arbres, à pleine bouche, les a étreints, leur a parlé. Et ils lui ont répondu, ont ri et pleuré avec elle – j'en jure par cet orchestre d'oiseaux qui chantaient le brasillement du couchant dans les cimes, entre ciel et terre, dans le concert des senteurs de thym, de terre et d'euphorbe. Tant de verdure ! Tant de verdure d'un seul coup ! Et toute cette liberté !

Nagib et moi, nous nous étions assis sur un banc, nous avions sorti un jeu de cartes et nous faisons une partie de poker, au ralenti, sans tricher, sans regarder une seule carte – les yeux attachés sur cette femme qui se déchaussait, se déplaçait sur la pelouse avec la légèreté d'un fantôme, vers le petit ruisseau, là-bas, qui *trillait* ses notes de perles entre les mimosas et les bourraches.

Ce fut là qu'elle s'assit, sur le gazon, les pieds dans l'eau. Et elle mangea de l'herbe, toute une poignée qu'elle arracha et mâcha, brin après brin, racines et humus compris. Et elle avait le regard étendu droit et loin devant elle, au-delà des massifs, des arbres et de l'horizon, derrière cet autre horizon qui s'était appelé son enfance. D'où elle avait émergé adulte à l'âge des jeux et des poupées. Poupée, on l'avait étranglée par la loi et dans le devoir. Et l'homme très intelligent qui l'avait épousée en pleine puberté, l'homme très efficace qui était capable de transformer un terrain vague en devises fortes et une civilisation pétrifiée en pétrole jaillissant, l'homme conservé dans la saumure de son époque, dans la morale et dans l'honneur, n'avait fait qu'appliquer la loi. Religieusement. L'avait enfermée dans sa maison depuis le jour des noces et jusqu'à cet après-midi-là où nous l'en avons fait sortir. Jamais elle n'en avait franchi le seuil. Jamais elle n'en avait eu l'idée.

Les oiseaux se sont tus, les arbres ont frissonné dans une longue étreinte, la brise du soir montée du fond de la mer vient caresser toute mélancolie, toute colère – apaise êtres et choses. Nous avons ramassé nos cartes, sans chercher à savoir qui avait gagné la partie de poker. Nous sommes allés chercher ma mère, nous l'avons aidée à se relever. Mais, avant de le faire, elle a bu un peu d'eau du ruisseau, dans le creux de sa main.

Nagib lui a remis un soulier, moi l'autre. Comme nous quitions le parc, les réverbères se sont allumés soudain le long de l'avenue, entre ciel et terre. Nous avons remarqué alors sur la robe de ma mère une tache verte, imprimée par l'herbe où elle s'était assise.

C'était son premier secret. Elle le plia avec sa robe en la rangeant dans son coffre à linge. Si elle y fit allusion ce soir-là, à la fin du dîner – table desservie et verres de thé fumant –, ce fut malgré elle. Mon père était en train de parler de la culture maraîchère intensive et des engrais chimiques, de la « nécessité de repenser l'agriculture dans son ensemble en fonction de l'essor industriel, dans une société en pleine mutation. » A qui s'adressait-il ? Pas à ses enfants. Nagib et moi, nous devions nous intéresser à une seule chose : nos études. Et respecter le monde des parents que nous côtoyions à l'heure des repas, trois communions quotidiennes et silencieuses.

— Un corps expéditionnaire américain vient de débarquer dans notre pays, pour porter secours à ses cousins d'Europe et pour détruire d'autres cousins d'Europe. Une ère nouvelle commence. Quel que soit l'avenir, notre passé est terminé. Des hégémonies vont s'établir sur toute la terre. Une guerre n'est jamais philanthropique. Tout se paie, même un bienfait. Or nous que ce conflit gigantesque ne concerne en rien, quel va être notre sort une fois la guerre finie ? Au-delà des passations des pouvoirs, au-delà même de la politique, ce sont nos institutions séculaires, nos structures sociales, notre conception du monde qui vont être remises en cause, bouleversées sinon jetées à bas. Des vagues nouvelles, les générations montantes vont penser et agir, non en termes de civilisation ou de culture, d'humanité ou de bonheur, mais en termes d'économie violente et d'âpres marchandages, de rendement, de productivité, de grèves et d'oppressions...

Ma mère était assise en face de lui : son public. La tête droite et les yeux droits, brillants de bonne volonté – et c'était comme si le verre qu'elle portait à ses lèvres était plein à ras bord, non de thé, mais d'économie politique. Qu'est-ce que cela voulait dire ? De temps à autre, elle soufflait sur ce breuvage abstrait et bouillant avant d'en boire une gorgée, hochait la tête, approuvait, tandis que ses yeux devenaient de plus en plus grands, plus profonds. Elle dit :

- Les arbres aussi ?
- Quels arbres ? s'exclama mon père. En ai-je fait mention ?
- Oh non ! répondit ma mère avec une grande fraîcheur d'âme. Tu les as oubliés. Parle-moi des arbres. Comment font-ils pour se marier et avoir des enfants et chanter au soleil couchant ?

Par-dessus la table, il se pencha vers sa femme. L'ausculta du regard, visage contre visage.

- Voyons, de quoi exactement t'ai-je entretenue depuis un quart d'heure ?
- Je l'ignore, dit ma mère. Mais je sais que tu ne m'as parlé ni d'arbres ni d'oiseaux. Pas même d'un petit ruisseau.
- Ah ? Très bien. Parfait. C'est tout ce que tu as retenu ?
- J'en suis sûre.
- Moi aussi. Ecoute, je vais te raconter une histoire : j'ai labouré un champ, j'y ai semé du blé et je récolte des mulots. Tu as bien compris ?
- Oui. Eh bien ?
- Quelle est l'explication de ce prodige ?

— Quel prodige ? répondit ma mère. Tout le monde sait que dans les champs il y a des mulots. Ils avaient faim, ils ont mangé le blé et ils se sont reproduits. Je suis bien contente pour eux. Mais je ne sais toujours pas comment font les arbres pour avoir des petits. Et qu'est-ce qu'ils mangent ?

Il y eut un silence vitrifié.

— Loué soit le Seigneur ! conclut mon père en se levant. Je vais me coucher.

Et cela fut ainsi : l'étonnement stria les lèvres de ma mère, la peine les fit trembler.

— Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ?...

— Rien, chuchota Nagib. Faut pas faire attention. Peut-être que l'an prochain, avec l'aide des Américains, il sèmera des mulots et récoltera du blé.

— Ou des arbres, dis-je à mi-voix. Mais en attendant, garde bien notre secret, n'en parle à personne. Sinon, il ne poussera que du vent.

— Voyons, mes enfants ! Je suis votre mère ! Ai-je déjà divulgué un secret ?

— Oh non ! m'écriai-je. Presque jamais.

— Seulement cinq ou six fois sur dix, dit Nagib. De temps en temps, quoi !

— C'étaient des secrets de rien du tout, protesta ma mère. Autant dire des détails. Pour les grands, les vrais secrets, je suis un tombeau et je suis enterrée dedans.

— Eh bien ! dit Nagib, restes-y jusqu'à notre prochaine sortie.

— Quand ? quand ?

— Bientôt. Bonsoir, petite mère.

Dès le lendemain matin, elle téléphona à sa cousine. Si elle parla de sa robe neuve, de ses souliers, du parc, de la verdure, ce fut d'une façon détachée, objective, presque marxiste – quelque chose comme :

— Allô, Meryem ?... Dis-moi : de l'eau sans robinet, venue de nulle part et courant comme un serpent de lumière le long de l'herbe verte et des fleurs multicolores, sur un tapis de sable et de petits cailloux, c'est quoi ?... Ah ! un ruisseau ?... Tu as déjà vu un ruisseau, toi ?... Ecoute, ma cousine ; il t'est arrivé d'apercevoir du haut de ta terrasse de ces femmes d'Occident avec une robe collée sur elles comme une peau artificielle et des chaussures à béquilles ?... Ridicules, n'est-ce pas ?... Bien sûr que c'est joli, je ne dis pas le contraire : des fleurs qui marchent sur leur tige... Mais qu'est-ce qu'elles font donc toute la journée à aller d'un magasin à l'autre ?... N'ont-elles pas de maison à elles ? Elles sont perdues ou quoi ?... Oui, bien entendu, bien entendu... elles vont et viennent en toute liberté, il n'y a personne pour les surveiller... Mais il y a une chose que je ne comprends pas : si elles ont tant de liberté, pourquoi sont-elles si agitées ? pourquoi courent-elles dans tous les sens ?... Un être libre est un être immobile comme un arbre, ma foi oui... Et une maison sans murs et sans plafond, ouverte au ciel, toute verte, et peuplée d'arbres et de fleurs, c'est quoi ?... Aha ! un parc ?...

Et ce fut tout. Une discrétion mise à l'épreuve de jour en jour, tenue en laisse d'heure en heure – prête à exploser.

— Allô, je suis à Tanger ?... Ma chère amie, oh ! comment vas-tu ?... Il y a si longtemps que je n'ai entendu ta voix... Six jours au moins... Y a-t-il un parc dans ta ville ?... Comment ? Il y en a plusieurs ?...

Un matin, en classe de mathématiques, comme j'ouvrais mon cahier de textes à la page du jour, je vis, dessinés là, deux arbres, l'un gros et poussif, l'autre maigre comme moi : les

feuilles en étaient soigneusement détachées et quelques fleurs roses, jaunes, bleues étaient plantées à même le tronc. Entre les deux arbres, une silhouette : un rond pour la tête, quatre traits pour les membres, un œuf représentant le corps. Ma mère sans aucun doute. Elle souriait.

Il fallait brûler les étapes. Pour sa seconde sortie, nous l'emmenâmes au cinéma. Un de ces « Colisée » des quartiers populaires et d'avant-guerre où le spectacle était permanent de midi à minuit et se déroulait simultanément sur deux plans, double décor et double action : à l'écran et dans la salle. Surtout dans la salle. Les jeunes gens y venaient en bandes, avec des guitares (pour mixer les séquences romantiques), des pétards et des lance-pierres (pour les scènes de cow-boys et de bagarres), des cornets de cacahuètes, des claquettes, des sifflets – et une immense envie de s'amuser. Tout le monde fumait : du kif, du tabac, la pipe, le cigare et des herbes que je n'ai jamais pu définir.

Quand nous entrâmes, les spectateurs se levèrent d'un bloc. Jamais il n'y venait de femme. Ils étudièrent ma mère des cheveux aux chevilles, jaugèrent la taille gigantesque de mon frère de bas en haut et d'une épaule à l'autre – puis se rassirent, découragés, écoeurés. Dans l'intervalle, il n'y eut que trois sifflements, je les ai comptés.

Les discussions reprirent, par groupes très animés, trouées de rires et de jurons : « Breilan, je te dis !... C'est pas vrai, Staline est comme nous, il est de notre race... Carré d'as... Tais-toi, tête d'oignon... Alors, elle lui a dit : ôte ton genou... tu te rends compte ? ôte ton genou, hahaha !... »

Une voix mégaphonique qui ressemblait étrangement à celle de notre muezzin s'éleva :

– Ici, le directeur. Attention, attention, le film va commencer. Un film comme vous n'en avez jamais vu. Exclusivité mondiale. Superproduction en technicolor made in Hollywood, Amérique. J'ai dû le payer en dollars. Donc silence, mes chers compatriotes ! si-len-ce !... Et je vous préviens : si un seul projectile, bouteille de bière, tomate, pierre, orange pourrie, si un seul projectile atteint mon écran, je coupe la projection et je ne rembourse personne. Vous êtes d'accord ?

La salle rugit :

– D'accord, papa !

A côté de moi, un enfant joufflu cracha et jeta d'une voix de fausset :

– Envoie ton navet, pépé !

Les lumières s'éteignirent et il y eut comme une houle : « A-a-a-a-a-ah ! » Le « *Fils de Schéhérazade* » (tel était le titre du film) jaillit de l'horizon violet, traversa le désert sur un cheval du Far West, s'arrêta dans une oasis plantée de palmiers-dattiers d'un vert luisant, mit pied à terre, se montra à nous dans toute sa splendeur : des dents blanches sous une moustache mince, une veste de torero, un pantalon de corsaire.

– Qu'est-ce que c'est que cette ombre ? s'écria ma mère.

– C'est un prince oriental, dit Nagib. Le héros du film.

– Douglas Fairbanks Junior, lança une voix du fond de la salle. Un dur de dur qui manie l'épée et tombe les femmes en souriant.

– Non, monsieur, cria le joufflu. Errol Flynn.

– Tais-toi, lui dit ma mère, mais tais-toi donc !

Une mandoline attaqua une ritournelle, un rire de jument déchira la salle en deux, des pétards fusèrent aux quatre points cardinaux ; tandis que deux cents mâchoires faisaient

craquer des cacahuètes et que derrière les palmiers-dattiers surgissaient des Arabes à tête de Texans, tendaient leurs arcs vers le Fils de Schéhérazade qui caressait l'encolure de son cheval.

— Attention, attention ! hurla une voix aiguë. Ils sont là, ils vont te tuer, retourne-toi, saute sur ton cheval et sauve-toi ! Vite, vite !...

C'était ma mère. Dans la déflagration de rires qui secoua la salle, je perçus une voix indignée :

— Regarde ce que tu as fait, ma tante ! Tu as crié si fort que le pauvre Douglas t'a prêté toute son attention au lieu d'être sur ses gardes. Il n'a pas entendu venir ses attaquants. Et maintenant, regarde-le : il est ceinturé, ligoté, fichu, quoi !

Ma mère s'était dressée debout sur son fauteuil et dans le tintamarre et la pénombre, dans la fumée de tabac épaisse comme un vieux nuage, elle répondait du tac au tac :

— Malappris ! vous êtes tous des malappris ! Et d'abord qui est-ce qui a commencé ? Si vous vous étiez tu au lieu de brailler comme des porcs, ce ne serait pas arrivé. A qui la faute, hein ? à qui la faute ?

— Allez, rassieds-toi, maman, dit Nagib. Calme-toi. Tout va s'arranger, tu vas voir.

Il n'en fut rien. Au contraire. Torse nu, sans un poil, les pectoraux huilés, les cheveux gominés et la moustache fière, notre héros était déjà attaché au pilori, au milieu d'une place publique grouillante de monde, et un Noir immense vêtu d'un slip en peau de léopard le cinglait à coups de fouet.

Le joufflu ricanait, la salle hurlait :

— Vas-y, Mamadou ! venge ta race !

— Assez, assez ! suppliait ma mère en se tordant les mains. Va le délivrer, Nagib. C'est un ordre ! Va, pour l'amour de Dieu. Tu es assez fort pour empêcher ce monstre de faire du mal. Va, mon fils, et je te bénirai jusqu'à la fin de mes jours.

Nagib ne bougea pas, il n'eut pas à intervenir. Une princesse avec un diadème sur la tête arrivait en calèche. En maillot de bain fait de paillettes étincelantes, léger, très léger. Cent poitrines entonnèrent dans le concert des claquettes et des pétards :

— Viens ici, la mousmé !

D'un index délicat, elle écarta le torsionnaire et dit :

— Arrêtez ! arrêtez ! Je suis Schéhérazade ! je suis sa mère...

Les liens se défirent comme par magie, Douglas Fairbanks se jeta dans les bras de Schéhérazade et ma mère applaudit à tout rompre, cependant que la mandoline improvisait derrière nous une danse du ventre.

— Merci, disait ma mère. Tu as fait ton devoir, tu as sauvé ton fils, Dieu te le rendra au centuple.

Elle participa à toutes les péripéties de l'intrigue, suivit le héros comme si c'était son propre fils, fut ses yeux, sa voix, son garde du corps, sa conscience, ne lui ménageant pas ses conseils, critiquant, invectivant les autres personnages – debout, vivante, échevelée. Et, quand ce mélodrame exotique se termina par un beau mariage, quand la salle se ralluma, elle était là, à bout de souffle, tassée sur son fauteuil et les épaules frissonnantes.

Pendant l'entracte, croquant des bonbons, elle nous raconta le film. A nous, ses enfants, qui n'avions rien vu, rien compris. A sa manière. S'attarda sur les détails, les creusa, intervertissant les scènes, supprimant celles qui ne lui plaisaient pas, extrapolant, donnant

une signification de rêve au réel de Hollywood – et cela se transformait en une inimaginable histoire qui n'avait plus rien de commun avec le scénario du film : « Jadis, un jeune homme de bonne famille tenté par le démon avait désobéi à sa mère et était parti à l'aventure dans un pays qui n'était pas le sien, où il s'était perdu, le pauvre, où il n'avait pas de toit, pas d'amis, personne, personne... Mais une fée s'était attachée à ses pas. Un jour, elle lui apparut et lui donna un cheval qui, les yeux fermés, pouvait le conduire directement vers sa maison natale, à travers les mers et les déserts. Alors... »

Le silence soudain me fit me retourner. Les spectateurs s'étaient groupés derrière nous, écoutaient, bouche bée. Ils ne mangeaient plus rien, ne buvaient rien, ne fumaient même pas.

– Et alors ? dit un homme d'âge mûr. Raconte, ma tante, raconte.

Elle raconta, broda, comprima son imagination et la fit sourdre en sources d'aventures. Quand les lumières s'éteignirent de nouveau, l'homme mûr vint s'asseoir à côté de nous.

– Vous faites des films, madame ?

– Des films ? non. Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est ?

– Vous devriez écrire des scénarios, je vous jure. Je peux vous prêter une caméra que j'ai achetée aux surplus américains.

Le deuxième long métrage était un western, avec un shérif, une diligence et des Indiens. J'en ai retenu une seule chose : le hasard. Le hasard était là, ce jour-là, sur cet écran. Le chef des Indiens, si peinturluré fut-il, même ma mère le reconnut : c'était l'un des acteurs du film précédent, celui qui avait fouetté le fils de Schéhérazade.

A la tête de sa tribu, il était sorti de sa « réserve » – première erreur. Deuxième erreur : il avait déterré la hache de guerre et s'était lancé à la poursuite de la diligence, conduite par des Blancs. Malgré sa taille, que pouvait-il faire avec sa tribu à demi nue et armée de flèches ? Les autres avaient de beaux uniformes, des chapeaux, des bottes et des colts qui étaient chargés d'une incroyable quantité de balles et qui atteignaient presque toujours leur but.

Ma mère retenait son souffle, elle ne voulait de mal à personne, elle aimait tous ses prochains. Mais quand le chef indien et son cheval eurent dégringolé dans un profond ravin du Colorado, elle prononça une oraison funèbre :

– A la mémoire du cheval ! Le royaume des cieux lui soit ouvert ! Son âme angélique est en présence de Dieu. Et toi, l'homme, tu as oublié que celui qui a fait un atome de mal le verra. Tu as frappé un être humain tout à l'heure, alors Dieu t'a puni. Repose en paix malgré tout ! je te pardonne.

Elle ne dormit pas cette nuit-là. Elle vint dans ma chambre, me tint éveillé jusqu'au chant du coq. Tout se mélangeait dans sa tête : les deux films, fiction et réalité, romanesque et violence, et sa propre enfance qu'elle avait presque oubliée et ce monde de bruits et de fureurs où elle venait de faire irruption. Une seule porte ouverte. Par cette vanne, par torrents, tout entrant en elle d'un seul coup et elle essayait d'endiguer ce qui était étranger à sa nature, d'assimiler le limon propre à la fertiliser un jour.

Habitée à compter sur ses doigts (ceci est ma maison et j'y mourrai, celui-ci est mon époux, celui-ci est mon fils, celui-là mon autre fils et tout le reste n'a jamais existé pour moi, m'est totalement inconnu), habituée depuis qu'elle était au monde, depuis trente-cinq ans, à la stricte vie intérieure (peu de pensées, très peu de vocabulaire, quelques souvenirs épars et déteints, beaucoup de rêves et de fantasmes), elle avait toujours été entourée d'une pluie de silence et les seuls dialogues qu'elle pouvait avoir avec les trois étrangers qui habitaient avec elle, c'était ça : le ménage et les repas. Et sa solitude était d'autant plus âcre et vaste que son

activité quotidienne était débordante : elle moulait le blé, le tamisait, fabriquait de la pâte, faisait du pain, le cuisait, lavait la maison à grande eau, cirait les chaussures, cuisinait, jouait du tambourin, dansait pieds nus, nous racontait des histoires pour nous égayer, chassait les mouches, faisait la lessive, le thé, des gâteaux, le pitre quand nous étions tristes, repassait le linge, brodait, sans se plaindre – sans se plaindre. Ne se couchait que lorsque nous étions endormis, se levait avant l'aube – et le reste du temps elle nous écoutait. Pourquoi aurait-elle été malheureuse ainsi ? Le bonheur ne s'apprend qu'avec la liberté.

Alors, brusquement et tous ensemble, le monde extérieur et la violence de la liberté s'étaient abattus devant et sur elle comme un déluge d'équinoxe, elle en avait peur, elle serrait les dents et ces quatre ou cinq éléments qui avaient composé sa vie pendant des années, des années, et qui la peuplaient, usés mais si familiers, afin de ne pas se perdre, de préserver son intégrité personnelle – afin de ne pas être dépassée par l'événement. Elle savait nos tentatives de la sortir surtout d'elle-même, de gratter la rouille à la recherche de l'âme, elle nous était reconnaissante de notre tendresse, ne demandait pas mieux que de grandir et de porter l'âge qu'elle avait. Avec son corps de trente-cinq ans et son âme de trente-cinq ans. Mais pourquoi ?

Toutes ses questions, cette nuit-là, toutes ses angoisses aboutissaient à la même interrogation : pourquoi ? Elle ne cherchait pas à savoir mais à comprendre, à être et non à avoir ou posséder.

Tant que dura la nuit, elle me parla. Et je l'écoutai. Pour la première fois de ma vie. Les arguments, la raison, l'abstrait, n'avaient pas de prise sur elle. Non que son cerveau se fût atrophié dans la solitude, mais parce qu'elle ne pouvait assimiler aucun contenant qui n'eût un contenu propre – et les mots, si simples soient-ils, que s'ils avaient un sens-odeur et un sens-couleur et un sens visible et un sens tactile et un sens sensible.

Et moi, j'avais beau puiser dans ma langue maternelle, puis mouler les mots dans celle de ma pensée pour les retraduire dans les termes de mon enfance, jamais je ne pus trouver ceux qu'il fallait. Les mots n'avaient plus désormais qu'un seul sens : celui qui s'adressait au cerveau. Secs comme lui. Déshumanisés et déshumanisants. Une culture jadis vivante et à présent écrite. Une littérature qui survolait la vie, très haut au-dessus des vivants et qui donnait en exemple des héros et des archétypes au lieu de descendre vers deux milliards d'anonymes. Et une civilisation qui se vidait d'année en année et de guerre en guerre de sa spiritualité, sinon de son humanisme. Non, non, je n'ai pas trouvé de mots humains pour répondre à cet être humain qui était ma mère, pour éteindre son angoisse – si une simple lance de pompier pouvait éteindre un incendie. Et pourtant, nous aussi, nous sommes combustibles. Alors, où est notre eau ?

Je n'ai pas su lui répondre. Et ce fut tant mieux. Oui, tant mieux. Parce que, machinalement, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai assise sur mes genoux – et je l'ai bercée. Sans un mot. Jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

Ce fut le bal où je l'entraînai valser un soir à la mode d'Occident, couronnée de fleurs de bigaradier. Des dames assises sur des canapés, carafes d'orangeade, cigarettes turques, salon bourgeois et ma mère se déchaussant et dansant en soliste ses propres danses, chaque mouvement épousant chaque phrase musicale tandis que Nagib faisait le guet dans le jardin en bavardant avec le chien de la maison, au cas où surgirait la silhouette de mon père. Applaudissements du bout des doigts, c'est charmant, c'est charmant !

Ce fut la foire – ampoules multicolores, autos tamponneuses, manèges, les réclames et les cris et les rengaines par vagues hurlantes, les stands de tir à n'importe quoi : maman tourna sur un cochon de bois, fila avec la chenille mécanique, connut l'ascension et le vertige sur une balançoire électrique, riant, criant au secours et à la joie, sa chevelure était comme un panache vivant, montant de la terre au ciel. Moi, j'introduisais des pièces dans une machine à sous, la secouais, acharné, ne gagnais rien. Nagib tirait au pistolet, à l'arc, à la balle de chiffon : au retour, maman serrait dans ses bras des poupées et des ours en peluche.

Ce furent un cahier d'écolier, un crayon, une ardoise, un bâton de craie et une méthode audiovisuelle de mon invention que je n'ai pas pu faire breveter par la suite. Une voyelle était un homme, une consonne une femme, elles s'assemblaient pour former des couples. S'il y avait tant de consonnes pour cinq malheureuses voyelles, elle ne devait pas m'en accuser, moi – mais la société antiféministe. Oui, parfaitement, une sorte de polygamie au niveau de l'alphabet, déjà. Avant la grammaire, la culture et les lois sociales.

Elle apprenait avec avidité, inscrivant des syllabes et des mots sur ses paumes et, tout en préparant un de ses fameux ragoûts, elle consultait ses mains, disait à toute vitesse :

– Oui, il faut que j'ajoute maintenant du sel. S.E.L., sel. Le sel. Ceci, c'est du sel.

Et elle riait, vidait distraitemment toute la salière dans la marmite. A moi seul, j'ai mangé tout ce ragoût : depuis lors, France, Yougoslavie ou Canada, jamais je n'en ai goûté de semblable.

L'Histoire était sa passion parce que, selon ma mère, « elle était pleine à craquer d'histoires ». Elle m'interrogeait :

– Depuis Adam et Eve, chaque homme et chaque femme qui ont vécu sur cette terre, aimé, souffert, ont eu leur propre histoire, digne d'être sue. Allez, mon fils, raconte-moi tout, depuis le début. Je t'écoute.

Je lui appris les dates, les traités, les grandes batailles.

– Non, pas de guerres, pas de dates. Quand tu te bagarres avec Nagib, est-ce que je m'en souviens ? Ces coups de poing doivent-ils passer à la postérité ? Raconte-moi le fond vrai de l'Histoire, je ne sais pas, moi... une période d'une nation ou d'un peuple ou d'un homme où il s'est passé vraiment quelque chose : je veux dire quelque chose de bien. Il doit bien y avoir une époque où les chiens fraternisaient avec les chats et Dieu avec les hommes !

La géographie était aussi sa passion : tant de peuples qui parlaient tant de langues et avaient des vies différentes ! Je dus improviser, contourner les difficultés et les montagnes avec circonspection, allier des continents à leur histoire et à celles des autres, traduire en mots concrets les glaciations, les migrations, les démographies, donner des exemples et des paraboles en me basant sur ce qu'elle savait déjà.

Sur un vieux rouleau de papier peint, elle collait des images : Angkor, les Pyramides, la tour Eiffel, Londres, la cathédrale de Strasbourg... Images-cadeaux dans des tablettes de chocolat. Je n'en ai plus jamais mangé.

Je lui appris son corps. Oui. Avec un acharnement tranquille. Lisant avant l'âge. Tout ce qui me tombait sous la main. Empruntant à mes camarades de lycée et à la bibliothèque municipale les encyclopédies et les livres de médecine dont j'avais besoin. « Regarde, maman, regarde ! » – « Mais ce n'est pas moi !... » Tabous, pudeurs, hontes, je les mettais à bas, voile après voile, en lui parlant de Dieu en qui elle croyait de toute sa sincérité : Dieu n'avait pas pu créer des corps et des organes dont on aurait honte, n'est-ce pas ? La morphologie, la physiologie et les planches en couleurs faisaient le reste. Et les anecdotes salaces, fruits d'expériences, que racontait mon frère entre deux éclats de rire. A trente-cinq ans, elle comprit enfin pourquoi et comment elle avait des menstrues. Jusqu'alors, elle était persuadée qu'elle avait une maladie « personnelle » dont il ne fallait parler à personne, pas même à son époux.

Ce que je visais, tenacement, c'était la carapace d'ignorance, d'idées reçues et de fausses valeurs qui la maintenait prisonnière au fond d'elle-même. Un mollusque sort de sa coquille au cours de sa mutation. Pourquoi pas elle ? On peut très bien naître dans un pays, vivre dans un autre et mourir dans un troisième. La terre est vaste et elle appartient à tous. Les mollusques le savent, oui : même les mollusques.

Jour après jour, je l'amenais à remettre en cause son propre passé. Partie de là, si elle pouvait le faire craquer, sa myopie intérieure deviendrait une vue de lynx, critique. Peu m'importaient les conséquences : je l'aimais. Elle se débattait et je ne lui laissais pas un moment de répit.

Nagib était toujours là, à portée de voix, prêt à détendre l'atmosphère par l'un de ses rires homériques ou à nous prévenir de l'arrivée de notre père : nous rangions précipitamment livres, planches, indices de nos secrets. Mais il était enfermé dans l'expansion de ses affaires (ferme, immobilier, banque, industrie), ne voyait rien de l'évolution bourgeonnante de sa femme, habitué depuis si longtemps à une compagne statique, permanente, immuable – puisque, *lui*, il était heureux avec elle, n'avait aucun problème et donc pourquoi en aurait-elle ? Et puis, il voyageait très souvent, ce qui nous donnait le champ libre.

Tout était démesuré chez Nagib : les joies, les passions, les appétits. Pour ma mère, il fit un geste démesuré : il vendit ses livres et ses cahiers, son cartable et ne retourna plus au lycée.

– Haha ! ce vieux bahut ! dit-il.

Le reste de ses études secondaires (techniques et expérimentales aussi), il les fit dans la rue avec sa bande de copains. La « contre-école », suivant son expression. Il continua de s'intéresser à la marche de la civilisation : en lisant les journaux qui démentaient les livres. Mon père croyait fermement que Nagib montait de classe en classe avec moi : les bulletins scolaires et les livrets étaient là pour en témoigner – fabriqués, remplis et signés par l'un de ses copains, faussaire s'il en fût. De bonnes notes, meilleures que les miennes, d'excellentes appréciations : « Protège les petits... Serviable... Premier prix aux poids et haltères... » C'est ainsi qu'il gagna beaucoup d'argent de poche, récompense.

Il acheta une automobile et promena ma mère dans la ville entière, chaque fois que mon père partait en voyage. (Ce ne fut que lorsque j'obtins mon baccalauréat – mais pas Nagib – que mon père sut la vérité. Et il était trop tard : son fils dépassait les deux mètres et avait

appris les techniques de la contestation à la « contre-école ». « Voyou ! lui dit mon père. » – « D'accord, je suis un voyou, et toi, tu es quoi au juste ? »)

Il était devenu notre factotum, notre trésorier, le garde du corps de ma mère : il la récompensait quand elle faisait des progrès, lui ouvrit un compte en banque – à elle, qui n'avait jamais eu un sou –, lui apprenait un nouveau jeu de cartes chaque fois qu'elle réussissait une opération avec des décimales : elle aimait jouer, mais elle détestait les cartes noires, elle s'en débarrassait au plus vite, même si c'étaient des atouts, mais nous savions tricher de science certaine et elle était heureuse de gagner.

Parfois il la grondait de sa grosse voix quand elle obtenait de mauvaises notes – quitte à la prendre ensuite dans ses bras et à la soulever jusqu'au plafond.

– Pleure pas, petite maman, tu feras mieux la prochaine fois. Va te reposer un peu.

Mes camarades habitaient les beaux quartiers, faisaient du tennis, discutaient de littérature et de philosophie. Ils recevaient ma mère avec hospitalité et joie. Mais elle n'avait rien à leur dire, ni à eux ni à leurs parents. Elle était là comme sur la sellette : tous la trouvaient jolie, pleine de vivacité et de charme, elle n'aimait pas le sherry ni le jeu de Monopoly.

– C'est cela, ton monde ? me demandait-elle sur le chemin du retour. Pourquoi ont-ils honte de témoigner leur affection et pourquoi tiennent-ils à distance l'affection des autres ?

– Mais non, maman, tu te trompes. Ils ne sont pas si différents de nous. Ils viennent d'un pays plus froid, voilà tout. Encore quelques leçons et tu les comprendras.

– Mais pourquoi sont-ils nos maîtres ? Ici ? Chez nous ? Tu peux m'expliquer ?

– Je ne sais pas. C'est de l'Histoire. Mais je t'ai appris le mouvement des marées : la mer monte, puis redescend.

– Alors qu'elle redescende au plus vite !

Tels étaient les camarades de Nagib : triés sur le volet. Il avait écarté de sa bande tous les fils à papa, les m'as-tu-vu, les intellectuels. « Tout dans la tête, disait-il de ces derniers, rien dans le corps. » Deux ou trois apaches prêts à lui donner leur sang, un rabbin roi du poker, plusieurs mécaniciens, des chômeurs professionnels, garçons de café, crieurs de journaux, un avocat marron, un commissaire de police indicateur de la pègre – tous gens de foi et d'action, tous autodidactes, en rupture avec leur milieu. Des femmes, bien entendu : danseuses, entraîneuses, une voyante, une maîtresse d'école et de mon frère quand je la connus, deux coiffeuses, une ceinture noire de judo, une douzaine d'ouvreuses de cinéma qui le faisaient entrer dans les salles sans payer : il les récompensait d'un baiser (il pouvait embrasser une jument) et de son rire communicatif. Et ces hommes et ces femmes et ces enfants étaient éparpillés dans toutes les couches sociales : Nagib connaissait ainsi toute la ville, de l'intérieur, n'en ignorait ni les drames, ni les joies ni les passions. C'était un vrai citadin, en chair et en os et en sang, vivant à la température de la cité.

A bord de son automobile qui faisait un bruit d'enfer, il nous conduisait, ma mère et moi, de taverne en bouge, de plage en casino, de taudis en garage. Assise sur un établi, les jambes pendantes comme des barres de fer et les cheveux partagés en nattes dans le dos, maman regardait le mécanicien monter les pièces détachées d'un moteur, changer une roue, visser des boulons. Et elle apprenait les rudiments de la mécanique avec les explications très simples de mon frère.

Ce fut dans une centrale électrique qu'il lui dit que la magie n'existait pas, que Monsieur Kteu était un « vieux schnock pour bonnes femmes superstitieuses » (je rapporte ses termes

exacts) et « qui et quoi était l'électricité qui donnait la lumière dans les ampoules et le son à un récepteur de radiodiffusion. » L'ingénieur était là, debout devant elle, elle pouvait lui demander s'il lui racontait des bobards : c'était cet homme et ses copains qui, à l'aide de machines, fabriquaient l'électricité.

Il l'emmena dans un studio de la radio d'Etat où il avait ses entrées, lui présenta le vrai Monsieur Kteu, le speaker. Elle ne le crut pas, faillit le gifler tant elle était en colère : « Monsieur Kteu, ce vieux schnock tout chauve, avec des dents en plastique, une peau de champignon et des yeux de femme ? »

— Petit à petit le nid fait son oiseau, lui dit Nagib. T'en fais pas, maman : on te prépare ton nid et un jour tu naîtras.

Et nous la voyions naître. Elle découvrait la réalité brute, l'adaptait à sa nature, séparait la graine de l'ivraie, rejetait un peu de l'une, un peu de l'autre, selon sa capacité d'absorption, protestant :

— Pourquoi seulement la farine blanche ? Pourquoi pas le son aussi ? C'est bon, le son, ça donne du goût au pain.

Nous lui donnions de l'argent, avec le mode d'emploi. Non, maman, ce n'est pas parce que ce billet de banque est plus grand que cet autre qu'il vaut forcément plus ; c'est le contraire. Regarde ! Tu sais lire maintenant. Regarde dans le coin de la coupure.

Son sac à main sous l'aisselle, elle à qui mon père avait toujours tout fait fournir à domicile – sucre, thé, viande, légumes, fruits, huile, beurre, miel, produits d'entretien... –, elle entra pieds joints dans la société de consommation et fut une consommatrice anarchique. Elle acheta n'importe quoi. Tout ce qu'elle ne connaissait pas. Elle tendait une coupure au commerçant et disait le plus naturellement du monde :

— Donnez-moi quelque chose pour ça.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandait mon père au dîner.

— Oh, ça ? répondait Nagib très vite. C'est un camarade du marché qui me l'a donné. C'est une boîte de corned-beef.

— Je ne mange pas de conserves. Donne ça aux chiens.

— D'accord, papa. Je vais le manger.

C'était du porc. Mon frère fit appel à l'un de ses copains qui possédait une bicyclette à remorque. Il venait tous les jours à la maison, à heure fixe, ramassait la plupart des achats de la veille, allait les revendre – ou les troquer contre du sucre, de l'huile, des bouteilles de limonade.

Maman découvrait les autres. Ceux qui n'étaient ni de son enfance ni du monde de mon père. Et cela était bon. Non qu'elle s'encanaillât – sa pureté pouvait lui faire traverser une guerre sans qu'elle entendît un seul coup de feu. Mais ces bouges, ces voyous, leur vie brutale aidèrent à briser sa carapace.

Elle nous découvrit, nous. Ses enfants. Existant de nous-mêmes, en dehors de notre père, en dehors d'elle. Quand elle se rendit compte que nous étions détachés d'elle, fœtalement, que nous n'étions plus depuis longtemps des petits enfants suspendus à ses jupes, ce fut ainsi : ses yeux furent réglés comme les lentilles d'une paire de jumelles. Et elle nous *vit*. Vit que j'avais du poil au menton et que Nagib était plus adulte que son mari. Et cela fut ainsi : ce jour-là, il n'y eut plus de carapace, plus une écaille. Elle se vit, elle – existante, toute nue dans un monde nu. Et elle éclata en sanglots.

— Je suis vieille, vieille !

— Mais non, maman, dis-je. Tu es plus jeune que nous.

— Tu viens enfin de naître, ajouta Nagib. Allez, viens, petit loustic ! Sortons d'ici : elle a besoin de pleurer, ça lui fait du bien.

Nous sortîmes et nous assîmes sur le perron. Pensifs et fumant cigarette après cigarette. A travers la porte, nous parvenaient des résonances de sanglots.

— Non, je ne peux pas le lui dire. Il ne comprendra pas.

Nous sommes assis en haut de la falaise, sous l'ombre d'un cèdre hérissé. Repoussant l'horizon à coups de vagues déferlantes, la mer. Deux mouettes s'enlacent dans le ciel. Tout en bas, sur la plage, un cheval blanc court en liberté, boit des franges d'écume, s'ébroue. Mon cheval. Mon père me l'avait donné en récompense. Un de ses chevaux sauvages. Un mois durant, je m'étais approché de lui, pas à pas. Jusqu'à ce qu'il m'eût *senti*. Le jour où je l'avais caressé est le plus beau de ma vie. Je l'appelais Blanco.

— Non, répète maman, je ne le lui dirai pas.

Elle est là, assise, souriante, avec un arrière-plan d'inquiétude dans les yeux : elle est la dernière image de mon passé.

— Je garde cela pour moi, pour nous. Un jour, il se rendra compte.

— Oui, maman... Tu sais, je pars demain.

— Ne me parle pas de cela tout de suite. Plus tard, plus tard...

Je lui prends la main et je l'embrasse.

— Je reviendrai te voir : à Noël, aux fêtes de Pâques et pendant les grandes vacances.

Elle ne répond pas. Elle regarde au loin, le vent balaie sa chevelure, son chagrin.

— Maman, prends soin de Blanco. Je te le donne.

— Oui. Oui.

— Nagib restera avec toi, il s'occupera de toi. Il a abandonné ses études, il ne peut pas venir avec moi en France.

— Combien d'années dureront tes études de médecine ?

— Je ne sais pas. Cinq, six ans. Peut-être davantage. Mais je reviendrai tous les trois mois. Et puis, je t'écrirai tous les jours. Et tu me répondras tous les jours, dis ?

— Oui. Oui.

Elle arrache un brin d'herbe et le mâchonne. Projetée vers un avenir qu'elle essaie de deviner, d'aplanir.

— La liberté est poignante, dit-elle à mi-voix. Elle fait parfois souffrir.

— Comment ça ?

— Elle ne résout pas le problème de la solitude. Tu vois, je vais te dire : je me demande si vous avez bien fait, Nagib et toi, d'ouvrir la porte de ma prison.

— Je ne comprends pas, maman.

— Mais si ! Réfléchis. Cette prison, je suis bien obligée d'y rentrer le soir. Comme avant... comme avant...

— Maman, tu l'aimes, ton mari ? Dis, tu l'aimes ?

Elle me saisit par les épaules, me secoue, crispée, le visage hagard et la voix âpre :

— Qu'est-ce que c'est, aimer ? Qu'est-ce que ça veut dire ?... Quand je suis entrée dans cette maison, j'étais une enfant. Devant un homme qui me faisait peur. Seule avec lui, comprends-tu ?... Et puis, je me suis habituée au cours des années. L'habitude est un

sentiment. Je ne me posais pas de questions, je ne savais pas qui j'étais. Tandis que maintenant !...

— Maman, maman... Calme-toi, ne pleure pas, je t'en prie !

— Je ne me rendais compte de rien.

Elle a pleuré un peu, s'est mouchée d'un geste de défi, a relevé la tête, m'a souri. Elle m'a consolé, m'a supplié de ne pas avoir la nostalgie de la terre natale, et surtout pas d'elle.

— Je suis grande maintenant...

Et, tant qu'il y eut une lueur à l'horizon, elle m'a raconté des histoires abracadabrantes pour m'empêcher de penser. Sur la plage, mon cheval dansait au bord de l'eau. La nuit tomba d'un noir fondamental sur nous tous – et ce fut la fin de mon passé.

DEUXIÈME PARTIE

Avoir

C'est Nagib. Ton frère d'hier, d'aujourd'hui et de demain. C'est comme ça, mon petit. Impossible de te débarrasser de moi. Même père, même mère, même sang – une seule et même famille. Ensemble, nous ferons le voyage de la vie, jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule goutte de carburant.

Alors, tu es à Paris ? Comme un oiseau tombé du nid ? Le vent va souffler, gonflera tes ailes. Pourvu qu'il vienne du Nord et te pousse de ce côté-ci de la mer ! Dis-moi : les gens de Paris ont-ils vraiment des chaussures à semelle en bois ? Tu n'as emporté avec toi que deux paires de souliers. Je me fais l'interprète de maman : c'est même la seule mère que tu aies au monde. Elle est ici, derrière moi, lisant par-dessus mon épaule. Elle te pose une question : veux-tu que je t'envoie une demi-douzaine de babouches ? Réponds. C'est urgent pour tes pieds.

Et les voitures ? marchent-elles au charbon de bois ? As-tu vu le général de Gaulle ? Est-il vrai qu'il est presque aussi grand que moi – avec son képi, bien entendu ? Il est venu à Casablanca, avec Churchill et Roosevelt. Il s'est installé dans une villa d'Anfa, chez un ami de mon père. Maman est allée lui rendre visite. Je vais te raconter. Allez, maman, laisse-moi écrire à mon petit frère, va te reposer un peu !

Bon. Je commence par la genèse, tout comme le Créateur. Donc, tu es parti et elle a tourné en rond. Refusé de sortir, malgré les beaux jours – malgré le cirque Amar qui donnait des représentations depuis trois semaines. Refusé de faire le ménage, de dire un seul mot. Parfois elle écoutait la radio, comptait sur ses doigts. Quand elle arrivait à dix, elle s'essuyait les mains sur sa robe. Comptait de nouveau sur ses doigts. La pâte a eu ainsi le temps de lever.

Un matin, elle était là, dans ma chambre, son sac à main pendu à l'épaule. Elle a consulté sa montre japonaise dont elle ne se sépare jamais : pile, c'est une montre ; face, c'est une boussole.

– Debout ! Direction : sud-sud-est ! Au marché ! Debout, fainéant !

Au marché, elle a acheté des métrages et des mètres de tissus de couleurs différentes. Un dictionnaire d'occasion, immense, épais. Une mappemonde pour savant ambulancier. Et un rouleau de papier qui, à nez d'épicier, sentait la coriandre et le cumin. Mais il était d'un blanc éclatant – par endroits. Elle ne m'a pas donné d'explications. Juste des ordres :

– Mets la clef de contact... Démarre... Direction : nord-nord-est !

Quand nous sommes rentrés à la maison, elle avait les yeux brillants, la peau rose, le timbre clair :

– Pose ça là... Es-tu capable de déplier cette carte sans la déchirer ? Et de tailler ce crayon sans le réduire de moitié ? C'est tout ce que je te demande.

Tout ! Elle a téléphoné à Meknès, Fès, Marrakech, Rabat, Tanger. Puis au service du Journal Parlé. J'étais là, les oreilles aussi dressées que celles d'un lièvre des buissons, au petit matin, quand la rosée est encore pure et qu'il n'y a pas un chien à l'horizon.

J'ai écouté ce qu'elle disait avec un débit de pompe aspirante et refoulante. Elle suivait un raisonnement aussi rectiligne que deux rails de chemin de fer. Mais les voies ferrées s'incurvent parfois, bifurquent. Oui. Et chacune de ses multiples correspondantes avait une

vue d'ensemble personnelle, *sentimentale* de l'étendue et de la configuration de la guerre mondiale.

— Le sirocco est un vent brûlant, ma chérie. Comme la guerre. As-tu remarqué qu'il souffle pendant trois jours, ou bien pendant six jours, ou bien pendant neuf jours ? Cela signifie que cette guerre-ci aura duré six ans... ou neuf ans.

— C'est trop, s'exclamait ma mère. Beaucoup trop. Il faut faire quelque chose. D'ailleurs, les grands chefs sont arrivés à Casablanca, de Gaulle en tête. J'ai l'intention d'aller le voir. Ça ne peut plus durer. Dis-moi, ma fille : où se trouve Benghazi ?... Aha ? En Libye ? Et la Tripolitaine ? Renseigne-toi, voyons ! Tu habites au Nord, tu devrais savoir... Et les Italiens ? Avec qui sont-ils ?... Attends, attends une minute...

Se tournant vers moi et brandissant le cornet acoustique comme une carotte :

— Déroule le rouleau de papier et inscris ! Inscris, mon fils !

J'inscrivais, l'oreille basse. Des noms, des dates, des plans de sièges ou de contre-offensives. Il lui fallait reconnaître d'abord amis et ennemis. Qui se battait avec qui et contre qui ? Il était facile, très facile de donner un visage humain à chacun des belligérants, c'était même la première chose à faire. Les choses et les êtres appelés par leur nom perdraient, sinon leur agressivité, du moins leur mystère. Il lui fallait ensuite comprendre pourquoi ils se battaient depuis si longtemps. Et ce qu'ils y avaient gagné, outre les blessés et les morts et les désolations. Ce qu'ils espéraient obtenir au bout de leurs fusils. Et ne pouvaient-ils y parvenir autrement, en êtres humains ? Je suis persuadée, mais oui, qu'autour d'une bonne théière de thé vert à la menthe et d'un méchoui cuit à la fumée de bois de cèdre encore vert et résineux, ils trouveraient un terrain d'entente. Qui fait un bon repas discute, n'est-ce pas ?

— Comment dis-tu, ma cousine ? Répète lentement... Nagib, inscris le noms des chefs : Rommel, Tojo, Juin, Clark, de Gaulle... Non, non, pas de Gaulle : je le verrai personnellement demain matin...

En somme, où était le camp, non de la victoire, mais du salut ? Du salut pour toute l'humanité ? Ils avaient déclenché ce conflit monstrueux sans consulter la base. Sans la consulter, *elle*. Et elle était *plusieurs*. Foi de pierre et âme de montagne ! Maintenant elle était décidée à rallier le camp du salut commun de tout le poids de sa conscience claire, à y jeter l'adhésion de ses amies qui étaient légion.

Ensemble, par téléphone, elles dressèrent un bilan, constatèrent les dégâts, essayant de colmater les brèches ouvertes au flanc de l'humanité, par où coulait le sang. Leur propre sang. Depuis Monte-Cassino jusqu'aux Carpates, de la Normandie à Morotai.

— Cherche sur la carte, me lançait-elle d'un ton sans réplique. Morotai doit se trouver dans le Pacifique, entre le Japon et les Philippines. Ça y est ? *Il t'a trouvé* ? Eh bien, écris : « Morotai a été pris d'assaut par les troupes du général Mac Arthur. » Trace un trait, calcule le nombre des victoires alliées et reporte-les sur la carte : des croix rouges pour les alliées, des croix gammées, en noir, pour les puissances de l'Axe.

Jamais je n'ai tant écrit. Des choses que je ne comprenais pas – comme au temps où j'étais au lycée. Impossible de mettre mon crayon sous le bras et de prendre la porte. C'était un professeur acharné, elle n'admettait pas la voix d'une seule mouche. Et elle *savait* ce qu'elle me dictait. Ses multiples sources d'information étaient dignes de foi, concrètes : autant d'oreilles collées contre autant de récepteurs de T.S.F. : Tokyo, Moscou, DNB Berlin, Londres, Le Caire...

Pour confronter ces communiqués contradictoires où la propagande distribuait

généreusement les coups à l'adversaire et ne recevait que des caresses, pour en tirer un fait ou un ensemble de faits aussi réels que mes chaussures pointure 46, le problème d'un coordinateur, rapide, efficace et neutre – neutre ! – n'était pas à poser. Il était trouvé depuis le début : ma mère.

— Ecris, Nagib, écris : 44 divisions blindées sur le front de l'Est. Consulte la carte, ne laisse rien au hasard. Ouvre le dictionnaire, il est de bon conseil.

Elle téléphona jusqu'au soir. Sans discontinuer. Avec une persévérance paisible. Le téléphone était là ? Il fonctionnait ? Eh bien alors ?

Le service du Journal Parlé auquel elle fit appel en dernier ressort, pour confirmer ses informations, fut plus difficile à obtenir. A convaincre aussi. Aucun journaliste de la radio ne connaissait ma mère. Etait-elle journaliste, elle aussi ? A quel titre téléphonez-vous, madame ? De la part de qui ? Qui demandez-vous au juste ? Pourquoi ? Comment ? Pour de plus amples renseignements veuillez vous reporter à votre journal habituel. Et, clic, le journaliste raccrochait.

Sans se décourager, sans s'énerver, calmant ses correspondants et les porcs des bureaux, elle tournait joyeusement la manivelle du téléphone et décrochait aussitôt.

— Allô ! Babette ? c'est toi ?... Dis donc, ma jolie, appelle-moi donc le directeur général de la radio... Je ne sais pas, moi : tu dois avoir son numéro personnel. Sonne-le jusqu'à ce qu'il réponde... ça m'est égal : tire-le du lit. C'est urgent.

Je ne sais qui exactement répondit à son appel. Le directeur en personne ou sa brosse à chaussures, cela n'a pas d'importance. Un homme était là et elle lui parla. Comme présent en chair et en os, assis devant elle et les oreilles pendantes. Que racontait sa radio ? Au service de qui était-elle ? En quel sens l'entends-tu, frère ? Crois-tu réellement qu'il y ait encore de par la terre des bonnes femmes superstitieuses qui croient que les T.S.F. sont des boîtes magiques ? Magiques !... Qu'appelles-tu journalistes ? Au-dessous de quel niveau sont-ils ? De tout ou de zéro ? Ah ! Mais non, je ne te fais pas un procès d'intention, ce serait trop facile. Je veux des faits et des actes. Ce conflit nous concerne tous, avoue. La paix revenue, qu'allons-nous devenir ? Voilà la question. Et quelle paix ? Nous n'en sommes pas encore là ? Que tu dis, que tu dis !... Mais nous y sommes, voyons ! Nous étions dans la paix il y a quatre ou cinq ans... Ecoute, frère, je vais te dire ce qu'il faut faire : tu as une radio ? Tu en es le directeur ? Tu sais la faire marcher ? Tu as des hommes sous tes ordres ? Alors, tout est facile, très facile. Veux-tu qu'en cas de besoin je vienne te prêter assistance ?... Oui, oui, je comprends. Bon, je dicte, inscris ! Aucun d'entre nous sur la terre ne peut supporter de vivre plus longtemps dans le mensonge. Voilà le premier principe. Second principe : on nous a demandé trop, beaucoup trop. Et je connais des armées de civils et de neutres qui sont tout comme moi : que les belligérants sachent bien que nous ne pourrons plus rien leur donner, en fait ou en créance ou en croyance, pas même la rouille d'un vieux clou ou la peau de nos dents. Troisième principe...

Ç'avait été une journée de branle-bas, d'action. Un samedi, je m'en souviens bien : j'avais manqué le match de boxe que disputait Marcel Cerdan. Ce fut une soirée d'études. De méditations, de découpages.

J'avais déplié le rouleau de papier à mesure que, sous la dictée de ma mère, j'y inscrivais noms, chiffres, plans. Il couvrait à présent tout le vestibule. Hitler et ses généraux préparaient leurs derniers coups de poker dans la cuisine, entre la jarre d'huile de noix et le placard aux épices. Eisenhower et son Etat-Major étaient à quatre ou cinq mètres de là, près

de la porte d'entrée. Les divisions rouges du général Joukov contournaient la cage d'escalier. Telle était la situation, ce jour-là, à 23 h 10 GMT, quand ma mère décida de passer à l'attaque et d'ajouter sa figue au chapelet de figues.

Année d'une paire de ciseaux qu'elle avait fait cliqueter longtemps à l'avance – peut-être pour les roder, peut-être aussi pour avertir les belligérants – pieds nus, les lèvres scellées, l'œil martial et le souffle court, elle fut vite à pied d'œuvre, en trois petites enjambées : à Stalingrad, qu'elle découpa, avec une portion de la Turquie neutre. Puis elle bondit sur l'Égypte, à laquelle elle ne laissa que le Sinaï. Comme une fourmi dont les allées et venues semblent insensées pour l'observateur superficiel, mais qui ont leur logique interne, elle traversa les continents, franchit les océans, revint sur ses pas, zigzagua, tourna en rond, fila comme un boulet de canon. Et, à chaque halte, elle prélevait un morceau de terre ou de mer ou des deux à la fois, les ciseaux faisaient entendre leur claquement de sécateur. Et chaque pan qu'elle ôtait à la planète, elle en faisait une boule qu'elle froissait, tassait dans sa paume, envoyait d'une chiquenaude dans la boîte à ordures. Et, quand elle n'eut plus rien à découper, elle passa les ciseaux dans sa ceinture – puis s'assit. Méditative. Près d'un petit morceau de papier, informe, tout petit.

Longtemps elle le considéra, tel un miroir où elle eût cherché en vain son image.

– Le pôle Sud, Nagib. C'est tout ce qu'ils ont laissé. Et encore, je ne suis pas sûre qu'il n'ait pas été contaminé, lui aussi, par le cancer de la guerre. Tu peux allumer une cigarette, mon fils, je te le permets. J'aime bien l'odeur du tabac, c'est une odeur d'homme, ça m'aidera à réfléchir.

J'allumai un cigare verdi par endroits et qui sentait le cordon Bickford.

– Pas une île, plus un seul havre de paix où des millions de gens comme moi puissent trouver le salut. Dis-moi, Nagib : ce pôle Sud est-il habité ?

– Oui, répondis-je. Par des pingouins. Je crois.

– Eh bien, joins les mains et prie avec moi, mon fils. Pour les pingouins.

Je joignis les mains, fermai les yeux et dédiai une minute de silence intense à ces manchots des glaces qui étaient incapables de tenir un fusil. Mon cigare répandait une fumée âcre et mon front se plissait.

– Amen ! conclut ma mère. Va maintenant te coucher. Demain, nous aurons une journée bien remplie.

Elle ne dort pas. Toute la nuit, le ronflement de sa machine à coudre berça les vivants et les morts. Au chant du coq, elle était là, dans ma chambre, tenant à bout de bras un immense drapeau où les couleurs semblaient jouer à saute-mouton.

– Toutes les démocraties sont là, s'écria-t-elle, joyeuse. Certaines nations n'avaient pas de drapeau, sous prétexte qu'elles sont colonisées ou sous tutelle. La belle affaire que voilà ! Je leur en ai fabriqué : elles y ont droit. Chaque pays démocratique a son drapeau, de dimensions égales. Je les ai cousus l'un et l'autre, assemblés. Debout, fainéant ! Va me chercher ta canne à pêche. J'ai besoin d'une hampe. Allez, debout, les vivants !

Drapeau en tête – c’était moi qui le portais, ma mère était chargée d’un régime de dattes – nous arrivâmes à Anfa, au quartier des villas. L’Océan vert était tout proche et, par-dessus la barre, les vagues houleuses applaudissaient par saccades. Derrière nous, la marée humaine entonnait le Chant ample de l’Espérance :

*Comment ça va, mon gars ?
 Beaucoup de temps s’est écoulé,
 Le monde est une balançoire,
 Il monte et redescend
 Et tu descends et tu remontes,
 Sans savoir pourquoi.
 Comment ça va, mon gars ?...*

Ameutées par téléphone, les amies de ma mère étaient là (et leurs amies, leurs cousines au 27^e degré, leurs voisines...). Premiers rangs de la foule, habits de fêtes, fanions, tambourins et claquettes. Mes copains à moi étaient un peu partout, assurant le service d’ordre, arrêtant la circulation, dégageant la voie à coups de sifflet. Des passants passaient, je ne sais où ils se dirigeaient. Quand ils nous ont vus, ils se sont rappelés qu’ils n’avaient rien à faire. Ils nous ont emboîté le pas.

– C’est merveilleux ! s’est écriée ma mère. Les quatre Grands sont avec nous ! Ils savaient que j’allais venir. Regarde : ils nous ont dépêché des gardes du corps pour nous escorter.

C’était vrai, ma foi. Quatre soldats étaient venus nous encadrer, ma mère et moi. En uniformes rutilants. Un dur de dur de la Division Leclerc ; un Anglais coiffé du béret de Montgomery ; un M.P. déhanché, à casque blanc et ceinturon blanc ; et un Russe taillé dans la montagne, de mine patibulaire, qui criait tout le temps : *Niet ! Niet !* Il était furieux à bloc. Je lui ai donné un coup de coude dans les côtes. « Ça va pas, toi ? » Il m’a fait un clin d’œil et m’a dit à mi-voix : « Pourquoi ? J’en fais trop ? *Da, da !* » C’était un bon copain, mais un zéro en comédie militaire. Ses trois camarades « occidentaux » étaient superbes dans leur dignité. Des gars de ma bande, quoi !

La sentinelle, devant la porte de la villa, ne bougea non plus qu’un roc quand ma mère marcha sur lui.

– De Gaulle est là ?

Il n’a pas répondu.

C’était un montagnard du Haut-Atlas, sec, noueux et noiraud comme un bâton brûlé, le genre service-service-camarades-après. Maman a fait un pas en arrière, l’a considéré de bas en haut, un œil à moitié fermé, l’autre grand ouvert. L’a salué militairement. A lancé un ordre :

– Présentez... armes !

Il lui a présenté les armes – et la foule a entonné l’hymne du Maréchal :

*Maréchal, nous voilà,
Tous derrière, tous derrière !
Les poches trouées, les pieds nus,
Le ventre creux, les choses aussi...
Tous derrière ! ne poussez pas !*

Maman a dit au soldat :

— Hmm !... C'est pas mal.

Elle a comme changé d'yeux : celui qui était mi-clos est devenu rond et fixe, l'autre s'est refermé tout à fait. Ses paupières étaient mauves. A contre-jour, on eût dit qu'elle portait un monocle teinté.

Elle a dit :

— Repos !

Et le soldat s'est reposé sur son fusil. Pas longtemps. Parce qu'elle a crié presque aussitôt :

— Fixe !

Et il est devenu fixe – lui, ses yeux, son arme, son collier de barbe, les poils de ses narines.

— Repos !

Alors il a mis son fusil sous le bras et a demandé à ma mère :

— T'as pas bientôt fini ?

C'est ainsi que la glace de la discipline s'est rompue. Ils ont éclaté de rire presque en même temps. La foule aussi. Le rire a roulé de rang en rang jusqu'aux vagues de la mer. Le « Russe » avait repris son air furieux. Je lui ai donné un vieux coup entre les omoplates et il a fini par rire comme tout le monde.

LE SOLDAT. Bon. Qu'est-ce que tu veux, ma tante ?

MAMAN. De Gaulle est là ?

LE SOLDAT. Qui ça ?

MAMAN. Le général de Gaulle.

LE SOLDAT. Il y a plein de généraux ici. Va donc savoir !

MAMAN (*d'une voix douce*). Charles de Gaulle. Le chef.

LE SOLDAT. C'est plein de chefs ici. Va donc savoir ! Ils sont tous chefs, sauf moi.

MAMAN. Le général Charles de Gaulle, le chef des Forces Libres, le chef de la France.

LE SOLDAT. Alors je ne sais pas. J'ai jamais été en France.

(*Mouvements divers dans la foule*).

MAMAN (*mue par une inspiration subite*). Un général à deux étoiles ?... grand, très grand ?

MOI. Dans les deux mètres, mais maigre, hein ? Presque aussi grand que moi, quand il porte son képi ?

LE SOLDAT (*souriant d'une oreille à l'autre*). Ah ! Tougoul ? Le général Tougoul ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ? Oui, il est là, Tougoul.

(*La foule : « A-a-a-ah ! »*)

MAMAN. Tu le connais ?

LE SOLDAT (*agitant son fusil*). Si je le connais ? Tiens, ce matin, il est venu se planter

devant moi, là où tu es, ma tante. Et il m'a dit : « Soldat... » Et j'ai répondu : « C'est moi, mon général. » – « Soldat, il m'a dit, avec les peuples vaillants des territoires d'Outre-Mer la France redeviendra la France. Je compte sur vous, soldat de l'Empire. » Et j'ai répondu : « D'accord, commandant, comptez ! » Un copain, je te dis.

MAMAN. Alors, mets ton fusil sur l'épaule et va dire à ton copain que je suis là.

LE SOLDAT (*ne souriant plus du tout*). Qui ça Tougoul ?

MAMAN. Oui. De Gaulle. Dis-lui que je l'attends.

LE SOLDAT (*reprenant son aspect service-service-pas-de-camarades-du-tout*). Il n'est pas là.

MOI. Dis, m'man ? Tu veux que j'aille le chercher ! C'est très facile.

MAMAN. Toi, mets-toi là, derrière moi. Et ne bouge plus sans mon ordre. (*Au soldat*). Va, soldat de l'Empire, obéis au peuple et à moi.

LE SOLDAT (*secouant la tête*). Non, madame, tu n'es pas dans l'armée. J'obéis à mon sergent. Le sergent a dit : « Toi faction ici. Toi pas bouger. Toi laisser entrer personne. Compris, Ahmed ? » Et je lui ai répondu : « *Moi y a compris, masargent...* » Je ne m'appelle pas Ahmed.

MAMAN. Ecoute-moi, mon fils. J'ai une motion à présenter au général de Gaulle. Capitale. Urgente. Va le chercher. Le peuple d'abord. Nous sommes venus par centaines, ouvre les yeux, mon fils, regarde autour de toi.

LE SOLDAT (*écarquillant les yeux*). Je regarde, petite mère. Je vous vois tous. Et alors ?

MAMAN. Nous lui avons apporté un drapeau pour lui signifier que nos peuples aussi existent sur la terre, qu'ils aspirent eux aussi à la liberté et à la démocratie. Il faut qu'il le sache et qu'il fasse notre connaissance. S'il a à discuter avec quelqu'un pour la paix future, ce sera avec nous – et non avec ceux qui ont déclenché cette guerre monstrueuse. En signe d'amitié et de bonne volonté, je voudrais lui offrir ce régime de dattes. Tu as bien compris, soldat ?

LE SOLDAT. Attends, attends, petite mère. Tu parles trop vite. Tu dis qu'il y a des dattes ? de Zagora ?

MAMAN. Non. De Goulimine.

LE SOLDAT (*joyeux*). C'est celles que je préfère, je t'en donne ma parole d'honneur. (*Il mange une datte et crache le noyau*). Pas mauvais, pas mauvais ! Je peux en reprendre une ?

LE RUSSE. On ne te donne rien à bouffer, dans ta caserne capitaliste ?

(*Rires*).

LE SOLDAT. Ecoute, ma tante. Je vais arranger les choses pour te faire plaisir. (*Il goûte une autre datte*). A cette heure-ci, le grand chef Tougoul est en train de discuter avec le chef anglais. Un petit gros, avec un drôle de chapeau.

MAMAN. Churchill. Oui, je sais.

LE SOLDAT. En anglais, hein ? Il discute en anglais. Alors qu'il est Français. (*Engouffrant une poignée de dattes* :) Pas mauvais du tout. J'ai toujours dit que les dattes de Goulimine sont les meilleures.

MAMAN. Il discute avec Churchill, d'accord ! En anglais, d'accord ! Et après ?

LE SOLDAT (*crachant les noyaux*). Après, ça va être le tour de l'Américain. Et il va discuter avec lui en américain, ce qui est très différent.

MAMAN. Roosevelt. Je sais.

LE SOLDAT (*ébahi*) : Oui, c'est lui-même. Dis donc, toi, tu connais tout le monde ?

MAMAN (*c'est l'évidence même*). Parfaitement. J'ai le téléphone.

LE SOLDAT (*la bouche pleine – ah ! le salaud ! bouffer les dattes de De Gaulle sous mon nez !*) Il va être très fatigué, ma tante. Tu comprends ? Discuter comme ça, en français d'abord avec ses aides de camp, puis en anglais avec le petit gros, puis en américain – en américain ! – avec le O.K... Tu te rends compte ? Moi, j'en serais incapable. Il n'en peut plus, cet homme. Il n'a qu'une seule langue, après tout.

MAMAN (*prête à éclater en sanglots*). Alors, nous sommes venus pour rien ?

LE SOLDAT. J'ai pas dit ça, j'ai pas dit ça. Qu'est-ce que tu lui veux, à Tougoul ? Raconte ! Je lui transmettrai. Raconte ! (*Et le voilà encore à s'empiffrer ! Il ne me laissera pas une seule datte : je connais ce genre de dromadaire.*)

MAMAN (*récitant*). Au nom de Dieu, Maître des Mondes, dis-lui : article 1 : de Gaulle, tu es comme moi...

LE SOLDAT (*mâchant du côté gauche de la bouche ; à droite, ses lèvres se soulèvent comme une soupape et il rejette les noyaux, deux par deux. Il n'arrête pas*) : C'est pas possible, ce que tu dis là. Je ne suis qu'un soldat de 2e classe. Il n'est pas comme moi, voyons !

MAMAN. Comme moi, tête de crocodile !

LE SOLDAT. Pas d'accord. Tu es une femme. Je l'ai vu tout de suite.

MAMAN. Il est comme moi, parce qu'il veut le triomphe de la liberté et la souveraineté de son peuple.

LE SOLDAT. Le triomphe de... Bon, je lui dirai.

(*La foule se tait peu à peu.*)

MAMAN. Il me ressemble parce qu'il est de la vieille génération. Je le connais. J'ai lu ses discours, en particulier celui de Brazzaville. Ils sont porteurs des valeurs anciennes. C'est du moins ce que m'a dit Nagib, qui m'a traduit quelques-uns de ses discours.

MOI. Oui. On a un gros dictionnaire, on l'a acheté au marché. J'ai sué sang et eau, mais je suis arrivé à saisir l'essentiel.

MAMAN (*au soldat*). Dis-lui ça, au général. Dis-lui que je crois comprendre sa politique.

LE SOLDAT (*déglutissant*). Je ne fais pas de politique.

MAMAN (*sévère*). Dis-lui.

LE SOLDAT. Te fâche pas, petite mère. Je ferai mon devoir de soldat.

MAMAN (*parlant lentement d'abord, puis de plus en plus vite*) : Dis-lui qu'il n'y a pas que les hommes sur la terre. Il y a également les femmes et on ne nous a pas consultées. Nous existons, nous sommes là, tu le vois bien. Il y a aussi les enfants, ils existent : qui, mais qui a tenu compte d'eux ? Et les pauvres, les faibles, les va-nu-pieds, tous ceux qui n'ont pas de voix ? On ne leur a pas demandé leur avis, non plus. Les animaux, les poissons des fleuves et des mers, les oiseaux du ciel. Toi par exemple, on t'a demandé ton avis, tout grand gaillard que tu es ?

LE SOLDAT (*affolé*). Qui ? moi ? Moi ?

MAMAN (*impitoyable*). Oui, toi, toi.

LA FOULE (*chantant*) :

Toi, mon gars, toi, va à la guerre !

Allez, fais-moi plaisir...

— Et toi, mon capitaine ? et toi ?

— Moi, je te commanderai,

Je m'occuperai de ta veuve...

LE RUSSE. Réponds, valet de l'impérialisme ! sinon, on ira démolir ta caserne. Plus de coexistence pacifique !

MOI (*au Russe*). Tais-toi, bourrique ! Tu es en avance sur ton époque.

LE RUSSE. C'est pas vrai ?

MAMAN (*au Russe*). Clos ton bec et cesse de ricaner comme un singe ! on ne s'entend plus...

LA FOULE. Si-lence !... silence !...

LE SOLDAT. Garde-à-vous !

(Le silence s'installe).

MAMAN. Répète au général ce que je t'ai dit.

LE SOLDAT (*qui a tout compris*) : Je lui dirai. Les soldats, leurs femmes et leurs enfants. D'accord, c'est noté.

MAMAN. Article 2 : Si certains peuples seulement ont déclenché ce carnage, il faut que tout le monde ait droit à la paix et y participe. Toi, par exemple, soldat...

LE SOLDAT (*joignant les talons*). Présent !

MAMAN. Je te pose une question : qui va à la guerre ?

LE SOLDAT (*front plissé par l'effort*). L'armée.

MAMAN. Qui ça, l'armée ?

LE SOLDAT (*son front redevient lisse comme une savonnette*). L'armée.

MAMAN. Mais qui, dans l'armée ?

LE SOLDAT. Les copains, moi, le régiment, les gradés. Tout le monde, quoi !

MAMAN (*d'une voix douce*). Voi-là !

LE SOLDAT (*content de lui*). Voilà !

MAMAN (*abrupte*). Et qui va en première ligne ? Les gradés ?

LE SOLDAT (*son front mesure trois centimètres à présent*). Non. Les bleus. Les sans-grade.

MAMAN. Voi-là !

LE SOLDAT. Non, pas voilà ! Je ne comprends toujours pas.

MAMAN. Ça ne fait rien. Il comprendra, lui.

LE SOLDAT. Qui ?

MAMAN. De Gaulle.

LE SOLDAT (*avec un large sourire de dérision devant tant d'incompréhension*). Ce n'est pas vrai, ce que tu dis là, ma tante : il est général, il ne va pas en première ligne.

(Mouvements divers).

MAMAN. Il comprendra si tu lui répètes ce que je t'ai dit.

LE SOLDAT (*c'est l'évidence même*). J'ai déjà oublié. Tu recommences ?

MAMAN. (*lui arrachant son fusil et le braquant sur le soldat*). Tu lui répéteras ce que je t'ai dit, mot pour mot.

LE SOLDAT (*rapetissé d'un seul coup, ce qui est normal : il n'a plus son fusil, il n'a plus rien, il n'est plus rien du tout*). Attention ! attention ! il est chargé ! fais gaffe !...

MAMAN. Répète après moi et répète au général de Gaulle : article premier... la liberté...

LE SOLDAT. Article premier... la liberté...

MAMAN... appartient à tous.

LE SOLDAT... À tous. Compris. C'est facile. La quille, quoi !

MAMAN. Pas de commentaires ! Tu es en service commandé.

LE SOLDAT. Oui, sergent. Rends-moi mon arme !

MAMAN. (*lui labourant le torse du canon*). Article deux... répète !

LE SOLDAT. Article deux répète. Rends-moi mon fusil, sois gentille !

MAMAN. Ceux qui ont supporté les horreurs de cette guerre doivent passer en premier. Construire le monde de demain. Et nous ne voulons plus d'avocats, de gens qui pensent pour nous et agissent pour nous. Nous voulons un monde de pureté, de bonté, de beauté et de joie. Les hommes se sont toujours trompés, ont commis des erreurs, ont bâti toujours une paix avec les ruines de la guerre. Nous ne voulons plus de ce monde-là. Répète !

LE SOLDAT. Je pourrais manger quelques dattes avant ?

MAMAN. Non, Répète !

LE SOLDAT. Par pitié, petite mère ! Regarde ce que tu as fait de moi, quinze ans d'armée de carrière, trois citations, soldat de deuxième classe, bientôt caporal si Dieu le veut. Tu viens ici, avec tes copains, des chanteurs, des musiciens. Tu m'arraches mon fusil, tu me parles de grosses huiles que je ne connais pas, et en particulier d'un Tougoul – Tougoul ! Je fréquente pas les gradés, moi. Tu me dis des choses plus grosses que des figues de Barbarie, et il y en a d'énormes pourtant du côté de chez moi. Et tout ça pour trois poignées de dattes. De Goulimine, par-dessus le marché ! alors que je préfère celles de Zagora ! (*Il crache par terre*). Comment veux-tu que je n'attrape pas la migraine ?

Que fit ma mère ? Elle lui rendit son fusil et lui commanda :

– Repos ! Repos éternel !

A partir de ce moment-là, le soldat fut dépassé par les événements. Je ne l'ai plus revu en tout cas, bien que par la suite je l'aie cherché sous mes pieds quand la foule s'est mise en marche. Maman avait levé le bras – et le squelette du régime de dattes comme une baguette de sergent-major – et moi mon drapeau immense : la marée humaine monta vers la villa. Ce furent d'abord les voix qui affluèrent, chargées du limon de la patience – deux à trois mille gosiers répétant à perce-tympan les articles de la Constitution Universelle des Peuples Non Encore Indépendants (P.N.E.I.) :

– ... Article trois : l'attitude de tremblement et de stupéfaction n'est plus de mise. Aucun pigeonneau, quand lui poussent des ailes, n'est stupéfié ni ne tremble devant ses parents les pigeons... alors pourquoi nous ?...

– Article quatre : nous avons nos quatre membres et nos trente-deux dents – on ne pourrait pas en dire autant de ceux qui nous dirigent...

Je connais la foule. Ma foule. J'y ai toujours vécu. Elle scandait, ivre du désir de vivre. Je

connais mes copains qui pouvaient diriger et canaliser deux ou trois brigades de policiers. Ils ne pouvaient plus contenir cette foule. *Je ne connaissais plus ma mère.* Ni ses amies à qui elle avait insufflé le mouvement, comme il est dit dans les saintes Ecritures : Dieu façonna l'homme d'argile et lui insuffla la vie. Ces femmes-là et surtout ma mère – ma mère ! – représentent une force capable de triompher sur un ring en deux rounds, j'en ai eu la révélation ce jour-là. Elles ne pouvaient plus se payer de mots. Elles avaient attendu toute leur vie – riches de l'attente de leurs aïeules et bisaïeules, une patience de plusieurs siècles qui pouvait faire évaporer l'océan Atlantique, sinon leur destin passif. Elles avaient faim et soif d'exister. Par elles-mêmes et pour elles-mêmes et non plus pour les autres. Je ne suis peut-être pas aussi savant que le petit loustic qui mange un journal à son petit déjeuner – mais c'est ce que j'ai ressenti à cette heure. Elles ne s'étaient pas réveillées pour entendre et manger et boire des mots.

La grille fut comme escamotée (j'ai su plus tard que le Russe l'avait vendue à la criée) et ces femmes d'un autre âge, que j'avais toujours cru pacifiées par les siècles, entraient en rangs serrés dans le jardin, silencieuses et décidées comme un outsider qui livre son premier combat. Et c'est alors qu'une fenêtre de la villa s'est ouverte.

Un grand impavide coiffé d'un képi apparut. Longtemps il nous considéra comme si nous faisons partie intégrante de sa personne. Et ma mère le considéra aussi – comme si elle et lui étaient seuls en présence, sur une île déserte. Puis il leva les bras au ciel, les mains nouées et la paume d'Adam tressautant. Le quartier d'Anfa tout entier l'applaudit : une seule et même déflagration, depuis le Russe jusqu'au ressac de la mer.

Je regardais maman. Elle était la seule à ne pas applaudir.

– Qui est-ce ? m'a-t-elle demandé.

– Tougoul, voyons ! ai-je répondu. Tu ne l'as pas reconnu ?

– De Gaulle ? m'a-t-elle dit, pensive. C'est étrange. J'ai cru voir ton père. Il lui ressemble trait pour trait.

– Mais il a un képi.

– Oui, évidemment.

Elle tint tête à mon père. J'étais dans ma chambre ce soir-là, mais j'ai des oreilles comme tout le monde. Et puis, la porte ne fermait pas très bien.

J'étais en train d'étudier les pronostics de boxe – Jack La Motta rendait bien une livre à son challenger, c'était couru d'avance – quand la voix est montée m'atteindre dans mon lit. M'ètreindre. J'ai allongé le bras et j'ai ouvert la porte toute grande. Il faisait chaud. J'ai plié mon journal en deux, puis en quatre, et je m'en suis servi comme d'un éventail. Il faisait vraiment trop chaud.

C'était une voix de contralto voilée. Je ne l'ai su que par la suite – que c'était ainsi qu'on l'appelait : une voix de contralto voilée. Je l'avais entendue déjà, dans les grandes occasions. Deux ou trois fois dans ma vie et dans celle des autres. Deux ou trois fois où j'eusse préféré être loin, très loin. A la pêche, par exemple, sur une barque, tout seul, entre ciel et mer. Piquer un gros poisson, le ferrer, lui taper dans le dos, allez viens, mon copain, viens donc ! Il aurait frétille, il aurait martelé le fond de la barque avec sa queue, il serait mort en me regardant droit dans les yeux, mais sans rien dire. Sans rien dire.

Moi, avant de savoir et de comprendre le monde et ses habitants, de donner un nom à chaque être, à chaque chose, quand cette voix me soulevait et me vrillait, je la qualifiais ainsi : une voix de velours dans un gosier de fer. C'est pourquoi ce soir-là, quand elle est montée soudain me faire vibrer la peau, j'ai replié mon journal et je ne me suis plus intéressé à ce match de Chicago. Il était couru d'avance. A six et demi contre un.

– Oh non ! disait la voix. Oh non ! pas du tout. J'essaie simplement de me rendre compte. Un poulet rôti ne peut pas redevenir ce qu'il était auparavant, picorant, battant des ailes et faisant : cot-cot-cot !... Il est cuit, rôti. Il n'y a plus qu'à le découper et à le manger à belles dents.

Mon père a commencé à lui répondre :

– Que viennent faire ici les volailles ? Nous sommes dans un salon et non dans une basse-cour, il me semble. Depuis quelque temps, tu as adopté un langage bizarre, un comportement insolite. Je ne te reconnais plus, je ne te comprends plus. Pendant des années, des années...

Je n'ai pas pu saisir la suite. J'ai mis le petit doigt dans le creux de l'oreille et je l'ai tourné dans le sens des aiguilles d'une montre. Mais ce n'était pas cela, pas de bouchon de cire. C'était mon père. Jamais il ne se mettait en colère. Même quand il me donnait des taloches. Je le sais. Plus il était en colère, plus sa voix devenait calme, basse, feutrée. Quelque chose comme la voix du caoutchouc.

J'ai sauté à bas de mon lit. On n'a pas idée de fabriquer des matelas en laine vierge, aussi épais qu'un mouton sur pattes. Comment pouvait-on y trouver le sommeil par une nuit d'août comme celle-là ? dans ce pays ?

J'ai enfilé la culotte de mon pyjama, pour les bonnes mœurs et les courants d'air. Suis allé m'étendre sur le palier du premier étage. De la bonne mosaïque artisanale, fraîche comme un puits.

– Oh ! mais oui, reprenait la voix de contralto voilée. D'accord, d'accord. Tu m'as toujours tout payé. Depuis mes dessous jusqu'à mes cure-dents, en passant par le ravitaillement et les

pincés à linge. Tout cela. Oui, tout cela. Non, monsieur, non : mes désirs n'étaient pas exaucés. Ils étaient prévenus. Ils étaient les tiens. Maintenant, si tu ne comprends pas, je suis prête à passer à travers le chas d'une aiguille. C'est difficile, dis-tu ? Impossible ? Peut-être, mais *je peux* le faire. Je peux tout faire.

Il y eut un long silence. Long comme un boa qui se déroule anneau après anneau avant l'attaque. Je me suis déroulé, moi aussi, jusqu'à la cage d'escalier. Ces mosaïques sont très jolies, ma foi. Mais un peu trop dures pour mes cent kilos de viande sèche. Je me suis assis sur la deuxième marche, la première me servait de dossier. Un bon fauteuil dans les premiers rangs. Je ne voyais pas le ring, mais j'étais bien placé pour entendre le bruit des gnon.

Le caoutchouc s'était transformé en gomme arabique. Il y avait maintenant dans la voix de mon père tant de douceur que j'ai failli claquer des dents.

— Les femmes de ta génération ne pourraient pas en dire autant. Quand je t'ai épousée, tu avais treize ans. Orpheline depuis toujours. Aucune famille. D'aucune sorte. Tu ne savais même pas ce qu'était un œuf, comment le casser, comment le cuire, qui pouvait bien le pondre, chat, vache ou éléphant. Je t'ai élevée, tu n'avais pas de passé, j'ai fait de toi une femme honorable, je t'ai facilité la vie. J'ai résolu tous tes problèmes. Je sais lutter. Et vaincre. Si tu étais l'épouse d'un va-nu-pieds, je pourrais comprendre. Explique-toi. Parce qu'en mon âme et conscience, je ne comprends pas.

— Voilà, a répondu ma mère. Nous avons eu deux enfants.

— Oui, deux enfants. Je les connais. Et alors ?

— Ils ont commencé par être des bébés. Ils ont grandi, d'année en année. Et maintenant ils ont des ailes. Comprends-tu ?

— Rien. Rien de rien. D'abord c'était un poulet rôti. Ensuite tu as fait allusion à un numéro de cirque, une histoire d'aiguille. Voilà que tu parles à présent d'enfants avec des ailes dans le dos. Parle clairement. Je t'écoute.

C'est alors que la voix de velours brisa le gosier de fer. J'aurais dû m'enfuir et aller m'enfouir sous mon matelas. Au lieu de cela, j'ai tourné avec l'escalier tandis que la voix montait en ton et en véhémence. Elle n'était plus que souffrance quand je suis arrivé à la dernière marche et que je m'y suis assis. J'étais en eau.

— Eh bien, disait la voix, j'ai grandi, moi aussi. Tu ne t'en es pas encore rendu compte ? Quand je suis entrée dans cette maison, je n'avais pas toutes mes dents. J'en ai trente-deux maintenant, je les ai comptées, regarde !... Ma taille s'est allongée et j'ai pris du poids. Mais mon âme, dis ? mon âme ?

C'est ce qu'elle a dit, de cette voix-là montante comme une marée d'équinoxe venue du fond de la mer avec tout le poids d'une vieille, très vieille patience. Elle a dit :

— Dis ? mon âme ? où est-elle ? qui est-elle ? que fait-elle ? pourquoi ? en ai-je une ? pourquoi ? qu'est-elle devenue ? a-t-elle grandi, elle aussi ? pourquoi ? à quoi ressemble-t-elle ? à une gousse d'ail que l'on écrase dans un mortier ou à un balai que l'on remise derrière une porte ? et pourquoi ? va-t-elle pouvoir un jour chanter, danser, faire résonner ma carcasse comme des claquettes et battre ma peau comme celle d'un tambourin ? Elle est à l'abri depuis toujours, alors qu'elle voudrait avoir froid, je le sais. Oui, froid. Et faim et soif et joie et misère et vie de tout ce qui existe au-delà de cette porte en chêne clouté et qui n'existe pas pour moi, jamais, d'aucune façon, et dont je ne sais presque rien, hormis le ravitaillement dont tu me gaves, les ordres et les modes d'emploi que tu n'as cessé de me donner, la morale dont tu me graisses, les rênes dont tu me brides et les œillères dont tu m'aveugles. Cent fois

oui, j'aurais préféré être un de ces va-nu-pieds que tu méprises. J'aurais au moins appris la rugosité de la terre. Savoir la valeur de ma subsistance que j'aurais arrachée au sol, ressentir la chaleur du soleil, les averses croulant sur ma tête nue. Tant de peuples relèvent la tête, acquièrent leur liberté, alors pourquoi pas moi ? et quelle différence y a-t-il entre mes propres enfants et moi ? Pourquoi ont-ils eu, eux, l'occasion de savoir d'où ils venaient, qui ils étaient, et vers quoi ils se dirigent – et pourquoi pas moi ? parce que je suis une femme ? parce que je suis ton épouse ? A ce compte-là, il fallait te marier avec ton propre portrait. Oui, monsieur, oui. Me voici à l'âge de trente-sept ans – et je vais te dire : je ne sais rien. Rien du peuple parmi lequel je suis née, de la terre qui m'a nourrie, rien de ma propre culture, de mes propres origines, de ma propre langue, de ma propre religion. Mais je mange. Oh ! ça, oui, je mange, je broute, les greniers sont pleins, l'argent coule à flots, je n'ai pas à me faire le moindre souci.

Elle a encore haussé le ton jusqu'à se briser la voix et briser son océan contre ce rocher qui s'appelait son époux.

— Si mon âme, par un coup de baguette magique, sortait là, devant moi, à cette heure, je serais la première étonnée. Je ne la reconnaîtrais plus. Il me semble que je verrais apparaître à sa place un enfant idiot avec une grosse tête. Je lui dirais : « Ecarte les oreilles que je voie tes beaux yeux ! » Mon âme me regarderait sans rien dire, sans sourire, sans me comprendre.

Puis elle s'est tue. Je pouvais l'entendre reprendre sa respiration, se ramasser morceau par morceau, je pouvais entendre le sang se calmer lentement dans ses veines, et se calmer la tempête, et tomber le vent. Pendant tout ce temps-là, mon père n'avait pas dit un mot, ni toussé, ni soufflé, rien. L'horloge à poids a sonné trois heures dans une ville déserte. Trois coups de cuivre rouillé. Ce fut comme si le vieux passé venait enfin de mourir pour nous tous qui étions là, dans cette maison : mon père, ma mère, moi – l'horloge, les lits, les coffres, tapis et tentures, et tous les souvenirs.

— C'est Nagib ? a demandé le rocher avec ce qui lui restait d'écume sur la tête. C'est lui qui t'a appris la révolution bolchevique ?

Il y eut un silence. Jamais ma mère n'a su mentir. Ni éluder. Pour elle, une côtelette d'agneau ou du pot-au-feu, ce n'était ni plus ni moins que de la viande, sans aucune différence politique. Mais j'étais son enfant, de son bord, elle voulait me protéger. C'est pourquoi elle a pris le temps de caler sa langue dans la bouche avant de répondre :

— A ton avis, on plante un arbre par les racines ou par la cime ? C'est Nagib qui m'a enfantée, ou le contraire ?... Hein, à ton avis ?... Avant la révolution, peut-être bien qu'il y avait une révoltée. Nagib n'a fait que me fournir les armes. On peut tirer un âne avec une ficelle, mais non le pousser.

— C'est juste et c'est exact. Elle était déjà sur le ring, en train de faire des moulinets avec ses bras et de tourner sur elle-même comme un derviche. La pauvre petite n'avait pas de gants, elle ignorait les lois de la boxe, elle n'avait aucun entraînement, elle ne savait même pas ce que c'est qu'un round. Bonsoir, petite maman. Ce qu'il fait étouffant ici, tu ne trouves pas ? Salut, Pa.

Et je suis allé m'asseoir entre maman et Pa. Dans l'attente du Jugement dernier. Avec tous les poils de mon torse. Il y avait une petite table basse et ronde. Sur la table un plateau d'argent ciselé : théière, verres dorés, un pain de sucre, des gâteaux aux amandes et, vrai Dieu, un bol plein d'olives noires.

— Qui en veut ?

Personne ne répondit.

— Ah ! bon... Ce sont pourtant des olives ridées, pleines d'huile d'olive, ça donne des forces. Non, vraiment ?... Ah ! bon...

Et je les ai mangées toutes, deux par deux. Mâche, Nagib, mastique en prévision du Jugement dernier, Dieu seul sait ce qu'il y aura à manger dans l'autre monde. J'ai donc mastiqué avec soin, j'avais le temps. Ensuite, j'ai entassé proprement les noyaux dans le bol.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Tu as terminé ? me dit lentement mon père – lentement, avec beaucoup de douceur.

Debout, mince et dur, il laissait tomber sur moi un regard en fil à plomb, comme la lumière d'un réverbère – sur maman aussi, mais elle restait là, en visite dans sa propre maison, avec ses pensées croisées et les bras croisés. Avant de me lever à mon tour, je me suis essuyé les doigts sur la culotte de mon pyjama. Et, même après, il y avait une odeur d'huile entre mon père et moi. C'est fou ce que ces petites olives peuvent être tenaces.

— Oui, Pa. J'ai terminé. Pourquoi ?

— Sors !

— Ah ! bon...

Des yeux et de l'index, il a commencé à me pousser droit devant lui.

— Sors !

Il n'a pas élevé la voix, pas levé la main sur moi, rien. Son visage était empreint de bonté et d'honneur et, tandis que je me dirigeais vers le vestibule à reculons, il me suivait pas à pas, calmement. Il était comme ça, Pa. On n'en fait plus comme lui – arbres, lions, ou êtres humains.

Nous sommes ainsi arrivés devant la porte d'entrée. Il l'a ouverte sans faire le moindre bruit, ni lui ni la porte. Poliment, il l'a rabattue sur lui pour me livrer passage, la tête inclinée de côté.

— Sors !

— Tu n'es pas fâché au moins, Pa ?... Non ? Alors on se serre la main comme des grands ?

Il a eu un demi-sourire, m'a tendu la main droite. Je l'ai serrée dans ma patte avec admiration : Elle sentait la droiture, le tabac et la claque. J'ai serré un peu plus, un tout petit cran, j'ai tiré vers moi et j'ai dit :

— Si tu sortais, toi, Pa ? Va respirer l'air de la nuit, ça te fera du bien, crois-moi.

Et j'ai refermé la porte sur son dos. A clé. C'est vrai, quoi ! il faisait trop chaud dans cette maison. Le moindre drame, et elle flamberait avec ses habitants. J'ai mis la clé dans mon slip et, les bras bien écartés du corps, j'ai regagné le salon. Peut-être, à la minute présente, Jack la Motta était-il en train d'encaisser de vieux coups ? Bah ! je le saurais demain matin.

— Les gâteaux sont toujours là ? Ils ne se sont pas sauvés ?

J'ai reçu une réponse à la tête, juste entre les deux yeux que Dieu m'a fait : le bol plein de noyaux d'olives.

— Comment tu l'as shooté, m'man ? De trois quarts ou droit devant ? De trois quarts, je parie, comme je te l'ai appris, pour tromper le goal. Et tu disais la semaine dernière que tu ne connaissais rien au foot ? Bravo, m'man ! si tu continues, comme ça, tu ne vas pas tarder à passer inter droit...

Sans un mot, elle m'a lancé tout ce qui se trouvait à portée de sa main – ou de son pied, je

n'ai pas pu contrôler. Debout, tendue, vibrante. C'était comme si sa colère aimait et attirait vers elle les objets : je bloquais, bien entendu, mais ses gestes étaient diablement rapides et ce qu'elle shootait bien ! A la fin de la mi-temps, j'avais presque reconstitué la table et ce qu'il y avait eu dessus. Presque : la plupart des gâteaux, je les avais mangés au passage et j'avais laissé mourir deux ou trois verres. Ils étaient vieux, du siècle dernier, c'était Grand-Pa qui nous les avait légués. Je ne l'ai jamais connu d'ailleurs. J'ai dit :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? on reprend la partie ou on discute tranquillement, entre hommes ?

Les dents serrées, elle a marché sur moi, petite, menue, si fragile. Je pouvais lancer n'importe quel bras et la happer, je pouvais la monter sur mon dos et la border dans son lit. Il y a une limite à tout, même dans un commissariat de police. J'ai dit :

— Quoi ? qu'est-ce que j'ai fait ? on dirait que tu es en colère contre moi, je ne comprends pas.

Elle a traversé le salon, s'est arrêtée presque contre moi, à me toucher, elle a renversé la tête pour me considérer. Je me suis baissé, presque accroupi. J'étais ainsi à sa hauteur. Nous nous sommes regardés dans les yeux. Elle n'avait pas un seul cil.

— Pourquoi es-tu si pâle, m'man ? A souffler de la sorte, tu vas perdre ta bonne humeur. Qu'est-ce que j'ai fait, à la fin ? J'étais là-haut, dans ma chambre, en train de bouquiner un vieux journal, quand je t'ai entendue. Tu avais besoin d'aide, alors me voilà. Rien de plus simple.

J'étais sur le point d'éclater de rire et de la soulever dans mes bras, quand elle a ouvert la bouche. Et ce qui en est sorti, ce fut la voix. *Avant* les mots. Les mots, elle en a crié cinq ou six, peut-être deux douzaines, en pure perte : mon cerveau n'en a gardé nulle trace, nulle résonance. La voix de contralto voilée, je l'ai entendue tout de suite, plus rapide, beaucoup plus sensible que n'importe quel mot. Elle était là, levée sur moi et contre moi comme le sirocco, m'atteignant de toutes parts.

— Je n'ai pas besoin d'aide, poursuivait la voix. Ni de toi ni de personne. Je suis à présent consciente, entièrement responsable de ma vie, entends-tu ? Je ne suis pas en train de me libérer de la tutelle de ton père pour venir te demander ta protection, tout grand gaillard que tu es. Je sais ce que j'ai à faire. Et qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Tu veux que je te mette du poivre sur la langue ? On ne se montre pas devant sa mère vêtu d'une peau de bête.

— Mais, m'man, ce n'est pas une peau de bête. Ce sont mes poils.

— Et d'abord, qu'est-ce que tu fais à cette heure ? Qui t'a permis de descendre ici ? T'ai-je demandé de prendre la situation en main ou d'éplucher les oignons ?

— Non, m'man.

— Alors, va ouvrir cette porte, demande pardon à ton père et monte te coucher.

— Bien, m'man. Très, très bien. A tes ordres.

Je me suis relevé, je suis allé ouvrir la porte, j'ai crié « pardon » dans les ténèbres de la rue et j'ai regagné mon lit de mouton. Quelle heure pouvait-il bien être à Chicago ? Quel que fût le résultat du match, ce vieux Jack La Motta ne pouvait avoir un moral aussi furieux que le mien.

Pendant huit jours, elle ne m'a pas adressé la parole. Pas non plus. J'entrais comme dans un restaurant, dormais comme dans un hôtel, sortais comme d'une église – une vaste demeure en ciment armé où quelqu'un chantait à tue-tête du matin au soir. Moi.

Cette politique d'attente indéterminée a servi par la suite de programme à maint gouvernement arabe. Mais personne n'a chanté. On ne peut pas forcer à boire un âne qui n'a pas soif.

*

Trois ou quatre cèdres debout sur la falaise, mi-chauves, tout gris, nous regardent en soupirant dans la brise du soir. Une mouette tournoie au-dessus de ma tête, me surveille comme si j'étais un congre – puis s'en va rejoindre le soleil à l'horizon. En ricanant avec une voix de tôle. Blanco, le cheval du petit loustic, se secoue sur la plage. Un long tressaillement fibre par fibre, ondes successives de la croupe aux naseaux. Comme il a les pieds dans l'écume, son frisson se communique aux vagues de la marée montante. L'âge, la solitude, les rares nouvelles qu'il reçoit de mon frère l'ont presque fait retourner à son état d'origine. C'est un vrai philosophe.

— Nous, les humains, dit ma mère, nous ne pouvons pas faire comme lui, revenir en arrière. Nous sommes condamnés au progrès et à la civilisation industrielle. Tu n'es pas un cheval ?

— Non, m'man. Pas même un zèbre de la ville.

— Alors cesse de rêver et creuse.

Je creuse. Depuis une heure. Dans la pierraille et le chiendent. Dans mon cœur aussi. J'ai un outil américain, que j'ai ramassé quelque part dans la ferme de mon père, là-bas, à un jet de pierre, derrière la falaise. On le plie : c'est une bêche. On le déplie : c'est une pelle. Il sent l'huile de la technique et il serait capable de se sauver si je ne le retenais pas à deux mains, tant il est léger.

Je creuse, bêche et pellette suivant les directives de ma mère. Assise sur un coffre, mains jointes et chevelure en panache sous le vent, elle contrôle tout, la moindre poignée de terre, le moindre caillou. Elle a ses mesures, qu'elle a prises mentalement, une fois pour toutes.

— Creuse plus profond, plus à l'Est, en direction de La Mecque.

— Bien m'man.

Après le sable et la terre, j'ai creusé dans la glaise. Et, en dessous, j'ai trouvé de l'eau. La première étoile du soir s'y est allumée, plus grande que dans le ciel.

— Et l'eau, m'man, je la pompe avec quoi ?

— Remonte de la tombe et viens m'aider.

Elle a ouvert le coffre sur lequel elle s'était assise et m'a tendu les souvenirs qu'il contenait, objet après objet. Chaque morceau de son passé, elle le tenait à bout de bras et le considérait longuement dans le soleil couchant – et je sais maintenant que les choses inanimées prennent la couleur du sang au moment de leur mort. Les vieilles robes qui l'avaient rendue sans forme pendant des années, le miroir en acier poli où elle avait

vainement cherché son image, ses flacons de parfums, le bol de faïence où son rouge à lèvres à base de coquelicot stagnait depuis son adolescence, le fer à cheval qui était censé conjurer le sort, sa poupée de chiffon, les coquillages que mon frère lui avait rapportés de cette même plage, ses babouches, ses mules, son peigne en os, ses bagues – tout, oui, tout est devenu rouge devant ses yeux rougis. Et, avant de me le tendre, elle embrassait chaque objet.

– Au revoir... Au revoir...

Debout sur le tas de terre et de glaise, je laissais tomber dans la fosse ces témoins de toute une époque. La poupée, elle l'a serrée dans ses bras et l'a bercée, lui a fredonné une mélodie joyeuse qui m'a rendu à moitié fou. Et ce fut elle qui l'enterra. On peut renoncer à tout, sauf à l'enfance.

J'ai traîné le coffre et je l'ai précipité dans le trou. Il était vide à présent, il n'avait plus d'âme.

– Donne-moi cette pelle, mon petit.

Elle l'a prise, l'a plantée dans le morceau de terre, s'y est appuyée.

– Paix à vous tous, vieux compagnons d'enfance et de jeunesse, au nom de l'avenir qui commence ! Je vous ai aimés, oh ! oui. Vous avez été mes confidents, nous avons ri et pleuré ensemble. Mais, vous comprenez ? il est préférable que je vous enterre avant que vous ne deveniez des témoins gênants pour notre siècle. Si je vous préservais de la civilisation, vous seriez comme des vieillards dans un asile de vieillards. Vous ne voudriez pas cela, dites ? Vous ne voudriez pas qu'un jour on vous jette dans une poubelle ou dans une décharge publique – ou encore qu'on vous relègue dans une arrière-boutique d'antiquaire ? Les générations futures vous montreraient du doigt, en riant : « Haha !... regardez-moi cette défroque ?... Haha !... » Non, croyez-moi, ici, face à l'Océan, vous avez une belle sépulture, à la mesure de votre passé fruste et crédule. Et peut-être, quand ils iront à la recherche de leurs origines, les hommes des siècles futurs vous déterreraient-ils en s'écriant : « Mon Dieu ! comme la vie était simple en ce temps-là ! » Peut-être diront-ils quelque chose comme cela, je n'en sais rien. Les prophètes sont derrière nous – et non devant. Au revoir, mes amis ! Au revoir dans l'autre monde !

Elle a soulevé la pelle et a comblé la fosse. A moitié.

– Va chercher l'arbre.

Je suis allé relever l'oranger qui était couché sur la galerie de la voiture. Nous l'avons planté sur le passé, nous avons tassé la terre à coups de pelle, puis avec nos paumes. La terre sentait le varech, ma mère sentait les larmes et moi la sueur. L'Océan toussait comme un vieillard. Perdu entre crépuscule et scintillement des étoiles dans les vagues, Blanco hennit. Une seule fois. Ce fut la dernière fois que j'ai entendu sa voix. Et la dernière que j'ai vu ce vieux philosophe.

*

Tout ce qui restait dans la maison, elle l'a vendu. Au bazar, à la criée, assistée de deux stentors. Meubles, tapis, tentures, coffres, vaisselle – même mon lit. J'y étais né pourtant.

Pa n'a rien dit. La mine grave, il entrait, mangeait, dormait, sortait. A heures fixes. De l'aube à la nuit, nous chantions, maman et moi.

Elle a peint toute la maison. Elle-même. C'était sa volonté, écrite dans ses yeux en lettres majuscules : « LAISSE-MOI FAIRE ! » Je lui tenais le seau, les pinceaux et les brosses. Comme les plafonds étaient aussi hauts qu'un petit ciel, je lui tenais l'échelle aussi. La maison était immense, maman avait un rythme très lent, elle a donc peint tout l'été.

Nous dormions dans le patio, à ciel ouvert, les uns serrés contre les autres, comme une famille bien unie. Il ne manquait que le petit loustic pour rire avec moi, avant de m'endormir.

— Bonne nuit, disait maman.

— Bonne nuit, répondait son écho depuis le premier étage.

— Dors bien, disais-je.

— Dors bien, entonnait un crieur public dans l'escalier.

Elle s'endormait aussitôt, la tête sur son coude, paisible. Pa et moi, nous allumions alors notre première cigarette de la nuit, afin d'essayer d'atténuer l'odeur de peinture – une de ces vieilles peintures à l'huile qui traversaient les murs. Nous fumions jusqu'au sein de la nuit. Quand il avait terminé son paquet, je lui passais le mien. Ou le contraire. La dernière cigarette, nous la fumions ensemble, en copains, une bouffée pour lui, une « taffe » pour moi. Il me disait de sa voix calme, avec une pincée de tristesse :

— Tu vois, mon fils, tu vois ?

— Oui, Pa.

— L'Histoire est en train de galoper plus vite qu'un cheval sauvage, mon fils.

— Oui, Pa. Passe-moi le mégot.

— On peut transformer une maison, une ville, un pays. Transformerait-on pour autant l'âme des gens qui ont vécu dans une vieille maison, une ville ancienne, un pays millénaire ?

— Je ne sais pas. Peut-être que l'âme a besoin d'un coup de peinture comme les maisons ? hein, Pa ?

— Ça doit être ça. Bonne nuit, fiston.

— Dors bien, Pa. Ne fais pas de vieux rêves.

— Je vais essayer.

*

A la fin de l'été, la maison était prête. Vous ouvriez la porte et vous passiez par toutes les gammes d'une peur bleue : peur indigo dans le vestibule, bleu ciel dans le patio, la cuisine était turquoise, balais compris, les chambres vous plongeaient en pleine mer, en pleine nuit, dans un champ de pervenches. Ceci pour le rez-de-chaussée. Murs, placards, portes et fenêtres, tout était bleu. Le plafond aussi.

Vous montiez un escalier mauve (maman avait peint également les marches) et le premier étage vous accueillait en colère : d'un rouge éclatant. Au second étage, vous vous croyiez sur le quai 17, au port, quand les montagnes d'oranges attendent leurs cargos. La terrasse, vous ne la voyiez pas sous le soleil, aussi aveuglante de blancheur.

*

Les meubles arrivèrent de France, lits, literies, vaisselle, appareils ménagers, produits d'entretien, miroirs sur pied, bibelots, tapis et carpettes « manufacturés à Lyon. » Trois camions, je les ai comptés – et déchargés : les déménageurs étaient un peu trop brusques pour les choses de la civilisation.

Cinq jours plus tard, nous nous sommes mis à table. Elle était ronde et recouverte d'une nappe, sans doute parce qu'elle brillait comme une glace. Devant chacun de nous, il y avait deux assiettes, une creuse sur une plate ; un couteau à droite, une fourchette et une grande cuiller à gauche, une petite derrière l'assiette ; un mouchoir (ou une serviette ?) dans un rond en métal ; et, juste au milieu de la table, une soupière dont maman a ôté le couvercle. Elle nous a servis : deux louchées pour elle, deux pour mon père, quatre pour moi. Une cuillerée de plus et mon assiette eût débordé.

– Au nom de Dieu, Maître des Mondes, béni soit ce repas ! a dit mon père.

– Bon appétit ! a répondu maman.

J'ai conclu :

– Comment ça ? Mais c'est de la vieille soupe marocaine, dis-moi.

Elle m'a regardé d'un air peiné. Pa et moi, nous l'avons regardée aussi, attendant de voir ce qu'elle allait faire. Elle a sorti la serviette de son anneau, l'a dépliée : dans un coin, un mot était brodé : « MOI. »

Nous l'avons imitée, trois secondes plus tard. La serviette de mon père était marquée : « LUI », la mienne « N ». Pa a demandé, très étonné :

– Qui c'est, lui ?

– Lui, a répondu ma mère. Toi. Tu ne sais pas lire ?

Il a porté la serviette à son visage comme pour l'étudier de plus près, s'y est mouché bruyamment et est parti en claquant la porte.

*

Elle a acheté un cartable, des livres, des cahiers, un plumier. Et elle s'est inscrite dans une école spéciale. Cours de rattrapage ou cours intensifs, je ne m'en souviens plus. Tous les après-midi, je la déposais en voiture dans le préau de l'école, allais au cinéma, tapais la carte avec mes amis ou surveillais mes affaires de trocs et de combines (les Américains étaient chez nous) – et, le soir, j'allais la rechercher.

Souvent, elle me faisait attendre, là, bêtement, moteur en marche, portière ouverte et mon pied sur le marchepied. Je klaxonnais et elle ne m'entendait pas, lancée dans des conversations croisées et des fous rires avec des petits jeunes gens à duvet et des donzelles à tête de pizza. Elle serrait toutes les mains, criait : « A demain ! », se retournait pour crier encore : « A demain ! » comme si sa bande ne comptait que des sourds, montait à côté de moi, plaçait sagement son cartable sur ses genoux, allumait une cigarette et me regardait avec un charmant sourire :

– Je ne t'ai pas fait trop attendre, dis ?

Cent mètres plus loin et après feu rouge que je n'avais pas vu, je lançais de biais :

– Dis, m'man, tu sais que je te plains sincèrement ?

– Ah ! Et pourquoi ?

– Allez, petite mère, ne me raconte pas d'histoires. Je suis passé par là, je sais ce que c'est.

– Tu sais quoi ? De quoi parles-tu donc ?

– De cette vieille école. Tu n’es pas fatiguée ?

– Moi ? Oh ! non... Au contraire !...

La voiture faisait une brusque embardée et bondissait jusqu’à la maison.

Parce qu’elle avait des devoirs, des thèmes, des versions – des problèmes algébriques ! – elle montait dans son bureau, criant :

– Fouille dans le réfrigérateur, il doit rester des conserves. Moi, je mangerai un sandwich quand j’aurai terminé... Ah ! j’oubliais... Si on téléphone, dis que je suis surchargée de travail...

C’est ainsi que j’ai ceint un tablier de cuisine – oui – et que je nous ai mijoté, à Pa et moi, des plats où je mélangeais toutes les viandes : bœuf, mouton, poulet, viande de conserve. C’est Pa qui était content ! Non à cause de mes talents culinaires, mais parce que nous mangions à la cuisine. Assis sur nos talons, notre assiette sur les genoux, sans couvert, rien qu’avec nos doigts, comme autrefois.

– Hmmm ! faisait Pa. Hmmm ! Combien de bœuf aujourd’hui ?

– La moitié, Pa. Un quart mouton, un quart poulet.

– C’était l’inverse hier ?

– Oui, Pa. Il faut bien varier le menu. Demain, je forcerai sur le poulet.

– Passe-moi le poivre rouge.

Je sortais de ma poche un cornet en papier, il le déplaçait et saupoudrait généreusement sa viande, les yeux allumés. Il était si content.

*

Maman achetait des livres, par paquets. Elle entra dans une librairie, jetait un coup d’œil synthétique sur les rayons, en délogeait quelques volumes d’un index très sûr.

– Je vous fais un paquet, madame ? demandait le libraire.

– Pas la peine, répondais-je. Elle va les lire dans la voiture.

Il y avait bien une bibliothèque dans le bureau de ma mère. Mais elle l’avait destinée à un tout autre usage : fleurs séchées, blocs de verre verts, violets, couleur de feu, où flambaient des rayons de soleil ; poupées avec des nattes d’un blond fadasse, petites danseuses en corail et tutu de coquillage, bibelots aux gros yeux qu’il me fallait épousseter avec une plume d’oie.

Je faisais son lit – un lit de repos aussi petit qu’elle, où elle était entrée, d’où elle était sortie sans laisser de traces, comme un oiseau. J’éteignais l’abat-jour, vidais le cendrier dans la poche de mon tablier, passais l’aspirateur ronflant entre les tas de livres. Il ne fallait surtout pas les déranger, les ranger. Ils méditaient, tels ces groupes de chômeurs somnolents en pleine chaussée de la médina, qui n’entendaient ni le bruit du moteur, ni mes coups de klaxon. Et les livres qui étaient ouverts, je devais les laisser ainsi, prosternés à même le sol.

La table de travail était une immense planche posée sur deux tréteaux, jonchée de paperasses en vrac. Sur les plus gros tas, en guise de presse-papiers, il y avait des cailloux, très jolis ma foi. Là non plus, je ne devais toucher à rien. « A rien, tu m’entends, Nagib ? » C’était pourtant du beau bois en dessous, du noyer avec des nœuds.

Maman entra, une cigarette au coin des lèvres, allait droit à son bureau, extrayait du fouillis exactement les feuilles qu’il lui fallait pour ses cours, là, là et là, sans hésiter, au

toucher. Bouclait son cartable, consultait sa montre.

— Allez, on y va, c'est l'heure.

Tout un monde inconnu peuplait la profondeur de ses yeux, le clair de lune de son sourire, l'enthousiasme avec lequel elle dévalait l'escalier. Au moment où elle s'installait dans la voiture, elle secouait la tête d'un petit mouvement vif, toute une mèche passait sur sa tempe droite et quelque chose de fort, d'impossible à définir s'emparait de moi tandis que j'embrayais et faisais grincer le levier de vitesses.

*

Parfois, elle nous réunissait dans son bureau, Pa et moi. Ouvrait un livre.

— « Post patris mortem, Alexander primum ad Asiam, deinde ad Aegyptorium fines longa via contendit. » Vous comprenez ?

— Non, répondions-nous d'une seule et même voix.

— C'est du latin, il s'agit de la fondation d'Alexandrie, en Egypte. Cela prouve le passé très vieux et très glorieux de cette ville, la haute civilisation de ce pays d'où ne nous viennent à présent que des chansons romanesques et des films pour crétins. L'évolution d'un peuple, voilà qui me fascine, je voudrais comprendre.

Parfois aussi, elle nous faisait la lecture. C'est-à-dire qu'elle *commençait*. D'une voix sage, assise gravement sur sa chaise à haut dossier, jambes rigides comme des barres de fer. Elle feuilletait un vieux bouquin, lisait une phrase ou deux, peut-être trois – jamais plus. Le rire l'inondait aussitôt. Nous étions surpris de cette gaieté subite, mais c'était ainsi : le rire la faisait frétiller comme une anguille, voix d'un nouveau-né vagissant, chant de triomphe d'un coq de bruyère, miaulement d'un chat en rut, hoquets de détresse, visage baigné de larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ? qu'est-ce qui te prend ?

— Lis-moi... hohoho... lis-moi... arf... arf... lis-moi ça, pour l'amour... l'amour de Dieu... hohoho... hi...

Je prenais le livre et déclamais :

— « Les Mahométans se font raser le crâne, à l'exception d'une frange médiane, persuadés qu'ils sont qu'après leur mort Mahomet les empoignera par cette touffe pour les hisser au Paradis. » Tiens ! je n'en savais rien, mais puisque c'est écrit... Il faut que j'aille chez le coiffeur.

— Oh ! arrête !... arrête !...

Une locomotive se mettait à chasser la vapeur. C'était Pa qui riait.

— Page... page... hihihohohoarf... continuait ma mère... page 147... hohoho mon Dieu !...

— Page 147, dis-tu ? Voyons ça. « Le couscous est servi dans un grand plat unique et chacun des convives y creuse devant lui un trou, pour bien délimiter son territoire. »

Elle s'écroulait aussitôt (la chaise aussi), martelant le sol à coups de poing, criant : « Arrête... pitié... je n'en peux plus... »

— Eh bien quoi ? m'étonnais-je. Tu n'as jamais entendu parler des auteurs comiques ?

*

Elle avait une soif d'apprendre d'assoiffé en plein désert, débusquant la vérité derrière les mots, soulevant chaque mot comme une pierre pour voir ce qu'il y avait en dessous, lézard,

scorpion ou terre arable, pour vérifier s'il avait un poids, une réalité quotidienne, une âme capable de parler à son âme. C'est ce qu'elle m'a expliqué, plusieurs fois, jusqu'à ce que je comprenne. Elle voulait savoir « de science certaine ». Elle dénichait de curieux écrits qui vous déchaussaient les dents. Exemple : « Stoïcisme chinois : on peut scier un Chinois en deux, dans le sens de la longueur, sans qu'il pousse le moindre cri ; ceci s'explique par une particularité anatomique : les Chinois sont dépourvus de système nerveux. »

— Et ceci explique, ajoutait-elle, pourquoi les Occidentaux ne supportent pas la souffrance, ni la patience : ils ont plusieurs systèmes nerveux. Ils sont si sensibles !

Elle disait qu'elle n'apprenait pas pour apprendre ni même pour savoir. Mais pour nourrir et régénérer son sang. Elle avait dormi jusqu'à l'anémie, elle était maintenant bien réveillée, jusqu'à l'éternité. Elle ne voulait rien laisser au hasard, étudiait plusieurs éditions d'une même œuvre, revues et corrigées d'après l'opportuniste, comparait la biographie de l'auteur à ce qu'il proclamait en chapitres flamboyants, « accompagnait le voleur ou le Tartuffe jusqu'à la porte » – c'était son expression. La véhémence la dressait comme un cheval en plein cabrement, veines saillantes dans son cou et chevelure en bataille.

— Au revoir, monsieur. Désolée, mais vous comprenez ? je veux la vie et non des avions. A la porte, Tolstoï ! s'écriait-elle en lançant à la volée des volumes à tranche dorée. Tu as écrit des choses merveilleuses sur l'amour et les femmes, mais tu as été un tyran dans ta vie privée, j'ai contrôlé. A la porte, ouste ! à la porte, les poètes arabes à la poésie de cendres ! Vous m'avez fait pleurer en chantant le romantisme et parce que je ne savais rien du monde. S'il en est ainsi, si vos vers sont vrais, pourquoi diable notre société est-elle malade ? pourquoi a-t-elle cloîtré les femmes comme des bêtes, pourquoi les a-t-elle voilées, pourquoi leur a-t-elle coupé les ailes comme nulle part ailleurs ? A la porte, je vous dis ! A la porte, toi aussi, Pierre Loti, malgré mon amour de la mer. Tu as vécu dans un Orient de pacotille, dis-moi ? tu as gagné beaucoup d'argent et d'honneurs, mais l'Orient ce n'est pas cela du tout, du tout... Et toi, savant fossilisé, qui prétendais que la Terre était soutenue à dos de géant, qu'est-ce que tu fais encore là ? Tu es mort depuis des siècles, il me semble ! Dehors !... qu'est-ce que fait là ton vieux bouquin qui n'a plus de sens ? Dehors !... c'est insensé ! Les êtres humains sont depuis longtemps retournés à l'état de minerais mais leurs erreurs restent. Increvables ! Dehors ! A la porte !...

Elle jetait les livres dans le corridor, par brassées. Je les ramassais religieusement et les entassais dans un cabas. L'épicier m'en donnerait plus tard des cacahuètes ou des graines de potiron.

Elle nous dit un soir :

— Tu vois, tu vois ? (Elle s'adressait à Pa et à moi, nous secouant le bras à tour de rôle.) Tu vois ? Un enfant a lu tous ces livres avant moi. Il était plus jeune que moi, à peine formé de corps et de cerveau, et il a été capable de les comprendre. Ce qu'il y a trouvé, je n'en sais rien. Peut-être une fuite en avant. Chacun de nous digère la culture selon son estomac.

— Tu parles du petit loustic, maman ? Oh ! c'est beaucoup plus simple : il est constipé, il n'a pas encore digéré. La preuve, c'est que dans ses lettres il ne parle jamais de revenir parmi nous.

Elle ne m'a pas entendu. A écarté doucement la main de mon père qui voulait lui caresser les cheveux. A ravalé un début de sanglot, nous a souri bravement.

— Ce que je voudrais, ce que je suis acharnée à faire, c'est le rattraper. Oui, le rattraper, rattraper sa jeunesse, son enthousiasme, être à ses côtés quand demain sera peuplé de jeunes

et que les vieux seront à la retraite. Bâtir avec lui, faire quelque chose de ma vie... Oh ! je ne sais pas m'exprimer... c'est là, au fond de moi, je le sens... Allez-vous-en !... Laissez-moi travailler.

Nous sommes sortis de front, Pa et moi, bras dessus bras dessous, elle a fermé sa porte. Nous étions dans l'escalier qui menait à la terrasse quand elle nous a rattrapés. Un sourire volait sur son visage comme une ombre d'oiseau sur la terre.

— Dites, je vous ai fait de la peine ?

— Non, a répondu Pa.

— Mais pas du tout, ai-je ajouté. Si tu nous vois la mine sombre, c'est que nous sommes en train de réfléchir intensément : nous ne savons pas si nous allons commencer par une partie de poker ou une partie de canasta. Tu vois ? c'est simple.

— Mais si ! je vous ai fait de la peine. Je suis malheureuse.

— Tu te fais des idées.

— Allez, va travailler. Tu as une interrogation écrite demain. Je t'aiderais bien, petite maman, mais l'algèbre me rend nerveux.

Elle nous a embrassés, nous a serrés dans ses bras.

— Oh ! je suis si contente... si contente...

Et s'est sauvée en sautillant.

Sur la terrasse, nous nous sommes assis sur deux caisses d'oranges. J'ai battu le jeu de cartes et j'ai dit à Pa :

— Coupe !

Il n'a pas coupé, il a retourné le paquet et l'a déplié en éventail.

— C'est ça, a-t-il dit. Très bien. Les honneurs d'un côté, les petites cartes de l'autre.

— Comment ça ? c'est étonnant. J'ai pourtant bien mélangé. Peut-être qu'elles glissent trop ?

Nous avons éclaté de rire. J'étais bien dans ma peau, le soleil se couchait dans l'Océan, des pigeons traversaient le ciel en sifflant et mon père était là, en face de moi, je pouvais le sentir et le ressentir.

— Tu veux vraiment faire cette partie de poker. Pa ?

— Non. Et toi ?

— Non. Je gagne toujours, je ne sais pas comment je fais.

— Donne-moi une cigarette.

— Avec plaisir, Pa. Dis, tu ne fumes pas un peu trop ces temps-ci ? Tu n'es pas triste ?

— Triste ? Non.

— Désespéré ?

— En ai-je l'air ?

— Je veux dire : que penses-tu de ta femme ?

— Pourquoi me demandes-tu ça, fiston ?

— Si tu me parlais, hein, Pa ? ça te ferait du bien. Vas-y, vide ton cœur, je t'écoute.

— Rien que ça ? Eh bien, je vais te dire : c'est comme si j'avais épousé une nouvelle femme, que je commence à connaître, tandis que celle que j'avais m'était pratiquement inconnue.

— Ça veut dire que tu es content ? ou que tu as peur ?

— Les deux, mon fils.

— Mais elle a une bonne nature.

— Je te crois.

— Et elle, elle a un nouveau mari ?

Il ne m'a pas répondu. Juste fumé. Fumé tout le paquet.

*

Un petit homme m'a abordé dans la rue en soulevant son chapeau, m'a fait un sourire de rage de dents, s'est frotté les mains comme s'il les lavait au savon, a commencé une phrase qu'il a avalée avec sa salive – il avait pourtant des lunettes d'intellectuel.

Comme il était près de midi, je l'ai entraîné à la terrasse d'un café et je lui ai offert l'apéritif. Il l'a bu à petites gorgées, a contemplé le fond de son chapeau. J'ai crié au garçon :

— Remets-nous ça, Salvatore. Double. En vitesse.

L'alcool et le soleil au zénith ont dégelé le petit homme. Il était enchanté de faire ma connaissance, moi, le fils de ma charmante mère. Mais que cherchait-elle au juste ? Apprendre, s'instruire, réussir dans la vie – ou bien le mettre en état d'infériorité devant sa classe ?

— Oh ! elle est studieuse, vive, très douée. Elle a du charme et la joie de vivre, mais je préférerais des cancre, à tout le moins des élèves moyens. Vous comprenez, mon cher monsieur, chaque fois que je la vois entrer et s'asseoir au premier rang, j'ai la terreur qu'elle ouvre la bouche. Oui, monsieur, j'ai la terreur qu'elle me pose des questions.

— Aha ? et pourquoi donc ?

— Pourquoi ? parce que je ne crois pas qu'il y ait un seul professeur au monde capable de lui répondre. Je vais vous dire, mon cher monsieur : trois quarts d'heure après le début du cours, elle lève timidement le doigt et me dit de sa voix sage : « Mais, monsieur, la semaine dernière vous aviez affirmé le contraire. » Que répondre à cela, je vous le demande ? Je n'ai pas sa terrible mémoire.

— Videz votre verre. Cigarette ?

— Merci. Si elle était seule, je ne m'en formaliserais nullement, je pourrais biaiser, noyer le litige dans les détails. Mais j'ai trente-deux élèves en pleine adolescence qui éclatent de rire aussitôt – ou, pis, qui se mettent à ricaner... Ah ! les sagouins, ah ! les sagouins.

— Ricanez vous-même, plus fort qu'eux, et le tour sera joué.

— Vous croyez que c'est facile ? Tenez, pas plus tard qu'hier, elle m'a demandé qu'elle était le prénom de Vercingétorix. Et j'ai été incapable de lui répondre. Et je suis historien, monsieur. Historien !

— Allez, mouchez-vous. Encore un verre ?

Nous avons trinqué à l'amitié, à la Libération, aux « problèmes du corps enseignant », à « la nouvelle génération à l'avant-garde de laquelle marchait madame votre mère. »

Le dimanche, j'étais sur les routes. Ma mère avait institué avec ses amies les « déjeuners-débats hebdomadaires par roulement », tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre – et ses amies étaient légion et elles habitaient n'importe où dans le pays, du Nord au Sahara en passant par les chaînes de l'Atlas. Maman ne me donnait ses instructions que le dimanche matin. Elle déplaçait une carte routière, y traçait une croix et me disait d'une voix douce :

– C'est là.

Je mettais à tout hasard deux ou trois bidons d'essence dans le coffre arrière et lançais la voiture sur les routes, les sentiers, les chardons, les pistes, les nids de poule, les troupeaux de chèvres ou de militaires. Le moteur était à toute épreuve. Je l'avais trafiqué en prévision de ces randonnées.

– Nagib ?

– Oui ?

– Je suis heureuse.

– Moi aussi, petite mère. Mais si tu lâchais mon bras, hein ? J'en ai besoin pour conduire.

– Je suis heureuse, si heureuse ! J'étais née dans une maison dont je ne me rappelle plus que les ténèbres, j'ai passé la moitié de ma vie dans une prison et je ne sais pas où je mourrai. Mais d'ici là, je serai allée d'un horizon à l'autre, j'aurai parcouru, connu, aimé ce pays dans tous les sens – parce que... parce qu'il m'appartient...

– Si tu te mets à pleurer, il vaut mieux que je ralentisse un peu. Allume une cigarette, je t'en prie.

– Je pleure de bonheur, mon fils, de beauté de vivre. Tu vois ce mulet là-bas, en train de se battre les flancs avec sa queue ? C'est mon frère ! Lui aussi est né et vit dans ce pays. Je suis persuadée qu'il sait beaucoup plus de choses que moi.

– Oui, dis-je. C'est un savant à quatre pattes : il sait qu'on met un tas de choses sur son dos, il sait qu'on le roue de coups, hue, camarade ! comme il sait qu'il aura de belles funérailles dans une boucherie.

– Et alors ? attaqua-t-elle, flambant de colère. Nos cadavres ne sont-ils pas mangés par les vers ? Tu préfères qu'on les débite en saucisses ? Quelle différence ? Tu crois que les êtres libres que nous sommes censés être ne reçoivent pas des contraintes leur vie durant ? N'est-ce pas un esclavage déguisé en liberté ?

– Voyons, maman, calme-toi. Essaie de raisonner. Les mulets et autres animaux n'ont pas droit à la parole chez nous. Ils ne votent pas, n'ont aucun représentant dans les corps constitués, pas même dans la police.

– Parce que tu crois que nous, nous avons droit à la parole ? Tous ? Toi par exemple ?

– Oh ! moi, tu sais...

– Alors conduis, tais-toi et écoute ta mère !

– Oui, m'man.

– Et d'ailleurs, je n'ai plus rien à dire. C'est de ta faute. Tu as tout embrouillé dans ma tête, avec ta manie de ne jamais rien prendre au sérieux, de te moquer de tout avec tes grandes dents.

— Le rire est le sel de la vie, petite mère.

— Eh bien, tu sales trop ! Ça décape la joie.

Elle refermait la bouche comme une trappe, éteignait son regard et, pendant un kilomètre ou deux, je n'avais plus à mes côtés qu'un reproche vivant et rigide, en boule, d'où je m'attendais à tout moment à voir jaillir des piquants de porc-épic. Et brusquement elle secouait les épaules, lançait :

— Idiot !

— Oui, maman. Je suis un idiot, je signe. Passe-moi ton stylo.

C'était toujours ainsi, chaque dimanche. Une sorte de rituel. Je commençais par jeter une poignée de sel dans la conversation (je crois bien que ma mère l'attendait), je reconnaissais que j'avais forcé la dose – et le reste du voyage, nous le faisons d'une seule traite, voiture filant accélérateur au plancher, vent bouillonnant en crue par les glaces ouvertes, et ma mère lancée à la découverte du monde avec un enthousiasme ininterrompu, champs arides parsemés d'alfa, sillons rouges piqués de vergers du vert même de la vie, vallées couvertes de fleurs qui s'envolaient à notre approche en d'immenses essaims de papillons, cataractes constellées d'arcs-en-ciel, rus que les pneus éparpillaient en jets de lumière, chevaux galopant fous sur l'horizon, – et ce ciel, mon Dieu ! s'écriait ma mère, ce ciel sans frontière de race ou de religion : un jour, je ferai ce que je sentirai, je défoncerai toutes les portes, je serai chez moi partout sur la terre, partout avec ma joie, je parcourrai le monde du soleil au soleil, parce que j'y suis née et parce qu'il m'appartient...

Quand nous arrivions, le village ou la ville était en émeute, avec çà et là, aux points stratégiques, quelques gendarmes ahuris, prêts à rétablir l'ordre sur leur bicyclette. Toutes les amies de ma mère étaient là, prévenues par le téléphone occidental ou le téléphone arabe qui était beaucoup plus efficace – et gratuit –, venues en voiture comme nous, en car, à dos de chameau. Leurs hommes étaient là aussi, accroupis sur la place, mâles à des titres divers et démunis soudain de toute autorité. Maman les invitait à se joindre à nous, mais ils ne voulaient rien savoir, ne comprenaient pas pourquoi « on » les avait remués, décollés de leurs habitudes et de leur lopin de terre séculaire, ils la remerciaient du bout des lèvres en invoquant le Destin et la patience – et restaient là, jusqu'au soir, faisant la grève sur le tas.

Couscous brûlant ou mouton rôti à la fumée de bois que je faisais circuler de groupe en groupe à bord de plats aussi grands que des boucliers gaulois, ils en acceptaient volontiers quelques bouchées, de viande surtout, qu'ils avalaient stoïquement, sans souffler dessus. Tiraient ensuite leur longue pipe, la bourraient de *kif*, fumaient avec fatalisme en sirotant du thé à la menthe, une bouffée, une gorgée pour faire descendre la fumée jusqu'aux tripes du passé. Quelques raclements de gorge, quelques jurons indistincts – et c'était tout. Passaient entre leurs jambes des chiens errants qui reniflaient, des poules picorant leur pitance. Ils ne les chassaient pas.

Maître d'œuvre de la ruche, ma mère fait écourter le repas, mobilise les femmes en groupes d'études de trois à quatre personnes chacun, va de l'un à l'autre, surveillant, animant, sans cesse en mouvement et en fièvre. Un seul sujet par séance. Exemple : « Comment terrasser une montagne. » Exemple : « Que s'est-il passé dans notre pays en 1912 ? » Autre exemple : « En refusant d'accomplir ses devoirs conjugaux, une femme conquerra-t-elle son indépendance ? ou bien sera-t-elle la première à en pâtir ? Expliquez en donnant des exemples précis. »

Elle mâche et leur fait mâcher une seule botte de paille à la fois, patiemment, tenacement,

les aidant à en ramasser les débris et à les ruminer. Ne leur laisse aucun repos. Sépare la graine de l'ivraie, exhorte les bons éléments à instruire les faibles. Distribue des encouragements, des notes, des blâmes pour « sujets bâclés ». Réunit ses élèves en assemblée générale où chacune a la parole, à tour de rôle. Ce qu'elle a appris au prix de sa volonté, elle le leur donne plutôt qu'elle ne le leur communique, séance après séance, aux quatre coins du pays. Et ce qu'elle est – sa jeunesse, sa patience, sa foi – est comme une seule et même lampe dans tous leurs yeux.

J'ai vu ceci : des femmes répudiées sur-le-champ parce qu'elles en savaient plus que leurs maris. Et ma mère a applaudi. Elles aussi – devenues plus heureuses. J'ai su ceci : au fil de ces déjeuners-débats, des femmes de la bourgeoisie « excusées pour empêchement de dernière minute » – excusées tous les dimanches.

– Haha ! a conclu ma mère. A la trappe ! On parviendra un jour à tout changer dans le monde – tout, sauf l'argent. A la trappe !

Les premières réunions avaient été des fêtes, quelque chose comme des comices agricoles où l'on venait surtout par curiosité et parce qu'il y avait là un être digne de cette curiosité – ma mère – dont on avait entendu résonner la voix à des kilomètres de distance, chargée de tendresse communicative. On faisait enfin sa connaissance, en chair et en os, totalement, dès la première minute. Et c'était tout autre chose qu'elle apportait. Rien, pas un gramme de ces papotages ou de ces distractions pour lesquels on était venu de si loin. Une prise de conscience menée par paliers, tambour battant, à coups d'études acharnées en groupes décidés.

Les derniers dimanches furent clairsemés comme les montagnes de chez nous, tendus comme des arcs. Des multiples amies de ma mère, il n'en subsistait qu'une vingtaine. Mais toutes savaient autant qu'elle, sinon davantage, ce qu'était la solitude.

– Tant mieux ! s'écria ma mère. Je ne peux pas soulever une montagne, mais juste une pierre. Cela me suffit amplement.

Nous nous réunissions toujours à date fixe, le dimanche, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, mais voici : les villes et les villages où nous passions se vidaient à notre approche. Et les quelques passants que nous croisions avaient des visages menaçants, nous montraient le poing. On nous jeta des pierres, on creva les pneus de la voiture. Alors je fis venir les gars de ma bande. Certains d'entre eux nous escortaient à motocyclette, d'autres voyageaient sur le marchepied. Et voici : ils avaient beau être hirsutes, avec des lèvres retroussées sur des dents de gangster, les hommes des amies de maman – époux, fils, cousins, oncles – se multipliaient, croissaient en nombre et en animosité. Il y eut même une bataille rangée où mes copains et moi abandonnâmes des lambeaux d'étoffe au détour d'un sentier – et où les autres perdirent quelques dents. Sur le chemin du retour, ma mère me dit :

– Je sais ce que je vais faire. Puisque j'ai tant de difficultés pour aller voir mes amies, je vais leur dire de venir. Ainsi, je serai près d'elles, tous les jours de la semaine.

– Où ça ? venir où ça ?

– Chez nous, naturellement. La maison est assez grande.

– Moi, je n'y vois pas d'objection. Au contraire, tu peux me croire. Mais as-tu pensé une seconde à Pa ? Que va-t-il dire ? que va-t-il faire de toutes ces femmes ?

– Je ne sais pas. Sincèrement. Je verrai plus tard.

– Oui. Humm ! Ouais ! Mais en admettant qu'il accepte, que vas-tu faire de tous ces chevaliers de la féodalité ? A considérer leurs yeux rouges, ils ne sont pas particulièrement

tendres.

— Tu veux parler des maris ? Eh bien, ces pauvres petites vont divorcer, voilà tout. Passe-moi une cigarette.

— Avec plaisir, m'man. Tu sais, tu es extraordinaire. Tu résous tout, sans hésiter une seconde, et la solution que tu trouves est d'autant plus simple qu'elle est sans appel.

— Te moquerais-tu de moi par hasard ?

— Oh ! non. Pas du tout. Je t'admire.

— Je n'ai pas besoin d'être admirée, mets-toi ça bien dans la tête. Il faut que je m'occupe des gens, c'est ma vie. Je ne peux pas, je-ne-peux-pas être heureuse quand d'autres sont malheureux. A quoi me servirait toute ma science ? A avoir bonne conscience ? Mes idées, mes acquisitions, mes émotions, il faut que je les traduise en actes, pour moi et pour les autres.

— Tu es triste, maman ?

— Oui, je suis triste. Je ne comprends pas pourquoi on a peur de la bonté.

— Fume, m'man. Ravale tes larmes et fume, c'est un ordre. Pense à tes amies qui viendront bientôt te rejoindre.

— Oui, ça va être splendide... Oh ! j'y pense : pourquoi ne les mettrais-je pas à la ferme ?

— Dix sur dix, m'man. C'est une bonne idée. J'aurais été incapable de la trouver, moi. Continue, raconte-moi leur vie future dans cette vieille ferme.

— Elles ne seront pas dépayées comme dans notre maison moderne. Elles seront près de la nature – et moi aussi. J'irai les voir plusieurs fois par semaine, nous cultiverons des fleurs, nous planterons des arbres qui deviendront immenses. Tout sera vert, tout sera beau, les plantes, la terre, les gens. Tu me conduiras là-bas, chaque fois que je te le demanderai, n'est-ce pas, mon fils ?

— Et comment ! Parmi tes copines, j'en ai repéré trois ou quatre assez jolies, ma foi.

— Idiot !

— Oui, m'man. Je suis un idiot. Je signe, passe-moi ton stylo.

— Triple idiot !

— Présent ! Chaque fois que j'ouvre la bouche, je dis une bêtise. Je me tais. Bouche cousue. Promis. Alors, si je comprends bien, tu vas avoir ta bande ?

— Comment ça ?

— Comme moi. Ta bande et la mienne, ça va être quelque chose, dis donc ! Et, si je fais encore un petit effort de compréhension, il me vient à l'esprit une question stupide : ton école aurait-elle par hasard rejoint ma « contre-école » ? hein ?

— Appelle-la comme tu voudras, ce que j'ai appris dans la mienne m'a rendue adulte, alors que toi, tu n'as pas changé.

— C'est bien ce que je dis. Nous sommes de nouveau ensemble.

— Tu confonds tout, tu déformes tout... Nous avons toujours été ensemble, tu le sais bien... Mais ce n'est plus... Oh ! et puis assez ! tu mériterais une claque.

— Oui, m'man. Donne-la-moi.

— Zut ! je ne t'adresse plus la parole.

— Tu n'es plus triste ?

— Non.

Que c'est bon, mon Dieu, de conduire la nuit une voiture à toute épreuve !

Pa m'a dit :

— Prends la Bible, l'Ancien Testament, le Nouveau Testament. Prends le Talmud, le Coran, le Zohar, le livre des Hindous. Partout, dans toutes les religions, tu ne trouveras que des hommes. Pas une prophétesse, pas une seule envoyée de Dieu. Nous avons vécu avec cet ordre de choses depuis des siècles et nous n'avons pas eu à nous en plaindre, nous, les hommes. Alors, quand ta mère s'est mise un jour à remplacer les portes par des fenêtres et vice versa, dans ma propre maison, j'ai souri. Oui, j'ai souri devant tant d'enfantillage. Je me disais : c'est une mère de famille, mais elle est restée une enfant. Les enfants ont besoin de déverser leur trop-plein d'énergie.

— Comme les bagnoles, hein, Pa ? Il faut de temps en temps faire la vidange.

— Oui. C'est à peu près cela, bien que ta mère n'ait rien d'une mécanique. Je me disais : ça lui passera. J'espérais même qu'elle ferait un faux pas, qu'elle se fourvoierait, qu'elle...

— ... se casserait la figure ?

— Tu traduis en termes violents mes sentiments polis. Mais admettons. Or, rien ne lui est passé, elle a continué d'aller de l'avant et je n'ai pas eu à la consoler, à assumer mon rôle de protecteur, comme je l'avais espéré.

— Alors tu t'es consolé tout seul ? Tu t'es pris sur tes genoux et tu t'es chanté une berceuse ?

— Si tu veux – bien que je sois en train de *discuter* avec toi à cette heure, et non de jouer au rugby. Non, mon fils, je n'ai pas eu à me consoler comme tu dis. Mes yeux s'étaient ouverts, je m'étais brusquement rendu compte que ta mère était, à elle seule, la conscience d'un monde inconscient.

— C'est elle qui t'a consolé en fin de compte ? hein, Pa ?

— Oui. A la voir ainsi, de plus en plus vivante, je me suis pris à espérer, puis à croire. Sais-tu pourquoi notre société islamique, après des temps de gloire, est devenue à la traîne du monde entier ?

— Laisse-moi réfléchir un peu... Voyons ! Peut-être parce qu'on a découvert des puits de pétrole dans nos pays et que nous ne voulons pas nous salir les mains ? Nous préférons sans doute faire appel aux Occidentaux, ils se baigneraient dans le pétrole, ils en boiraient... Alors nous, on leur laisse cette sale besogne et, en contrepartie, ils nous donnent des sous. Ce sont nos esclaves en quelque sorte. Pendant ce temps, nous nous reposons de plus en plus. C'est ça, Pa ?

— C'est une vue économique des choses. Il faudrait que j'en parle à mes actionnaires, au prochain conseil d'administration. Non, ce n'est pas cela du tout, Nagib. Avant le pétrole, il y avait quelque chose d'autre – je m'en rends compte à présent. A la base de toute société, il y a la commune. Et le noyau de la commune, c'est bel et bien la famille. Si au sein de cette famille la femme est maintenue prisonnière, voilée qui plus est, séquestrée comme nous l'avons fait depuis des siècles, si elle n'a aucune ouverture sur le monde extérieur, aucun rôle actif, la société dans son ensemble s'en ressent fatalement, se referme sur elle-même et n'a plus rien à apporter ni à elle-même ni au reste du monde. Elle devient non viable, exactement comme ces anciennes entreprises familiales qui s'effritent en Bourse à la moindre offre

publique d'achat.

— Pa, je n'ai jamais fondé de famille, tu le sais bien. Et, tel que tu me vois, je peux même t'assurer que je suis encore célibataire. Donc, je ne peux pas te répondre. J'ai bien quelques petites affaires en ville et dans les environs, mais elles ne sont pas cotées à la Bourse. Il y a quelque chose qui me frappe : dis-moi, on commence à comprendre les choses de la vie quand on atteint une certaine vieillesse, hein, Pa ? Ça se passe toujours comme ça ?

— Peut-être. Mais il n'est pas trop tard. J'ai déjà laissé passer deux occasions : ton frère a quitté notre monde et toi, notre famille.

— Oh ! non, Pa. Je suis encore là, assis en face de toi, mets tes lunettes.

— Il y a longtemps que tu es allé chercher dans la rue ce qui te manquait ici.

— Tu es triste, Pa ?

— Plus que tu ne penses. Je suis enragé de n'avoir pas compris plus tôt. Et pourtant, les affaires que je brasse auraient dû me montrer la voie. Quand une affaire commerciale commence à montrer un certain fléchissement, je sais comment la revaloriser du jour au lendemain : par des injections de capitaux. J'avais un capital humain, il a toujours été là, tout prêt. Et je ne l'ai mis à la disposition de personne.

— A cela, je ne vois que deux explications, Pa. Ou bien tu ne voulais le prêter que contre de solides garanties et des intérêts par-dessus le marché : il faut bien que ça te rapporte quelque chose... Ou bien tu avais peur de tes propres sentiments.

— Je te sous-estimais, mon fils. Pardonne-moi.

— De rien, mon père. Nous sommes enfin ensemble. Tu veux une cigarette ?

— Oui... C'est bon de fumer.

— C'est toujours le même tabac, je n'ai pas changé de marque. Et pourtant, ça a meilleur goût, tu ne trouves pas ?

— Si.

— Ça dépend de l'heure, du jour de l'année, de la manière de fumer, ça tient à très peu de chose. Mais il n'est pas trop tard, comme tu dis.

— Non, il n'est jamais trop tard pour comprendre.

— Parle-moi maintenant de ma mère.

— Elle s'est mise à tout bouleverser partout où elle passait. Et les gens venaient se plaindre d'elle, attirer mon attention sur ce qu'ils appelaient ses « folies ». J'ai refusé de les écouter. Ils ressemblent tant à l'homme que j'étais auparavant. J'ai essayé de la comprendre, elle. Et c'est elle qui m'a montré la voie. Quand elle entre maintenant dans cette maison, je me lève aussitôt et ce n'est pas seulement une femme nouvelle que je vois devant moi mais, à travers elle, un homme nouveau, une société nouvelle, un monde jeune et neuf.

— Pa, lève-toi. Fais-moi plaisir.

— Pourquoi ?

— Lève-toi, c'est un ordre.

Il m'a obéi, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai soulevé jusqu'au plafond. Et, malgré ses imprécations, ses cris de joie ou de douleur, je l'ai fait tourner en une danse de ma composition, sans cesser de l'embrasser.

A l'heure de l'indépendance, ma mère était à bord de la locomotive, et non dans un compartiment de première classe – encore moins dans le wagon à bagages. Elle était de tous les meetings, prenant des notes, n'hésitant jamais à contredire et à faire se contredire l'orateur. Pourquoi celui-ci se mettait-il en colère au lieu de lui donner les explications qu'elle attendait de lui, « en termes simples, précis et concrets » ? Chaque fois qu'il noyait le poisson, maman plongeait aussitôt dans les phrases et les périphrases, ramenait ledit poisson par la queue du fond de l'abîme.

– Le voilà, le sujet ! s'écriait-elle, debout sur un banc, les joues rouges et la logique aussi. Parlons-en nettement, monsieur, s'il vous plaît. Inutile d'y aller par quatre chemins. Je vous écoute.

Sa bande de copines lui servait de claque, la mienne assurait le service d'ordre et, moi, j'étais là, debout au milieu de la salle. Le politicien était coincé, il ne pouvait pas se sauver. Il reprenait sa salive, son souffle, ses esprits, promenait autour de lui un regard éperdu – peut-être à la recherche d'un taxi ? – et se lançait vaillamment dans une invocation divine :

– Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux, Louange au Seigneur, Maître des Mondes...

– Passons ! Passons ! répliquait ma mère. Alors, et cette réforme agraire ?

C'est ainsi qu'une demi-brigade de policiers s'installa dans notre rue, en face de notre maison, dans un car flambant neuf. Maman les invita de bon cœur autour d'une bonne théière et, tout en les battant au gin-rummy, elle leur fit admettre – et reconnaître d'un air gêné – que non, madame, il n'y avait pas une si grande différence après tout entre leurs anciens uniformes de « policiers colonisés » et ceux qu'ils arboraient à présent en tant que « policiers libres d'un pays libre ». – « La couleur peut-être ? soulignait maman, souriante et très polie. » – « Oh ! oui, entonnaient-ils... » – « Vous voyez bien qu'il y a un changement malgré tout. Les pétards aussi sans doute ? Faites voir un peu... » Ils dégainaient leurs revolvers, les considéraient, à la fois réjouis et perplexes. Ils étaient du dernier modèle en service, mais ils ne les avaient pas encore essayés. « Ça viendra, les consolait ma mère, ça viendra ! »

Ils allèrent camper un peu plus loin, là où commençaient les bidonvilles. Quand nous sortions, ils nous suivaient à bonne distance, puis rebroussaient chemin. Et chaque fois que nous rentrions, maman se faisait un devoir d'aller leur souhaiter bonne nuit dans leur car.

– Vous êtes obligés de dormir là-dedans ? Vous ne voulez vraiment pas venir à la maison où il y a de bons lits ?

– Impossible, madame. On est de service.

– Et vous êtes obligés de faire ce métier ?

– Il le faut bien.

– Eh bien, bonne nuit, messieurs. Faites de beaux rêves. Je viendrai vous réveiller demain matin.

– Bonne nuit, madame.

Elle fit un calcul algébrique à deux inconnues, X et Y. Trouva l'équation : $X = Y$, la traduisit en données simples : politique = argent. Et, à partir de là, se mit à assiéger mon père. Il était riche ? alors tout était simple. Un homme riche connaît ou est appelé à connaître ou a connu les politiciens actuels, passés et à venir de ce pays. Il y eut quelques coups de téléphone et la maison devint un forum à deux voix : celle de l'homme politique invité en tête à tête et celle de ma mère. Pa et moi, nous passions les plats et servions le café.

Ai-je dit que maman avait peur de qui que ce fût au monde ? Non, n'est-ce pas ? Elle n'avait pas peur non plus des mots. Derrière les mots, elle cherchait la vérité et, derrière l'altruisme, elle ne trouvait personne. Elle frappait comme un sourd à la porte des partis politiques : « Holà ! il y a quelqu'un ? » On était obligé de lui ouvrir et, la porte ouverte, il fallait répondre à ses questions. Elle était capable de retourner les mots jusqu'aux entrailles, comme des peaux de lapin. Les bilans, les statistiques ? soutenait-elle. Donnez-les-moi et je pourrais vous en faire un roman policier ou un conte à dormir debout, au choix. Rien, vous entendez, rien ne peut tenir devant cette nudité atroce d'hommes démunis et à l'âme nue et qui veulent leur dignité maintenant et non demain ou plus tard, comme la leur promet la religion – et savez-vous ce que j'en ai fait, de la religion ? je l'ai enterrée avec de vieux débris du passé, sous un oranger : l'arbre au moins donnera un jour des fruits, de vrais fruits que l'on mangera à belles dents.

Elle se brouilla avec les démocrates, les conservateurs et ceux qu'elle appelait les « progressistes à hue et à dia. » Très poliment, sans trop d'éclats. Mon père était là qui raccompagnait les leaders en leur promettant de leur verser son obole pour leurs caisses électorales. Et moi, je riaais, ce qui les mettait de bonne humeur, je ne sais pas pourquoi.

Au fil des semaines, plus personne ne vint chez nous. Même les policiers qui veillaient sur nous finirent par lever le siège. Ma mère resta là, avec ses idées, son ardeur, sa soif de vérité pour elle toute seule. Ses paupières devenaient dures et ses yeux étaient de plus en plus secs. Pa répondait au téléphone soir et matin, hochait la tête, laissait tomber quelques monosyllabes. Tant qu'il gardait l'écouteur contre l'oreille, il avait un air abattu, comme si des âmes charitables le plaignaient en lui donnant des nouvelles de sa femme, hospitalisée dans un asile d'aliénés.

*

Ma mère a été reçue à tous ses examens – et même au permis de conduire. Elle s'est fait couper les cheveux et me les a offerts, un tas floconneux dans un cabas.

– En souvenir du passé, m'a-t-elle dit.

A Pa, elle a remis ses diplômes entourés d'un ruban. Et nous a annoncé son départ. Oui, elle en avait décidé ainsi, brusquement, sous le casque du coiffeur. Nous n'avons pas dîné ce soir-là. N'avons pas fermé l'œil de la nuit. Toute la nuit, nous l'avons aidée à boucler ses valises, tandis qu'elle pleurait, fumait, riait, éclatait de nouveau en sanglots, nous expliquant pourquoi elle partait, combien de temps elle serait absente et ce que nous devons faire en l'attendant – et, n'est-ce pas, je verrai mon fils là-bas, je saurai de science certaine s'il est heureux, j'irai à la découverte de cet Occident, j'ai besoin de faire reculer mon horizon, de constater, de faire un bilan. « Oui, chérie, disait Pa. »

– « T'en fais pas, petite maman, répondais-je en écho. » Nous étions l'un et l'autre des adultes en chair et en os et nos voix étaient de bois.

Pa a refusé de l'accompagner jusqu'au port. Je l'ai vu l'embrasser, là-bas, près de la douane, très vite, comme s'il avait honte de manifester ses sentiments en public. Et il s'est sauvé encore plus vite. Moi, je me suis battu avec les porteurs, les dockers, les stewards. J'ai monté moi-même les bagages de ma mère et je me suis assis dessus, au milieu de la cabine. Et là, je lui ai donné mes dernières instructions, en prenant tout mon temps. Quand le navire a frémi sous la sirène, maman m'a serré dans ses bras.

– Au revoir, mon fils. Vite, dépêche-toi, on va retirer la passerelle.

J'ai éclaté de rire.

— Oui, m'man, j'ai entendu cette vieille sirène.

— Dépêche-toi, voyons, au lieu de rire comme un âne. On va partir d'une minute à l'autre.

— Oui, m'man, on va partir. J'ai très bien compris.

J'ai ôté mes souliers et je suis allé m'allonger sur la couchette.

— Mais qu'est-ce... qu'est-ce que tu fais ?... Tu ne pars pas avec moi !

— Si, m'man. J'ai pris un billet, moi aussi. J'ai tout arrangé avec mes copains qui s'occuperont de tes copines et Pa n'a besoin de personne, il ne lui arrivera rien du tout, crois-moi. Ce n'est pas une bonne idée ?

Elle m'a donné une gifle sifflante et j'ai aussitôt happé cette main qui venait de me frapper, l'ai embrassée très fort.

— Idiot ! Triple idiot ! Centuple idiot !

— Oui, m'man, tout ce que tu voudras, passe-moi ton stylo. Je signe, mais l'idiot part avec toi.

Son visage était tout contre le mien, à se toucher presque. Nous sommes demeurés ainsi jusqu'à l'ébranlement du navire.

— Donne-moi une cigarette.

— Oui, m'man. Avec plaisir. Tu comprends, petite mère ? peut-être dans ce monde inconnu vers lequel tu te diriges aurais-tu besoin de moi un jour... Eh bien ! Tu ne dis rien ?

Elle m'a répondu très lentement, en détachant les syllabes :

— Je me doutais bien que tu ferais une bêtise de ce genre. Oui, je suis contente que tu viennes avec moi.

— Alors, tu vas pouvoir m'aider, hein, m'man ?

— Comment ça ?

— En me payant ce billet. Je suis en quelque sorte un passager clandestin et tu ne voudrais pas voyager avec un resquilleur, n'est-ce pas ? Ou dois-je aller le gagner au poker sur le pont, à la sueur de mon front ?

— Oh ! toi !... toi !... toi !...

Que son rire était cristallin, mon Dieu, répercuté par le hublot ouvert sur toute l'étendue de la mer !

Fontenay-le-Fleury, 7 février 1972.

Aux Éditions Denoël

VU, LU, ENTENDU. 1998, Folio n° 3478.
L'INSPECTEUR ALI ET LA CIA, 1997.
L'INSPECTEUR ALI À TRINITY COLLEGE. 1996.
L'INSPECTEUR ALI, 1993, Folio n° 2518.
UNE PLACE AU SOLEIL, 1993.
LES BOUCS, 1982. Folio n° 2072.
LE PASSÉ SIMPLE, 1977, Folio n° 1728.
MORT AU CANADA, 1975.
LA CIVILISATION, MA MÈRE !, 1971, Folio n° 1902.
SUCCESSION OUVERTE, 1962, Folio n° 1136.
UN AMI VIENDRA VOUS VOIR, 1966.
LA FOULE. 1961.
L'ÂNE, 1956.
LE MONDE À CÔTÉ, 2001.

Aux Éditions Yomad

L'ÂNE K'HAL INVISIBLE, 2000.
L'ÂNE K'HAL À LA TÉLÉVISION, 2000.
L'ÂNE K'HAL MAÎTRE D'ÉCOLE. 2000.

Aux Éditions Balland

L'HOMME DU LIVRE, 1995.
L'ÂNE K'HAL À LA TÉLÉVISION, 2000.

Aux Éditions du Seuil

UNE ENQUÊTE AU PAYS, 1999.
NAISSANCE À L'AUBE, 1999.
LA MÈRE DU PRINTEMPS, 1995.
LES AVENTURES DE L'ÂNE K'HAL.

Aux Éditions Eddif

AÏT IMI, LE MAROC DES HAUTEURS, 1991.

Aux Éditions Aquila

LA CIVILISATION, MA MÈRE !, 1972.

Aux Éditions Soden

D'AUTRES VOIX, 1991.

Impression Brodard et Taupin à La Flèche (Sarthe),

le 24 juin 2004.

Dépôt légal : juin 2004.

1^{er} dépôt légal dans la collection : janvier 1988.

Numéro d'imprimeur : 24954.

ISBN 2-07-037902-7 / Imprimé en France.

131188